

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*LA VIE EN MARCHE*  
SUIVI DE  
*LES VOIES DU RESSOUVENIR*

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
NATHALIE BRISEBOIS

AOÛT 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer toute ma gratitude envers mon directeur de maîtrise, André Carpentier, pour son écoute, sa complicité et ses judicieux conseils. Je veux aussi remercier David Kalmakoff pour son appui indéfectible tout au long de cette aventure. Grand merci également à mon frère René Brisebois qui, avec la minutie qui le caractérise, a consacré de son temps à la révision linguistique de ce mémoire. Enfin, merci à tous ceux et à celles qui, de près ou de loin, ont apporté leur contribution à *La vie en marche*.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	vi
LA VIE EN MARCHÉ .....	1
PREMIÈRE PARTIE.....	2
RETRouvailles .....	4
POURQUOI PAS.....	9
RENCONTRE IMPROMPTUE .....	15
LUBIES.....	21
VIEILLES BRANCHES.....	28
ÇA CONTINUE.....	32
DE SURPRISE EN SURPRISE.....	38
LES POULES .....	44
LA COQUILLE .....	48
DEUXIÈME PARTIE.....	53
SOUVENIR .....	55
SAUCETTE .....	61
NOUVELLES INOPINÉES .....	67
CRISE .....	72
QUAND LE CIEL PÈSE .....	77
FILMOTHON .....	82
UN PEU DE CALME .....	87
INTRUSION .....	91
ÉVASION .....	96

TROISIÈME PARTIE .....	99
UN SIMPLE JEU.....	101
ASCENSION .....	107
SÉDUCTION.....	115
MAUX .....	122
SAMSÂRA .....	126
LES VOIES DU RESSOUVENIR .....	133
LA GENÈSE DU PROJET .....	134
POURQUOI SOPHIE CALLE ? .....	136
TRACE PHOTOGRAPHIQUE ET TRACE ÉCRITE .....	138
LA TRACE dans <i>DOULEUR EXQUISE</i> .....	142
LA TRACE dans <i>SOUVENIR DE BERLIN-EST</i> .....	149
LA TRACE dans <i>L'HÔTEL</i> .....	154
LE PASSAGE AU PLURIEL.....	159
LE PASSAGE dans <i>DOULEUR EXQUISE</i> .....	160
LE PASSAGE dans <i>SOUVENIRS DE BERLIN-EST</i> .....	164
LE PASSAGE dans <i>L'HÔTEL</i> .....	169
FORMES DE RÉPÉTITION .....	172
LA RÉPÉTITION dans <i>DOULEUR EXQUISE</i> .....	174
LA RÉPÉTITION dans <i>SOUVENIRS DE BERLIN-EST</i> .....	177
LA RÉPÉTITION dans <i>L'HÔTEL</i> .....	182

CONCLUSION.....	185
CODA .....	188
BIBLIOGRAPHIE .....	191
APPENDICE A : pages de <i>Douleur exquise</i> .....	194
APPENDICE B : pages de <i>Souvenirs de Berlin-Est</i> .....	199
APPENDICE C : pages de <i>L'Hôtel</i> .....	202

## RÉSUMÉ

*La vie en marche* est un roman qui se présente sous forme d'un collage qui tire sa substance d'une « matière vécue » où alternent dialogues entre amis et photographies de traces marquées à même le « parchemin » des trottoirs. Les photographies témoignent d'une démarche solitaire toute habitée par le plaisir de la découverte alors que le texte met en scène – au propre comme au figuré – tant l'épreuve du deuil que l'attachement, la tendresse ou la solidarité. Le mode du dialogue est apparu le plus à même de rendre « la vie en marche » dans sa banalité et sa quotidienneté.

*Les voies du ressouvenir* constituent, quant à elles, une tentative d'illustration d'une forme narrative où scriptural et pictural s'allieraient dans la perspective d'un dépassement du simple rapport de représentation pour tendre vers une complémentarité à travers le mouvement d'instauration caractéristique de l'acte d'énonciation. Trois ouvrages de Sophie Calle servent de fondement à cette démarche, soit *Douleur exquise*, *Souvenir de Berlin-Est* et *L'Hôtel*, chacun répondant à une même lecture s'articulant autour des concepts de la trace, du passage et de la répétition, d'où découle un même retour du présent où le « ça a été » se constitue comme « c'est ».

**Mots-clés** : roman, dialogue, banalité, collage, photographie, mémoire.

## PREMIÈRE PARTIE

# *LA VIE EN MARCHE*

ROMAN DIALOGUÉ<sup>1</sup>

Côté ouest de l'avenue du Parc Lafontaine au sud de la rue Napoléon.



---

<sup>1</sup> Comme *La vie en marche* est un roman dialogué, nous avons choisi un mode d'édition qui rappelle celui du texte de théâtre.



Côté est de la rue De Lanaudière au nord de la rue Marianne.



J'aperçois cette trace. L'étonnement précède la joie. Mathilde est là. C'est fou ! Une automobile lui fait ombre. Je reviendrai demain. Maintenant, c'est le feuillage d'un arbre qui cache tout. Troisième tentative. Ça y est ! C'est le bon moment...

## RETRouvAILLES

*Pont du bassin du parc Lafontaine.*

Mathilde

Il était temps !

*Nathalie, le dos voûté, les mains dans les poches de son jean.*

Quand même, j'suis pas si en retard.

Mathilde

Tu sais bien que ce n'est pas ce dont je parle. Un mois entier sans nouvelles, Nathalie, un mois ! Tu imagines un peu comme j'étais inquiète ? Tu n'as retourné aucun de mes appels. Ça ne te ressemble pas du tout. J'étais folle d'inquiétude.

*Nathalie, posant les coudes sur la balustrade.*

Excuse-moi, Mathilde. Sincèrement. C'était pas volontaire. Mais avec la mort de Pierre...

Mathilde

Oh mon Dieu ! Mes sympathies. Je..., je suis... désolée. Je...

Nathalie

Hum.

*Long silence. Mathilde s'appuie à son tour. Nathalie maintient le regard fixé sur l'eau. Mathilde regarde les mains de Nathalie jointes comme dans la prière.*

*Nathalie, pensive.*

J'ai perdu mon emploi. Mon frère est mort. J'ai rien vu venir. Après les funérailles, j'ai dormi vingt heures par jour pendant une semaine. C'est presque une chance, je veux dire, de ne pas avoir été obligée d'aller travailler. Heureusement, Patrick m'a retrouvée.

Mathilde

Patrick ?

Nathalie se redresse et sourit.

Oui, Patrick.

Mathilde

Qui c'est, un vieil ami ?

Nathalie

On peut dire ça.

Mathilde, *secouant légèrement l'épaule de Nathalie.*

Je me disais aussi que tu tenais la forme pour une fille sur le carreau.

Nathalie

Ça me fait du bien de te voir, Mathilde.

Mathilde

Entre autres choses, sans doute... Mais n'essaie pas de me leurrer. Je te devine. C'est un nouvel amant, ce type. Ça explique tout.

Nathalie

Tu me devines, c'est vrai, comme une mère ! Mais c'est pas juste un amant. C'est presque un miracle.

Mathilde

Oh, là, là ! Un miracle ! Je comprends qu'il arrive à point dans ta vie, mais enfin...

Nathalie

Tu peux pas savoir, le concours de circonstances... Il revient du Brésil. Il voulait se faire une vie là-bas mais ç'a pas marché. On travaillait ensemble avant son départ. Il me plaisait, mais j'étais toujours embourbée dans mon histoire avec David.

Mathilde

Ça !

Nathalie

Hum... Il avait pas mon numéro. Il a eu l'idée de téléphoner au bureau la veille de mon départ. T'imagines ? Vingt-quatre malheureuses heures et nos retrouvailles auraient jamais eu lieu.

Mathilde

T'as l'air vraiment enthousiasmée.

Nathalie

Tu parles ! Il m'a invitée chez lui, le soir même. J'me suis présentée avec un tout petit bonzaï. Il adore tout ce qui vient d'Asie. Il a même fait des études chinoises à l'Université de Montréal. Dès qu'il m'a aperçue sur le pas de la porte, il m'a serrée dans ses bras avec force, avec tendresse aussi... Il est beau, il est brillant, sensuel... J't'épargne les détails. Il est aussi... très spirituel. Je veux dire dans le sens de la foi. Tu comprends ? Ça me fait du bien d'entendre sa voix. Il me parle de Jésus, de ses enseignements. Sa voix, sa présence me font du bien.

Mathilde

Crois-moi, je suis contente pour toi en ce qui concerne la tendresse, la sensualité et tout. Mais... il te parle de Jésus ? J'suis étonnée que ça ne soit pas plutôt de taoïsme.

Nathalie

Il me parle de Jésus.

Mathilde

Bon, d'accord. Et outre prêcher, que fait-il ?

Nathalie

Prêcher... Franchement... Ben... Pour l'instant, c'est l'assistance sociale. Mais j'ai confiance en lui. Il va trouver.

Mathilde

Ouais. Toi, au chômage, lui, qui vit d'assistance sociale. Ce n'est pas tout à fait ce que je concevrais comme idyllique.

Nathalie

*Come on !* Y'a pas que l'argent qui compte. Mais toi, quoi de neuf ?

Mathilde

Moi ! Rien. Entre la bibliothèque, le cinéma, les cafés et mon appartement..., je dois dire que je m'embête un peu. Mes amis de Belgique, ma famille... Ils me manquent.

J'ai hâte de les revoir tous aux prochaines vacances de Noël. J'ai bien bavardé avec Marie. Elle et Perluigi habitent maintenant Soignies, à près de quarante kilomètres de Bruxelles. Le petit Félix se porte bien. Ils attendent un deuxième enfant, une petite fille. J'ai reçu quelques coups de fil de Chantal. On s'est vu à quelques reprises. Heureusement que Chantal est là. Voilà pour l'essentiel de ma vie des derniers mois. Tu m'as vraiment manqué, tu sais...

Nathalie

Excuse-moi. Je..., j'te ferai plus ce coup-là.

Mathilde

Je n'ai pas dit ça pour te culpabiliser. Tu m'as manqué, c'est tout.

Nathalie

Chantal est en rogne contre moi ?

Mathilde

Non. Pas encore. Mais c'est limite. À mon avis, tu devrais lui donner des nouvelles au plus tôt.

*Silence.*

*Mathilde, visiblement inconfortable.*

Mais non, je blaguais. Ce que je peux être stupide ! Excuse-moi.

Côté ouest de la 1<sup>ière</sup> avenue au nord de Rosemont.



Je me suis fixée des règles à respecter : appareil 35 mm, films 400 asa, téléobjectif, pas de filtre. Cette fois, je fais une entorse à la règle et j'asperge le tout d'une boisson de couleur rouge. Je dois le faire. Autrement, on ne discernerait rien.

POURQUOI PAS...

*Le dimanche suivant au café Les copains d'abord, avenue Mont-Royal, près de  
De Lorimier.*

Mathilde

Un croissant aux amandes accompagné d'un thé vert, s'il-vous-plaît. T'as du chômage pour combien de temps, dis-moi ?

Nathalie

Huit mois. Pourquoi tu demandes ça ? Pour moi, un bol de café au lait.

Mathilde

J'en pense que c'est intéressant. Tu sais, avec ce que mes friqués de parents me fournissent mensuellement, en ajoutant le pécule reçu de l'agence Québec-Wallonie et la petite bourse d'excellence qui m'est tombée du ciel, j'aurai largement de quoi vivre très convenablement. Qu'est-ce que tu dirais si on profitait à fond de ce qu'offre cette chouette ville ? On ferait ce qu'on veut, quand ça nous plaît. Ce serait pas bien, ça ?

Nathalie

Si j'comprends bien, tu me proposes de bummer pendant huit mois ?

Mathilde

Bummer ?

Nathalie

S'adonner au plaisir de la farniente.

Mathilde

Oui, ma chère. Tant que possible. À moins que ton éphèbe ne te prenne tout ton temps ?

Nathalie

Mathilde, c'est une excellente idée. D'autant plus que la recherche d'emploi est pas des plus fructueuses. Je me suis inscrite sur tous les sites. J'ai fait appel à plusieurs

agences, mais j'arrive pas à me concentrer pendant les entrevues. Ça donne ce que ça donne...

Mathilde

T'as besoin de repos, bella, et puis de te distraire.

*Chantal apparaît. Nathalie et Mathilde se lèvent.*

*Chantal, à Nathalie*

Salut ma noire !

Nathalie

Salut rouquine !

*Chantal pose la main sur l'épaule de Nathalie.*

Excuse moi... On est presque voisines, j'aurais dû aller...

Nathalie

Je sais. Non, non, Chantal. C'est O.K. Ça va.

*Nathalie, se rassoyant lentement.*

*Chantal prend une chaise à une table adjacente. Elle et Mathilde prennent place en regardant Nathalie qui fixe le contenu du bol niché entre ses mains.*

*Long silence.*

Chantal

Mathilde, t'as quelque chose de différent. Tu peux quand même pas avoir maigri, on te verrait plus.

Nathalie

C'est moi qui devrait maigrir... Si je pouvais vous refiler mes kilos en trop.

Chantal

Arrête-donc ! Ça m'énerve ta manie de te déprécier.

Mathilde

Chantal a raison, tu es loin d'être grasse.

Nathalie

J'suis rassurée, tu peux pas savoir... C'est pas que j'me vois obèse. J'me passerais juste de mes maudites poignées d'amour, c'est tout.

Mathilde

Pour en revenir à ta question, Chantal, c'est sans doute mes cheveux qui me changent un peu. J'y ai mis du henné récemment. Ça explique les reflets blonds.

Chantal

C'est cute ! On remarque plus le vert de tes yeux.

Mathilde

Tu ne devais pas rester chez toi aujourd'hui ? Tu m'as dit que tu avais besoin de repos.

Chantal

Ouais... J'étais ben dans mon cocon, mais j'ai changé d'avis. Je dors tous mes temps libres ! Ç'a pas d'allure ! Je sais pas ce que j'ai ! En tout cas, aujourd'hui, j'me suis dit : un beau dimanche de même... C'est assez... Faut que j'bouge... J'ai pris un taxi.

*Mathilde éclate de rire alors que Nathalie sourit.*

Comique, va ! Tu te farcis encore une phase d'épuisement ?

Chantal

Ben oui ! Tu parles d'la marde ! J't'écoeuree. Ça me prend tout mon p'tit change pour venir à bout d'mes semaines de travail. J'me couche à sept heures le soir. Le temps d'avalier un semblant de souper, pis hop, dans le lit. En plus, on est super rushé au bureau. Résultat, je dors mes fins de semaine.

Nathalie

Ton médecin a rien à te proposer pour remédier à ça ?

Chantal

Non, pas pour le moment. Mais j'ai passé une série d'examens. Ok, *girls* ! On change de sujet, si ça vous dérange pas trop ? Nat, y paraît que tu t'es fait un chum ? Mathilde m'a dit qu'y est super beau... Un éphèbe ! En amour, la Nat !

Nathalie

Justement... À propos de mon éphèbe, il...

Chantal

Vas-y, j'veux tout savoir !

Nathalie

Il a emménagé chez moi hier.

Chantal

Wow ! Pas d'perte de temps !

Mathilde

C'est pas un peu précipité ?

Nathalie

J'sais. C'est un peu hâtif, mais si vous voyiez le taudis où il habitait sur Saint-Denis... Un prix exorbitant pour un minuscule deux-pièces avec des toilettes insalubres.

Chantal

C'est ça qui arrive quand tu veux être *jet set*. Faut payer. Mathilde en sait quequ'chose ! Il va pas se sentir un peu dépaysé à Rosemont ?

Nathalie

Ouais... En tout cas, ça fait étrange. Il me semblait que son appartement était vide, mais maintenant, avec son fatras de vieux meubles, dont un stéréo...

Chantal

Pas un stéréo ? Pour les vinyles ? Comme quand j'étais p'tite !

Nathalie

Mon quatre-et-demie est plein à craquer.

Mathilde

Tu m'étonnes ! Te connaissant, tu vas étouffer.

Nathalie

Faut pas exagérer.

Chantal

Faut pas exagérer ! T'es drôle, toé ! Mathilde a raison. Ou vous sortez ses vieilleries su'le trottoir, ou vous déménagez dans plus grand.

Mathilde

Lui mets pas d'idées en tête, enfin !

Nathalie

Non, non, pas question de déménager. Peut-être l'année prochaine, mais...

Mathilde

Tu me rassures. T'as pas perdu ta lucidité.

Chantal

Ah ! Pis c'est d'tes affaires !

Mathilde

Des amies, ça sert aussi à mettre en garde !

Nathalie

Ah ! Les filles ! Vous m'étourdissez.

Chantal

Qu'est-ce que t'as ? T'es toute pâle !

Nathalie

Ah! J'sais pas... J'me sens pas bien. J'ai comme un brûlement au plexus solaire.

Mathilde

Ça, c'est l'angoisse !

Chantal

Ta gueule ! Nathalie, j'te ramène en taxi.

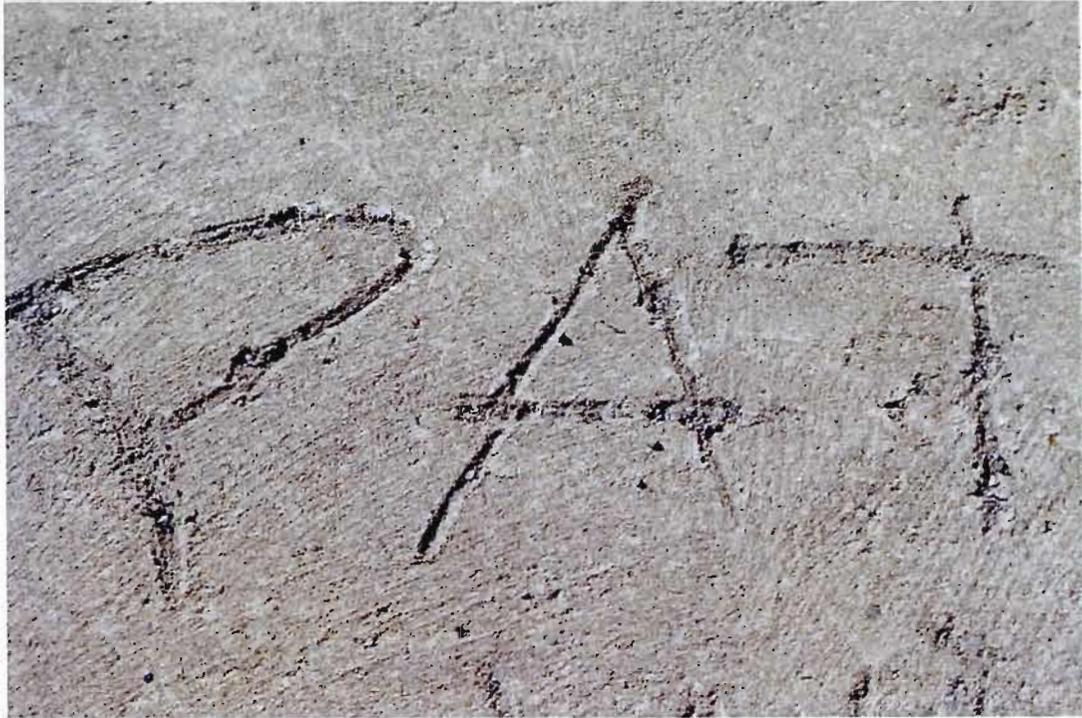
Nathalie

Non, non, je préfère marcher.

Chantal

Ben, on va marcher un peu sur Mont-Royal, pis, on prend un taxi.

Coin nord-est du carrefour St-Zotique et De Lorimier.



C'est le diminutif de « mon » Patrick. Quelqu'un d'autre l'a tracé en pensant à coup sûr à une autre personne. Mais une présence se fait sentir. La trace est un appel. Elle m'appartient un peu.

## RENCONTRE IMPROMPTUE

*Brûlerie Saint-Denis, anciennement le Porté Disparu, avenue du Mont-Royal près de  
Mentana.*

Laurent

Hey, Patrick ! Ça fait longtemps, je dirais au moins, huit ans.

Patrick

Han ! Han !

Laurent

T'as pas l'air plus content que ça de me voir !

Patrick

Non, non. J'suis content.

Laurent

Bon, qu'est-ce que je prends ? Un café au lait... un cappuccino...

Patrick

J'te conseille le tchaï au lait. Excellent !

*Laurent a maigri de manière notable depuis leur dernière rencontre. Il n'a pas l'air  
en forme. Patrick n'en remarque rien.*

Laurent

T'as une sacrée tignasse, Pat. Toute en boudins. La barbe te va bien aussi. J'ai failli pas te reconnaître ! Te souviens-tu ? Tu te rasais le crâne au clipper... Je cherche à qui tu ressembles. C'est pas compliqué..., Jésus en personne !

Patrick

Ouais. J'sais. T'es pas le premier à me faire la remarque.

Laurent

C'est tout un hasard de se retrouver ici, maintenant.

Patrick

Hum...

Laurent

T'es souvent ici ?

Patrick

Hum... J'me promène. De temps en temps, ça m'arrive de m'arrêter ici.

Laurent

Tu te promènes ? Un mardi ? T'es en congé ? Moi, j'travaille de soir, à la cuisine de l'hôpital Notre-Dame. J'aime ça prendre mon premier café ailleurs que chez moi.

Patrick

O. K., non, je marche pour méditer.

Laurent

Méditer... Cool. Tu fais quoi pour vivre ?

Patrick

Ben, je touche de l'aide sociale... Du B.S... Je viens d'emménager chez ma blonde. On est un peu à l'étroit, mais bon. Elle a Internet. Je surf, comme on dit. À part ça, je lis.

Laurent

Ouais, la belle vie ! Tu lis quoi ?

Patrick

Tu veux vraiment tout savoir, han ? La Bible, des bouquins sur les religions... La spiritualité.

Laurent

Ayoye, Pat ! C'est pas pour rien que nos chemins se rejoignent. Moi aussi, je m'intéresse au domaine spirituel. En fait, je suis témoin de Jéhovah, depuis à peu près deux ans.

Patrick

Non ! C'est pas vrai ? Dis-moi pas que tu fais du porte-à-porte, que tu distribues des revues nulles sur la résurrection des « élus » ? Ah oui..., *La tour de garde* et puis le *Réveillez-vous !* La bonne vieille menace de la fin du monde !

Laurent

J'fais pas de porte à porte. Je distribue à l'entrée des stations de métro. Tu serais surpris de voir combien de personnes ramassent mes revues nulles pis combien de personnes me posent des questions sur la vie nouvelle que Jehovah promet à ses élus.

Patrick

T'es là. À l'entrée du métro pis tu distribues tes prospectus. J'en reviens pas !

Laurent

Tu comprends pas. C'est pas juste ça. C'est plus une communauté qui te ramène aux valeurs essentielles. En tout cas, moi, ça m'a sauvé de l'alcoolisme.

Patrick

Les lis-tu, au moins, tes petits cahiers tellement édifiants ?

Laurent

Ben..., j'ai pas toujours le temps. J'travaille cinquante heures par semaine.

Patrick

Eh ben moi, je me suis informé un petit brin sur ta belle secte.

Laurent

C'est pas une secte.

Patrick

Si c'est pas une secte, c'est quoi ? Pour moi, des gens de mauvaise foi qui reprennent des textes sacrés, qui les tordent, les déforment, leur font dire ce qu'ils veulent, j'appelle ça des charlatans. Savais-tu que tout ça a commencé avec un certain Charles Taze Russell ? Il a diffusé sa doctrine à travers toute une série de bouquins : les *Études dans les Écritures*. Le dernier volume, *Le Mystère accompli*, a choqué la planète. Russell accusait la hiérarchie catholique d'incarner l'Antéchrist. Rien de moins ! Il disait aussi que toutes les nations chrétiennes méritaient la destruction, en 1918 ! Pis le discours a pas vraiment évolué !

Laurent

Eh ben ! T'es une vraie encyclopédie, Pat!

Patrick

Je pourrais continuer longtemps comme ça. Ça t'est jamais passé par la tête de t'informer un peu avant d'adhérer à ça ? Tu pourrais lire *Les témoins de Jéhovah* de Bernard Blandre. Il est plutôt neutre sur la question. Mais y me semble que ça t'ouvrirait les yeux.

Laurent

Je...

Patrick

Ça te choque pas l'histoire des transfusions sanguines ?

Laurent

Oui, c'est sûr, mais...

Patrick

Tu sais, une fois, je me suis présenté à une de vos séances de catéchisme où tout le monde répond mot à mot ce qu'il y a d'écrit dans leurs petits cahiers comme des perroquets. Moi, j'ai posé trop de questions. Je les mettais en face de contradictions évidentes. À la fin de la réunion, on m'a fait carrément savoir que j'étais plus le bienvenu.

Laurent

Mais...

Patrick

Moi, c'est la vraie parole qui m'intéresse. La parole pure. Celle de Jésus. Le Christ Sauveur. Le vrai. Celui qui s'est sacrifié pour nous sauver tous, sans discrimination. Les écrits, la Bible catholique telle qu'on la connaît aujourd'hui, tout ça a été bafoué, mais sa parole demeure.

Laurent

Qu'est ce que tu fais des abus de l'Église catholique, de leur positions par rapport aux gais, à l'ordonnance des femmes, à la contraception, à l'usage de condoms ? Une église qui ferme les yeux sur le sida, qui cache une légion de pédophiles !

Patrick

Je te parle pas de l'institution catholique, je te parle de Jésus.

Laurent

Ouais, pour quelqu'un qui déteste les sectes, tu sonnes comme un *preacher* ! De mauvaise foi en plus !

Patrick, *se levant de table.*

Tu m'excuseras, ma blonde m'attend pour le souper.

Laurent, *haussant la voix pour se faire entendre de Patrick qui s'éloigne vers la porte.*

En tout cas, être témoin de Jéhovah, c'est mieux que de boire comme un trou ou d'carburer sur le pot ! Pis moi, au moins, j'me fais pas vivre par une fille !

Patrick

Me cherche pas, bonhomme !

Rue Sainte-Catherine.



Celui-là se trouve au seuil de la librairie Guérin.

## LUBIES

*Parc Lafontaine, samedi, les trois copines sont assises sur les blocs de granit, tout au bord du bassin, au pied du pont.*

Chantal

Pourquoi tu veux absolument t'asseoir ici Nathalie ? On pourrait s'évacher dans le gazon.

Mathilde

S'évacher ?

Chantal

Prendre nos aises, mademoiselle.

Nathalie

J'sais pas. Ça me fait du bien. Voir l'eau miroiter.

Chantal

C'est comme tu veux.

Mathilde

Tu m'as dit au téléphone que tu avais quelque chose de délicat à partager avec nous ?

Nathalie

Par où commencer ? Premièrement, il m'appelle sa déesse.

Mathilde

C'est assez romantique.

Nathalie

Laisse-moi m'expliquer. Il veut dire une vraie déesse... Et lui..., un vrai dieu !

Chantal

Bon, il délire un peu mais y a pas de quoi capoter.

Nathalie :

Non, Chantal, tu comprends pas non plus. Il dit qu'on est un dans l'esprit saint, qu'on forme une divinité, parce que je serais la chair et lui l'esprit, tous deux réunis... Bref, qu'on se complète comme le Yin et le Yang... Il veut que dorénavant je

l'appelle Emmanuel, parce que ça voudrait dire Dieu présent, Dieu sur terre ou Dieu fait homme. Je sais plus. Faut croire que moi-même je délire, comme tu dis. La nuit dernière, il m'a fait paniquer.

Mathilde

Qu'est-ce qu'il a fait ?

Nathalie

Ouais... Il est revenu d'une de ses longues promenades, vers minuit. Il m'a dit qu'il avait trouvé un sens à sa vie.

Chantal, *éclatant d'un rire sonore.*

Chanceux !

Nathalie

C'est pas comique! Si t'étais à ma place, tu rirais moins.

Chantal

O.K., O.K. J'écoute.

Nathalie

Non, mais c'est vrai, c'est correct, je peux m'arrêter là. Vous êtes quand même pas obligées de...

Mathilde

Nathalie, tu connais Chantal, elle rigole de tout et de rien. Allez, raconte. Ne nous fais pas de chantage !

Nathalie

Patrick...

Chantal, *riant sous cape.*

Tu veux dire Emmanuel.

Mathilde

Haaaaa !

Nathalie

Patrick a mis sa longue robe blanche. Parce que, sans blague, il a un genre de djellaba sans le capuchon, ou une Kurta...

Chantal

Une Kurta ! Ça mange quoi ?

Nathalie

Ouais, une kurta. Les hommes du nord de l'Inde portent cette robe-là. Avec ses longs cheveux bouclés, puis sa barbe..., je veux dire... C'est fou, ça lui donne vraiment l'air de Jésus comme dans le film de Zeffirelli. Attention, il me dit qu'il part pour Vancouver, qu'il voudrait pas me laisser seule, mais qu'il a une mission à accomplir et que ça commence là-bas.

Chantal

Wow ! Tout un flyé !

Mathilde

Laisse-moi deviner quelques détails... Il a choisi Vancouver parce que le climat y est tempéré. Comme ça, même l'hiver, il pourrait jouer à se prendre pour Jésus.

Nathalie

Exact. En plus, il veut marcher pieds nus dans les rues. Pendant une partie de la nuit, j'ai dû écouter des ragas en mode *repeat* pour arriver à dormir un peu.

Mathilde

En mode *repeat* ?

Chantal

Tu vas pas me faire croire que tu sais pas ce que veut dire le mot *repeat* ? T'es quand même en Amérique du Nord. L'anglais ça peut être pratique.

Mathilde

Pratique ? D'accord. Mais c'est aussi pratique de maîtriser sa propre langue.

Nathalie

Ah ! Commencez pas ! Ça veut dire en boucle.

Mathilde

Merci. Mais pour en revenir à ton Patrick-Emmanuel, sérieusement, tu devrais t'en foutre et le laisser partir. Il est assez grand pour faire ses choix. S'il veut se mettre dans la merde jusqu'au cou...

Chantal

Là, tu parles !

Nathalie

Vous avez pas de cœur ou quoi ? J'aime Patrick ! Je tiens à lui !

Mathilde

J'ai une idée! Pourquoi pas lui proposer d'attendre avant de partir, de faire un test ici à Montréal. Comme argument, tu lui sers que tout le monde est partout pareil, qu'il pourra partir sur Vancouver si les résultats sont probants ici.

Chantal

C'est pas fou, ton idée. Ça pourrait marcher. Mais on dit pas sur Vancouver, on dit à Vancouver.

Mathilde

Toi, Hosanna, fiche-moi la paix.

Chantal

Dis-moi pas que t'as lu du Tremblay ? J'te ferai remarquer que j'ai pas exactement l'physique de l'emploi.

Mathilde

Par contre, pour l'accent...

Chantal

Vas te faire foutre poufiasse !

Nathalie

Vous êtes pas croyables ! Toujours en train de vous étriver.

Chantal

Ben oui. Mais on s'aime quand même, hein, Mathilde ?

Mathilde

Bien sûr, je t'adore...

Chantal

Moi aussi. T'es mon emmerdeuse préférée.

*Mathilde et Chantal se poussent l'une et l'autre et passent tout près de tomber dans le bassin. Nathalie, se remet à fixer l'eau, l'air grave.*

Mathilde

Nathalie, s'il te fait encore une de ses jolies surprises, eh bien, viens dormir chez moi. Et puis ton chum, comme vous dites, c'est tout de même pas le centre de l'univers ! Alors, je vous dis quelques mots sur ma soirée d'hier ? Ça ne vous gêne pas trop ?

Nathalie

Absolument pas.

Mathilde

C'était splendide. J'ai flâné jusqu'à très tard dans les ruelles du Plateau. Je n'ai croisé personne.

Chantal

T'aurais pu croiser Emmanuel ! C'est vrai, t'as raté ta chance d'être bénie.

Nathalie

Ha, Ha, Ha ! Vraiment super drôle !

Mathilde

Vous savez, ça me surprend que les gens ne profitent pas de telles beautés. Les parfums de fleurs diverses de certaines ruelles bordées de jardins... Disparue, cette lumière crue et jaunâtre des lampadaires. La cacophonie des automobiles devient un écho lointain.

Nathalie

Toi, t'écoutes trop Dumas.

Chantal.

« C'est le bonheur quand j'eeeeerre en silence. Tououououououout est clair... Quand j'y pense. »

Mathilde

Vous vous foutez de ma gueule, mais ça m'est égal. Ça ne change strictement rien au bien-être que j'ai ressenti.

Nathalie

J'me fous pas d'ta gueule. C'est juste que des fois, quand tu racontes quelque chose, tu deviens lyrique. J'trouve pas ça moche. C'est juste... un peu...

Mathilde

Un peu quoi ?

Nathalie

Oublie-ça. C'est pas important.

Chantal

Ben oui. C'est cute ta façon de raconter.

Mathilde

Cute ? Merci mille fois.

Nathalie

Par contre, Chantal, ta façon de chanter...

Chantal

Aie pas peur, j'me fais pas d'illusion là-dessus. Moi, j'ai pas la folie des grandeurs ! En passant, est-ce que ça se peut qu'on le rencontre ton hurluberlu ?

Nathalie

Ça m'étonnerait énormément. Il est plutôt antisocial.

Mathilde

Le type parfait, quoi !

Côté ouest de la rue Amherst au sud de la rue Ontario.



David est anglophone et plutôt beau bonhomme. Voyez-vous ces deux agrafes blanches qui s'entrecroisent ? Besoin d'un indice ? Regardez du côté du premier D. Cette nouvelle coïncidence me plaît beaucoup. Elle symbolise pour moi le caractère indéfectible de notre amitié.

## VIEILLES BRANCHES

*Mercredi soir, chez Else's, coin Roy et de Bullion.*

Nathalie

J'suis contente que tu sois revenu de Vancouver ! Grosse affaire ?

David

Oui, grosse affaire. Une poursuite en... recours collectif ? *It's hard.* La grande majorité des autochtones avec qui nous faisons affaire..., *well, they had it rough.* Ils sont presque tous alcooliques ou dépressifs. C'est dur de les préparer pour les contre-interrogatoires. *These people are, you know...*

Nathalie

Vulnérables ?

David

*Oh, yes !*

Nathalie

Et ça doit jouer dur ?

David

Tu peux même pas imaginer.

Nathalie

Je préfère pas.

David

Mais toi, comment ça va ?

Nathalie

Ah moi, j'sais pas. Patrick a emménagé chez moi.

David

*What ?*

Nathalie

Je me demande toujours combien de temps ça va bien pouvoir durer. Y a des jours où je suis contente de ne pas être seule; d'avoir quelqu'un près de moi, surtout la nuit.

Mais autrement, c'est plus éprouvant qu'autre chose. Il est révolté contre tout, il se plaint tout le temps. En plus il fume de la marijuana en quantité industrielle. C'est peut-être pour ça qu'il se prend pour Jésus. Ça doit jouer sur ses neurones.

David

Ça, tu m'avais dis dans un de tes derniers e-mails qu'il avait des idées plutôt étranges.  
*But you never mentioned that he was some kind of a Jesus freak !*

Nathalie

Je sais, je voulais pas t'inquiéter. Mais le pire dans tout ça, c'est qu'il ne supporte pas de me voir déprimée, même un peu. Il faudrait que je souris tout le temps et que j'écoute religieusement ses longs monologues..., religieusement..., c'est le cas de le dire. Imagine-toi que je m'enferme dans les toilettes pour pleurer Pierre.

David

*This is mad. You got to throw him out.*

Nathalie

Mais c'est ça, le problème. Je suis incapable de faire ça. Je suis trop attachée à lui.

David

Nathalie, je ne veux pas t'insulter. *But this isn't love.* C'est de la dépendance affective.

*Nathalie, se mettant à pleurer, les mains au visage.*

David

Tu veux marcher dehors ? C'est une belle soirée. Tu préfères venir chez moi ?

*Nathalie, entre deux hoquets.*

O.K., allons marcher un peu.

*David et Nathalie marchent silencieusement sur la rue Roy en direction du parc*

*Lafontaine. David lui donne le bras.*

Nathalie

Tu réalises que ça va bientôt faire quinze ans qu'on se connaît ?

David

*Time flies.*

Nathalie

Tu te souviens. On était comme chien et chat quand on sortait ensemble.

David

Oui, c'est vrai. Mais on a eu aussi des moments..., *some moments of intense joy.*

Nathalie

C'est vrai. Et puis maintenant, t'es vraiment mon meilleur ami. Je sais pas ce que j'aurais fait le soir où... le soir du..., si t'avais pas été là pour moi. Il me semble qu'il n'y a qu'avec toi que, que je suis vraiment à l'aise.

David

Et tes copines ? Mathilde... Chantal...

Nathalie

J'sais pas. Ces temps-ci, je me sens comme un fantôme de moi-même. Et puis des fois, avec elles, c'est pire. J'aurais envie de leur parler de ma peine par rapport à Pierre, mais on dirait qu'y a pas de place pour ça, que ça serait trop lourd... Je leur raconte mes déboires avec Pat. Mais le vrai cauchemar, j'arrive pas à en parler.

David

Veux-tu m'en parler à moi ?

Nathalie

Je, j'sais pas. Non, pas ce soir.

David

*It must be terrible for you, p'tit loup.*

Nathalie

Oui, terrible.

Ouest de la rue Laval, quelque part près de la rue Napoléon.



Cette photo me donne du fil à retordre. Je retourne sur les lieux une bonne demie douzaine de fois. Cela me vaut la sympathie du propriétaire de la maison devant laquelle se trouve la trace qui m'a aperçue plusieurs fois. Il s'ouvre à moi et me raconte : Autrefois se dressait là un immense érable qui l'avait vu grandir. C'était son arbre. Les autorités de la ville ayant un jour décidé de le débiter, de le déraciner et de le remplacer par du béton, l'homme a pressé ses mains dans la matière encore malléable pour ne jamais oublier. Sur les entrefaites, un de ses amis est arrivé et y a ajouté l'étoile ainsi que la trace de sa propre main. Je n'ai pas eu la présence d'esprit de demander à l'homme quel était son nom.

ÇA CONTINUE...

*Au Verre Bouteille, avenue du Mont-Royal près de Delormier.*

Nathalie

Salut les filles ! J'ai bien besoin d'une bière.

Chantal

Le pichet est là. Va te chercher un verre.

Mathilde

Tu trouves pas qu'elle a l'air d'en avoir lourd sur le dos ?

Nathalie, *de retour.*

Je sais plus quoi faire, les filles. J'aime Patrick, mais, il m'use sérieusement les nerfs. Il connaît la Bible par cœur. En plus, il a tout lu... C'est le roi de la citation... *L'alchimiste*, tous les bouquins du *Dalai Lama*, *les Grands Maîtres*... C'est une encyclopédie du religieux. Je suis sûre qu'il bat à plate couture n'importe quel étudiant de théologie.

Chantal

C'est peut-être pas si pire que ça, tsé, ton chum est en quête spirituelle. C'est tout. Y a pire. C'est normal de s'chercher. Surtout quand t'as juste ça à faire.

Nathalie

Qu'est-ce que tu dirais si ton mec te prenait pour un genre d'apôtre ?

Chantal

Ben, je m'ouvrirais à lui. J'écouterais ce qu'il a à dire.

Chantal, *en riant.*

Non, franchement, Nathalie, j'le prendrais pas. J'lui dirais d'aller faire un tour voir son ombre dans un monastère pis de plus mettre les pieds chez moi.

Nathalie

T'es vraiment subtile ! Avec toi, c'est toujours tout noir ou tout blanc. Mais c'est plus compliqué que ça !

Chantal

Tu demandes notre opinion !

Mathilde

Elle l'aime avec un grand A.

Chantal

Grand comme le ciel ! Ça touche les étoiles ! Cé-tu assez beau !

Nathalie

C'est ça, moquez-vous de moi. En ce moment, il est nazarite ou nazaréen... Une vieille religion juive qui proscrit de manger du raisin. Il peut bien se faire le menu qu'il veut. Mais en plus, sa nouvelle religion interdit la baise. Maudit bordel de merde ! Je peux pratiquement plus le toucher.

Chantal

C'est cruel. Couchez-vous dans l'même lit ?

Nathalie

Oui.

Chantal

Envoie-le au salon !

Nathalie

J'osais pas vous en parler. J'anticipais votre réaction. Mais c'est pas tout, il cherche, il cherche. Il est allé visiter à Val David un gurû hindou dont le nom m'échappe. D'ailleurs, il est en train de se taper la Bhagavad-gîta au complet. Ah oui ! J'oubliais. Il est allé discuter avec les Jésuites.

Chantal

C'est biz qu'il soit pas allé voir du côté des Raëliens !

Nathalie

La promiscuité sexuelle le dégoûte. Autrement, il aurait sûrement envisagé la chose très sérieusement. Non, il s'intéresse aux sectes juste pour démolir les arguments des adeptes. Ce qu'il veut, c'est être un saint. Il parcourt Internet à la recherche de prophètes et de leurs soit-disant miracles. Il voudrait tellement que l'un d'eux soit

authentique ; un réel avatar de Jésus. Le plus grave, c'est qu'il est frustré de ne pas faire de miracles. Il en veut à Dieu de ne pas lui accorder de pouvoirs, à lui, qui est si pieux et si dévoué. Et là, je cite.

Chantal

*No comment.*

Mathilde

Ma petite chérie, t'as vraiment frappé le gros lot !

Nathalie

Je vais voir. Peut-être que les choses vont changer. Je sais plus trop quoi penser. Je veux lui donner au moins une chance. Vous comprenez ? Je tiens vraiment à lui.

Chantal

On voit ben ça ! Excuse-moi de t'interrompre, mais j'ai une nouvelle à vous annoncer. C'est pas du domaine comique comme tes histoires de Pat.

Nathalie

Du domaine comique ?

Chantal

Oui, Nat ! C'est pas Mathilde qui va te l'avouer, mais on commence à être toutes les deux pas mal écoeurées. *Flush*-le une fois pour toutes ! Et qu'on en entende plus parler ! C'est un nul fini. On est bien au courant. Si tu veux, j'peux même t'offrir mes services pour crisser ses osties de meubles du haut du troisième étage... J'savais pas quand, ni comment le faire, mais la bière aidant, je me sens monter plus de force pour parler. Les filles, j'ai le loup !

Nathalie

*Fuck !*

Mathilde

Nom de Djieu !

Chantal, *souriant*.

Ah, Mathilde ! Les gros mots, ça t'va comme une bouse de vache sur la tête d'une duchesse ! Tu devrais t'en servir plus ! « Nom de Djieu » ... C'est typiquement belge, ça ?

Mathilde

Ce qu'il y a de plus wallon. Quand as-tu reçu ton diagnostic ?

Chantal

Ça fait pas longtemps. Depuis un bon bout de temps, j'étais toujours épuisée. Vous l'savez déjà. J'avais de moins en moins la force de sortir. Au début, le doc. pensait que j'souffrais du syndrome de fatigue chronique.

Mathilde

Quels sont tes symptômes ?

Chantal

Ben, à part la fatigue excessive, il y a la sensibilité au soleil. L'été dernier, j'ai eu des boursoufflures au visage, sur les bras, les jambes. Je pensais que c'était de l'urticaire.

Nathalie

C'est vraiment poche !

Chantal

Ben, ça pourrait être pire. Y en a chez qui ça attaque les organes internes. Pas moi. Le spécialiste que j'ai vu m'a donné des médicaments cont'le paludisme. Il m'a vaguement expliqué pourquoi. Je vais regarder sur le web. En tout cas, ça m'empêchera pas de sortir au soleil, mais il faut que j'mette des crèmes à coefficient de protection mille, que je porte des chapeaux et que j'sois le moins possible exposée au soleil. J'dis pas encore... Adieu bikini ! Adieu t-shirt ! Bonjour les grandes chemises, pis les pantalons en lin blanc ! Ça me ferait ressembler à Jeanne Moreau dans *La vieille dame qui marchait dans la mer*. Une Jeanne Moreau rachitique ! Si ça devient plus sérieux, il va falloir que je mette des toiles anti-UV dans toutes les fenêtres de mon appart... Faut qu'j'me prépare... Mais j'veux pas paniquer.

Nathalie

Tu prends bien les choses.

Mathilde

Ça m'étonne pas.

Nathalie

En tout cas, on va t'aider pour fixer les toiles,... au besoin..., bien sûr. Hein, Mathilde ?

Mathilde

Bien sûr ! Et on va t'aider à te trouver de superbes chapeaux pour pas cher.

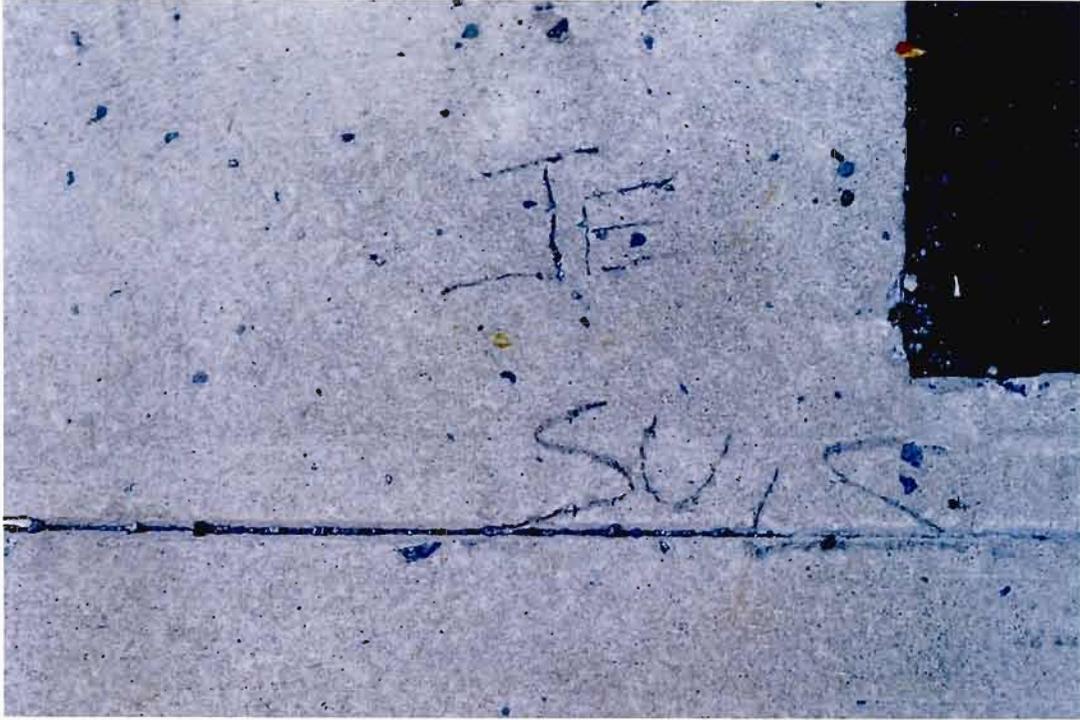
Nathalie

Moi, je nous vois toutes les trois nous pavaner avec des chapeaux excentriques !

Chantal

Laissez faire les maudits chapeaux ! J'espère en avoir besoin le moins possible.

Côté ouest de la septième avenue, légèrement au nord de la rue Masson.



Celle-ci est philosophique. Non ? Je suis... perplexe. Suis-je bien dans le Vieux-Rosemont ? Je suis... « snob »...

## DE SURPRISE EN SURPRISE

*Agora de la danse, rue Cherrier. Le spectacle étant terminé, les trois amies sortent.*

Chantal

Wow ! J'aimerais ça danser comme elle.

Nathalie

T'as la souplesse pour le faire.

Chantal

Ouais, mais pas l'énergie.

Mathilde

Je ne savais pas que Tangente présentait des spectacles de cette qualité. Quelle chorégraphie ! C'était à la fois énergique et fluide. Tout en finesse. La compagnie L'Aune, Karine Denault, je vais tâcher de garder ça en mémoire.

Nathalie

Vous avez pas vu Karine danser. Elle a à peu près le même physique que la danseuse de ce soir, longiligne, une grâce incroyable. Elle travaille beaucoup son rapport à l'espace, à la musique aussi. Par contre, elle, souvent, elle bouge super lentement, comme en apesanteur. Puis, des fois, ça fait penser au butô.

Mathilde

Ça alors ! Dans ce cas, c'est une chorégraphe plutôt versatile. Ce soir, on était vraiment aux antipodes du butô.

Chantal

La musique était bonne. Vraiment bien choisie. On dirait qu'on pourrait pas danser autrement là-dessus. C'était quoi au juste ?

Nathalie

Interpol.

Mathilde

Tu connais ?

Nathalie

Non, j'ai vu dans le programme. Mais j'ai envie d'acheter l'album pour en entendre plus. On va s'asseoir au parc ?

Chantal

J'aimerais ça vous suivre, les filles, mais faut que j'aille me coucher. J vais aller prendre un taxi sur Saint-Denis.

Chantal, *entre deux bises.*

Bye. Merci, Nat, pour la découverte. Ça m'a changé les idées.

Nathalie

De rien. Ça fait plaisir.

Chantal

Bye, Mathilde.

Mathilde

Ciao Bella !

*Mathilde et Nathalie prennent le sens inverse et marchent lentement vers le parc  
Lafontaine.*

Mathilde

J'ai commencé à lire Ducharme, *L'avalées des avalés*. C'est pas facile, mais j'aime la force de caractère de Bérénice.

Nathalie

Tu devrais aimer *L'hiver de force*. Moi, c'est mon préféré. Mais fais attention, c'est truffé de petits pièges à l'intention des Français, des francophones d'Europe, si tu veux.

Mathilde

Ah, oui, comme quoi ?

Nathalie

Pas question que j'te vende la mèche. On en reparlera si tu le lis.

Mathilde

Toi, tu lis quoi ?

*Silence.*

Nathalie

Oh, ça t'intéresserait pas.

Mathilde

Et pourquoi ?

Nathalie

Ça t'intéresserait pas, c'est tout.

Mathilde

Ça ne m'intéressait sans doute pas mais, en ce moment, ça m'intrigue. Va, dis-moi.

Nathalie

O.K. Le Coran.

Mathilde

Comment, le Coran ? Ce gars que tu appelles ton chum t'a embrigadée dans sa quête mystique ?

Nathalie

Je cherche juste à comprendre.

Mathilde

Non, mais c'est une blague ? Il s'est mis à l'étude de l'islam maintenant ?

Nathalie

Oui, ça fait un bout de temps qu'il fait des recherches sur Internet. Il participe à des groupes de discussion aussi. Des journées entières y passent. Mais c'est rien...

Mathilde

Non mais, on croit rêver ! Depuis deux semaines, tu ne parlais plus de lui. Je croyais que c'était par détachement.

Nathalie

Non, je voulais juste plus vous ennuyer avec mes histoires.

Mathilde

Tu veux dire avec ses histoires ! Mais enfin, que t'a-t-il dit ou fait pour que tu partages ses lectures ?

Nathalie

Il veut qu'on se marie.

Mathilde

Quoi ? Mais c'est pas possible ! Tu me fais marcher ! Tu ne vas pas...

Nathalie

Non, non, pas question. Je veux juste comprendre. C'est tout. Puis peut-être l'aider. C'est sérieux sa démarche. Il s'est fait rebaptiser Ibrahim, pour vrai, dans une vraie mosquée. Il est entré chez moi en disant « maintenant, je suis Ibrahim ». Il voudrait qu'on se marie, parce qu'autrement, c'est un péché de coucher ensemble.

Mathilde

Non mais c'est un dingue ce type ! C'est pas vrai ! Et puis non, c'est de la comédie ! Il change de croyance comme on change...

Nathalie

De culotte..., j'sais. Ça dépasse la fiction, mais surtout, ça me dépasse. Il fait sa prière cinq fois par jour, en n'oubliant pas de se laver les pieds. En plus, il prie en arabe, ça va de soi. Il voit même quelqu'un, un vieillard référé par son nouvel ami, Abdel. Ils lui apprennent l'arabe. Il mange Halal. Mais c'est pas ça qui me dépasse le plus. Si y avait que ça...

Mathilde

Quoi encore ?

Nathalie

Il m'a lancé, avant-hier, qu'il avait rien à perdre, qu'il haïssait assez Bush et les Américains pour s'engager dans Al-Qa'ida... En plus, je me sens coupable. C'est ma faute, sa rencontre avec Abdel. Je l'ai amené manger au Shich-Taouk où Abdel travaille. C'est comme ça qu'ils se sont rencontrés.

Mathilde

T'as les deux yeux bouchés ou quoi ? Tu culpabilises en plus ! Il est dingue, mais assez habile pour te manipuler, pour que tu continues de t'intéresser à lui, de t'inquiéter pour lui et, surtout, de payer pour lui. Je me trompe ?

Nathalie

Non, t'as raison. Il fume tout son argent. Mais j'veux pas qu'il parte, pas maintenant. J'veux pas... Je peux pas...

Mathilde

Tu ne peux pas quoi ? Vivre seule ? Mais ma pauvre chérie, tu ne réalises pas que tu serais beaucoup mieux sans lui ?

Nathalie

Je le sais, mais je le sens pas.

Mathilde

C'est terrible ce que tu dis. Mais qu'est-ce qu'il te faudrait ? Qu'est-ce qui te ferait sentir à quel point cette..., cette relation est néfaste pour toi ? Faudrait-il qu'il te frappe ? Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Je ne te reconnais plus, Nathalie.

*Nathalie réprime ses larmes, ne répond pas.*

Mathilde

Viens dormir chez moi.

Nathalie

Il va s'inquiéter, se demander où j'suis.

Mathilde

Tu crois ça ? Si tu as raison, tant mieux !

*Mathilde, passant le bras autour des épaules de son amie.*

Allons, en route.

*Nathalie se laisse entraîner comme une automate.*

Côté sud du Boulevard de Maisonneuve à l'est de la rue Wolfe.



Je vois celle-ci et il me vient une image de dessin animé : Sylvester qui échoue encore à piéger Tweety.

## LES POULES

*Chez Taouk, angle Rachel et Saint-Denis.*

*Patrick, entrant, ne voit personne au comptoir. Il se dirige directement vers la cuisine.*

*Patrick, sur un ton ironique.*

Salut, mon frère !

*Abdel, avenant.*

Hé, Ibrahim !

Patrick

J'ai tchaté avec un type sur Internet, hier après-midi. Si j'ai bien compris, ma mère serait condamnée à l'enfer ? Et pas juste ma mère, mon frère, ma blonde, ma grand-mère, la copine de mon frère, tout le monde y passe ! Des mécréants !

Abdel

C'est à regret, Ibrahim, mon frère. Mais c'est la loi du très Grand.

*Écorchant des poulets, Abdel les embroche ensuite, écartelés, sur une longue tige métallique que Patrick compare, en pensée, à une épée, une lance, une baïonnette...*

Patrick

Il m'a dit que tous les fœtus du monde sont marqués au front ? Un signe sur le front, Abdel ! Comment tu fais pour empaler tous ces poulets-là ? Un signe au front du bébé à venir, marqué par un ange envoyé d'Allah ! Allah qui sait tout, qui sait s'il va être damné ou non ! Pis, pour toi et moi, Abdel, quarante vierges ou les pires tortures... pour l'éternité !

*Sur un ton faussement enjoué.*

Quarante vierges, j'veux bien. Pour ma part, ça pourrait encore aller. Quoi que c'est pas sérieux. Ça fait pas sérieux du tout, Abdel. D'autant que ça a rien à voir avec le fait d'être bon ou mauvais, puisqu'on a déjà la marque au front.

*Sur un ton morne et monocorde.*

L'éternité des tortures pour un enfant qui sait même pas encore qu'il existe. Tu réponds quoi, à ça, Abdel ?

Abdel

Mais mon frère, c'est logique, j'te dis. J'invente pas. C'est logique. Allah sait tout. Il sait ce qui sera. Ça va de soi. Il sait hier. Il sait aujourd'hui. Il sait demain. Il sait ce qu'il y a au fond de tous. Et puis t'inquiète, frère. Tu es sauvé, maintenant, Ibrahim. T'as plus rien à craindre, toi. Tu es bon musulman. Tu devrais cesser de te questionner sur des détails. C'est mauvais, ça. Ça embrouille... Inutile. Pense plutôt à ceux que tu dois sauver, mon frère. Pense à ta mère. Pense à ton frère. Pense à ta copine. Ça va, pour les poulets, la technique est facile. Vois. Et puis ce qui est bien de la broche, c'est qu'empilés, les poulets, on a pas à les graisser, tu vois. C'est logique. Et tu gagnes des points, mon frère, quand tu fais voir au mécréant la vraie lumière de la vraie vérité. Tu gagnes des points, je te jures. Pour les tiens et pour ton propre salut.

Patrick, *irrité.*

C'est logique ?

Abdel

De quoi tu parles ? Le gras du poulet, il tombe sur l'autre qui tombe sur l'autre. C'est ça le secret pour que la viande elle reste tendre et tout.

Patrick, *hors de lui.*

C'est logique ? Ton Dieu qui condamne des enfants à la broche !

Abdel

Hé, tu embrouilles tout, Ibrahim ! Tu piges pas, Ibrahim !

Patrick, *hurlant à la tête d'Abdel.*

Je piges, Abdel ! Je piges ! J'avale pas ! C'est tout.

Abdel

Hé, comment tu me parles là, Ibrahim ?

Patrick, *empruntant la sortie de secours.*

Oublie ça, Abdel. Oublie ça.

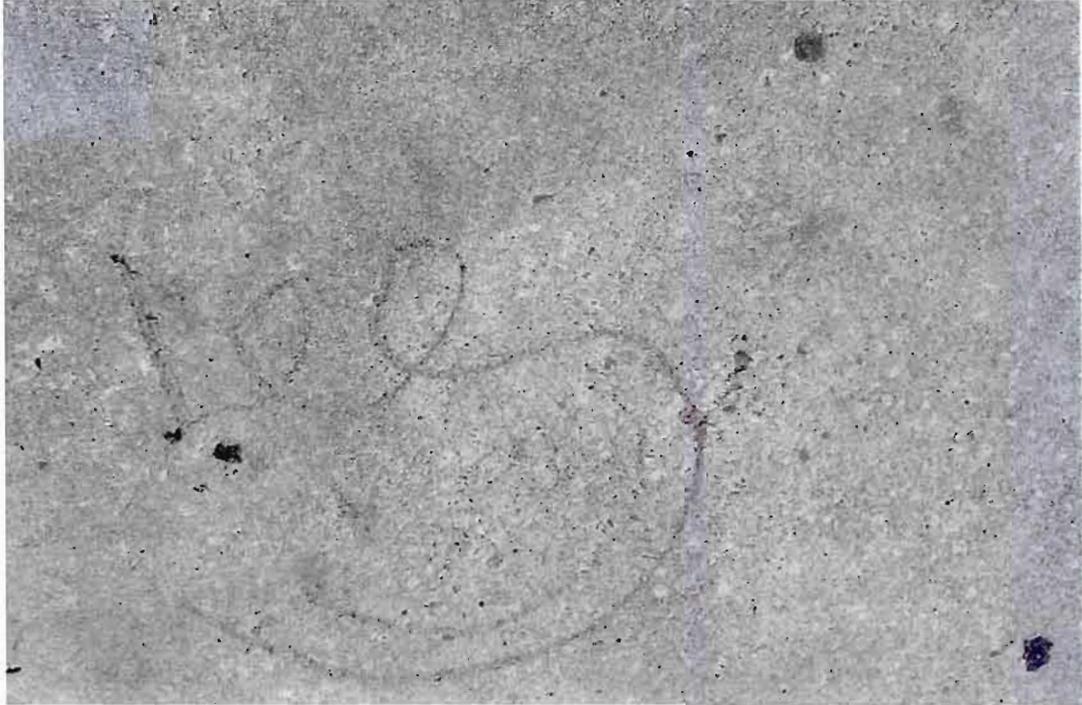
Abdel, *criant.*

Tu vas où, là, Ibrahim ?

Patrick

Voir ma poule, Abdel, voir ma poule !

Côté sud du boulevard de Maisonneuve près de la rue Berri.



Il m'arrive régulièrement de cadenasser ma bicyclette au parcomètre au pied duquel sourit ce tracé. À chaque fois, d'étranges impressions me viennent. Mademoiselle Lee se moque de moi, me nargue. Bref, elle me renvoie mon regard.

## LA COQUILLE

*Parc Lafontaine, au pied d'un érable, dans les collines du côté nord du bassin.*

Chantal

Ah ! On est quand même bien à rien faire comme ça. La marche a été longue de Rosemont jusqu'ici, mais ça en valait la peine. Nathalie, t'as pas dit un mot pendant tout le trajet. C'est pas normal. T'as l'air toute renfrognée. C'est quoi ton problème ?

Nathalie

J'attendais qu'on ait rejoint Mathilde. Les filles, vous allez être contentes...

*Nathalie éclate d'un rire nerveux puis se met à sangloter. Des personnes se retournent. Elle se recroqueville sur elle-même, la tête entre les genoux.*

*Mathilde, lui frottant le dos pour l'apaiser.*

Mais pleure pas comme ça ! Ça va aller, ma belle. Hé..., te mets pas dans un état pareil !

Nathalie

Patrick est parti hier.

Chantal

Enfin, une bonne nouvelle !

Nathalie

Avec une autre fille, une Chinoise qui s'appelle Leng Lee.

Chantal

Ouais, efficace ! C'est bizarre qu'y'arrive pas à se trouver une job !

Nathalie

J'avais parlé à Patrick de la Coquille. La boutique asiatique sur Mont-Royal. Elle travaille là. C'est là qu'il l'a rencontrée.

Mathilde

Tu ne l'as pas mis à la porte, mais le hasard a voulu que tu participes à son départ. On peut dire cette fois que le hasard a bien fait les choses !

Nathalie

Tu trouves ?

Mathilde

Je trouve ça positif, bien que je n'aime pas te voir dans cet état.

Chantal

Ouais, ben ça s'appelle bon débarras ! Mais..., comment ça se fait que t'es au courant de tous ces détails-là ?

Nathalie

Il me les a donnés lui-même. Ça devait être pour me convaincre que sa décision était définitive.

Chantal

Y est parti en te laissant toutes ses cochonneries ?

Nathalie

Non, pas vraiment.

Mathilde

Alors, il a tout déménagé ?

Nathalie

Je lui ai pas vraiment laissé le choix.

Chantal

Ah, j'suis fière de toi, tu peux pas savoir ! Comment ça s'est passé ? Je veux tout savoir.

Mathilde

Tu parles !

Nathalie

Il s'est levé super tôt. J'ai été réveillée par l'odeur du café. J'suis restée au lit. Puis, un peu plus tard, je l'ai entendu qui fouillait dans le garde-robe dans l'autre partie du salon double, dans mon bureau. Il mettait ses vêtements dans des sacs. Je lui ai demandé ce qu'il faisait au juste. Il m'a dit d'un seul trait qu'il s'était trouvé un deux et demie sur le plateau, qu'il viendrait, avec son frère chercher ses meubles samedi

prochain, qu'il avait rencontré Leng à la Coquille, que c'était sa nouvelle blonde, que je pouvais rien faire pour le retenir, que de toutes façons, ça pouvait plus durer comme ça, qu'on était trop pareils pour se venir en aide, trop sensibles et bla, bla, bla. Après son laïus, il a pris ses sacs, pis il est parti.

Chantal

Mais ses meubles ?

Nathalie

Ben..., j'ai passé la moitié de l'après-midi dans mon lit à pleurer. Quand j'me suis levée pour aller aux toilettes, j'ai été frappée par le désordre de mon appartement. Un vrai bordel ! J'ai appelé David. Il est venu m'aider. On a descendu ses meubles sur le trottoir. On est allé chercher des boîtes pour les livres, derrière le Jean-Coutu sur la rue Masson, puis hop, dans la rue avec les meubles ! On a mis le reste de ses affaires dans des sacs à poubelle qui ont abouti à la même place. J'ai écrit sur un carton en grosses lettres : DÉMÉNAGEMENT. Je l'ai scotché sur un des sacs. J'ai appelé son frère pour l'avertir de venir sauver le fatras de Patrick. David est allé chercher une bouteille de vodka. Il voulait fêter ça. On a bu des vodkas jus d'orange sur le balcon. David voulait les voir faire *just for the fun of it*.

Chantal

Je l'comprends ! J'aurais tellement aimé ça être là !

Mathilde

Quelle scène ! Tu parles que j'aurais aimé y assister !

Nathalie

Mais ils arrivaient pas. On a décidé d'aller manger chez Just Noodles. Après, on a fini la soirée au bar Chez Roger. David m'a raccompagnée au cas où Patrick m'attendrait, mais quand on est arrivés y avait rien ni personne.

Mathilde

Eh bien ! Pour une bonne nouvelle, c'est une bonne nouvelle. Ce mec t'a pourri la vie ! Il était temps que ça finisse. Non mais dis-moi, sincèrement. Combien de fois ce type t'a fait pleurer ? Tu pourrais même pas les compter. Vrai ou faux ?

Nathalie

Mais j'aimais sa présence, sa voix.

Mathilde

Ah, ça je sais... Mais c'est cher payé pour une voix et une présence.

Chantal

C'est vrai. Tu me l'as dit toi-même plusieurs fois. Y avait jamais d'argent, ce gars-là. C'est sûr qu'avec l'assistance sociale, on va pas loin. Mais il vidait ton frigo après avoir tranquillement fumé sa marijuana.

Mathilde

Il t'a vampirisée pendant des mois, ce sal...

Nathalie

Mais dernièrement, il me donnait de l'argent pour l'épicerie. Puis, plus de religion musulmane, il faisait de la méditation zen.

Mathilde

T'es pas possible. Un mec te prend tout. Toi tu donnes sans compter. Puis, un beau jour, il te largue pour une autre. Et tu trouves encore des arguments en sa faveur. Moi, je dis bon débarras !

Chantal

Moi aussi, bon débarras ! Je dis même qu'on devrait aller danser pour fêter ça !

Nathalie

J'ai pas le cœur à danser.

Mathilde

Je parie que tu culpabilises. C'est ta très grande faute... Tu n'as pas été à la hauteur... Ooooh, mea culpa ! Mea maxima culpa !

Nathalie

Ce qui me blesse le plus c'est qu'il m'a dit qu'elle, elle sourit toujours, qu'elle, elle est toujours de bonne humeur.

Mathilde

Mais elle doit carburer à l'ecstasy, cette pauvre fille. En somme, ce qu'il veut, c'est une fille soumise qui paye tout et qui n'a jamais de saute d'humeur. Un beau salaud, pour un mec qui dit chercher à se rapprocher de Dieu... Qui prétend s'inspirer du Christ. Et puis, quand a-t-il démontré qu'il se préoccupait de toi ?

Nathalie

Pas souvent.

Mathilde

Voilà ! Hé, tu ne peux pas nous refuser de fêter une aussi bonne nouvelle. Vous venez manger chez moi, ensuite on prend un verre au Bily Kun, puis on s'éclate au Salon Dahomé.

Nathalie

Mais j'suis pas habillée pour sortir.

Mathilde

Ta petite robe est parfaite. Vous êtes toutes les deux parfaites.

Chantal

Ah, moi, mon look, j'm'en fous ! J'suis tellement contente. J'ai comme un regain d'énergie.

## DEUXIÈME PARTIE

Côté ouest de la rue De Bullion au nord de Roy.



## SOUVENIR

*Un an plus tôt, Chez Roger, bar situé rue Beaubien, coin Louis-Hémon.*

Nathalie

Salut Pedro !

Pierre

Salut soeurette !

Nathalie

Ça va bien ! Excuse-moi, pour le retard. T'as pas attendu trop longtemps, j'espère...

Pierre

Non, non, pas de problème. J'suis là depuis quelques minutes seulement. Tu vas prendre une pinte de ton éternelle Coup de Grisou ?

Nathalie

Ouep ! En tout cas, tu l'as trouvée, la table. Un peu à l'écart. On va pouvoir entendre ce que l'autre a à dire.

*Pierre, arborant un grand sourire.*

Ça, c'est le savoir-faire de ton vieux frère...

*Le sourire s'estompant.*

Hé, tu t'imagines, dans dix ans, tu vas avoir mon âge et moi j'en aurai, euh, j'en aurai cinquante-cinq.

Nathalie

Ouais... Moi, ça m'angoisse. Pas de job stable, rien en vue pour le moment. Pas de régime de retraite, ni d'économies. Des fois, je m'demande si j'me ramasserai pas petite vieille, pauvre et seule.

Pierre

Voyons, Nathalie ! T'angoisses trop sur l'avenir. Ça va s'arranger. T'es toute jeune encore. Pis en plus, tu fais absolument pas ton âge.

Nathalie

Toi non plus, tu fais pas ton âge, mon frangin. T'es pas mal beau bonhomme.

Pierre

Merci. Hey, es-tu joyeuse célibataire ou tu cours encore après ta référence masculine absolue ?

Nathalie

Ma référence masculine absolue ?

Pierre

Ton David...

Nathalie

Ah non, c'est fini. J'suis célibataire. Je dirais pas nécessairement joyeuse, mais célibataire.

Pierre

Sans vouloir t'offenser, c'est toujours mieux que dépendante affect...

Nathalie

T'avais pas de retrouvailles avec des copains du secondaire récemment ?

Pierre

Ouais, une initiative d'Yvon. On s'est mis à quatre avec Yves et Yvan...

Nathalie

Les trois Y !

Pierre

Ça s'invente pas ! Bref, on a essayé de retrouver le plus de monde possible. Pas facile. Mais on a quand même réussi à réunir une douzaine de vieux chums, de vieilles amies aussi. On a réservé un espace dans un bar sur Saint-Laurent. Ça a été un party pas mal réussi.

Nathalie

De vieilles... amies ? Il me semble qu'y a quelque chose de curieux dans ta façon de le dire.

Pierre

Oh, c'est rien. Tu te rappelles de Louise Dubé ?

Nathalie

Tu me poses une colle, là. Moi, tes amis d'adolescence, j'en ai que des flashes en mémoire. J'étais tellement p'tite.

Pierre

Ça me dépasse, une fille comme elle, toute seule et pourtant toujours aussi...

Nathalie

Aussi quoi ?

Pierre

Rafraîchissante, pleine de joie de vivre. Elle m'a pas lâché d'la soirée. Faut dire que d'emblée, j'ai joué le rôle du protecteur..., du chevalier servant...

Nathalie

Comment ça ?

Pierre

Eh ben, Louise avait spécifié qu'elle venait à condition que Carl soit pas là. Il y a eu du trouble entre eux. Bref, elle veut plus rien savoir de lui. Carl avait été averti. D'ailleurs, quand on était ado, il faisait même pas partie de notre gang.

Nathalie

Puis qu'est-ce qui s'est passé ?

Pierre

Ben, devine qui se pointe juste quand l'atmosphère est à son meilleur.

Nathalie

La brillante personne de Carl.

Pierre

T'es trop perspicace !

Nathalie

C'était pas tellement difficile à deviner. Quelle frasque a bien pu commettre ce louche individu ?

Pierre

Primo, il est arrivé saoul mort. Ensuite, il a voulu s'imposer en disant que lui aussi avait le droit de revoir ses vieux chums. Louise voulait partir. J'ai dit à tout le monde que si Louise partait, je partais aussi. Ensuite, j'ai escorté Carl vers la sortie. J'lui ai expliqué dans des termes des plus clairs qu'il n'était pas le bienvenu, encore moins dans son état d'ébriété avancé.

Nathalie

Pis, il est parti ?

Pierre

Oui, mademoiselle. Après ça, Louise m'a gratifié à tout moment de la soirée de regards admiratifs.

Nathalie

Elle te plaît Louise, non ?

Pierre

Ben oui. J'suis pas insensible au charme féminin.

Nathalie

Hum... Mais il me semble que c'est un peu plus que ça. J'ai pas raison ?

Pierre

Non, t'as pas raison.

Nathalie

Dis-moi, Pierre. J'te demande ça comme ça. On peut se confier entre frère et sœur, non ? Je te jure que je le dirai à personne. As-tu déjà trompé Lucie ?

Pierre

T'es franchement indiscreète. Mais j'ai pas honte de le dire, non, je l'ai jamais trompée.

Nathalie

Même pas une fois en vingt-quatre ans ?

Pierre

Pas une fois.

Nathalie

Ayoye ! T'es un cas unique, Pedro ! T'as pas pensé à ça ? De vingt-et-un ans à quarante-cinq ans..., vingt-quatre années avec une seule et unique femme ! C'est toute ta jeunesse !

Pierre

J'vois pas les choses d'la même manière que toi. T'as l'air de penser que j'suis passé à côté de quequ'chose. Moi, j'ai aucun regret par rapport à ça. Tu sais, Lucie, je la découvre de jour en jour. J'en ai pas encore fait le tour. Plus le temps passe et plus je l'aime. Parce qu'on a de plus en plus de passions en commun. Je l'aime vraiment. Et j'ai juste pas envie de mettre en péril une relation comme celle-là pour une aventure sans lendemain. Comprends-tu ça ? Je l'aime vraiment.

Nathalie

Pierre, tu m'impressionnes. Je t'admire. Je rêve qu'un gars, un jour, m'aime à ce point-là. Ç'a quelque chose d'extrême, un peu comme dans *Le Zèbre*. Comme une forme de dévotion.

Pierre

Nathalie, tu te trompes. Ç'a aucun rapport avec d'la dévotion. C'est rien d'extrême. C'est bien plus simple que ça. C'est une relation basée sur des valeurs communes. T'as un problème, ma p'tite sœur. À tout coup, tu tombes en amour puis tu te mets à idéaliser le gars. Tu le mets sur un piédestal. T'as une idée trop romancée de l'amour. Ça peut juste te faire souffrir.

*Une heure plus tard, Pierre propose de partir. Il doit se lever tôt le lendemain.*

*En la raccompagnant chez elle dans sa confortable voiture, il lui fait découvrir une grandiose interprète de jazz : Dinah Washington.*

Côté nord de Laurier à l'angle de Berri.



Sur la dalle, ce soleil n'est pas seul. Il est entouré d'une ribambelle de nuages tout aussi naïfs et souriants. Fait étrange, selon l'intensité des rayons solaires et l'angle sous lequel on le regarde, ce dessin apparaît et disparaît à la façon d'un hologramme : passage nuageux, éclaircie, passage nuageux, éclaircie...

## SAUCETTE

*Piscine Baldwin, à l'angle de Rachel et Fullum.*

Chantal

Ouf, c'est pas reposant ! Autant de beaux gars en p'tits maillots ! J'sais que ça laisse pas large part à l'imagination, mais quand même, vous pourriez être plus enthousiastes !

Mathilde

Ah, moi, les mecs en général...

Chantal

Coudonc, es-tu rendue lesbienne ?

Mathilde

Franchement ! Qu'est-ce que tu vas inventer ? Moi, je cherche le bon, c'est tout. Et puis, je ne crois pas que c'est ici, aujourd'hui, que je vais le rencontrer.

Chantal

Le bon. T'es comique, toé. Tu crois encore au prince charmant ?

Mathilde

Ça n'a rien à voir. J'me suis mal exprimée. Je ne voulais pas dire le bon, mais un bon.

Chantal

Un bon gars, tu peux rencontrer ça partout ! Pourquoi pas ici ?

Nathalie

Ah, Chantal ! Fiche-lui la paix avec ça ! À part ça, tes beaux mecs, quelque chose me dit qu'y sont tous homosexuels. Regarde comme il faut. Ils sont tous du même côté de la piscine, bien cordés le long de la clôture. Ils ont tous des corps bien musclés, bien bronzés, bien épilés.

Chantal

T'as pas tort. Mais c'est quand même agréable à regarder.

Mathilde

Non mais quelle chaleur ! Je retourne à l'eau. Qui m'aime me suive !

Nathalie

C'est pas que j't'aime pas, mais j'suis bien où j'suis.

Chantal

Attend-moi, j'arrange mon bikini. Non mais, j'ai pas assez de seins, ça tient pas ces triangles là !

Nathalie

Fais attention de pas les perdre dans la piscine... Le monokini est pas légal.

Mathilde

Tu viens, oui ?

*Nathalie s'assoit et les regarde se chamailler joyeusement en se jetant de l'eau comme des gamines. Elle observe, un moment, un groupe occupé à se lancer un ballon. Puis son attention est retenue par les quelques enfants et adultes qui se risquent sur le plongeur. Elle croit reconnaître, non loin, le chanteur Pierre Flynn.*

*Ses copines revenues,*

Hey Chantal, ça serait pas Pierre Flynn, là-bas ?

Chantal

Pierre Flynn ?

Nathalie

Le chanteur du groupe *Octobre*. Il fait carrière solo depuis un bon bout de temps.

Chantal

Connais pas.

Nathalie

Mais, toi aussi, tes frères, ils sont plus vieux que toi. Ils écoutaient quoi dans les années 70 ?

Chantal

Ben, Kiss...

Nathalie

Pas de groupes québécois ? Garolou, Harmonium, Beau dommage ?

Chantal

Non, j'y pense pas.

Nathalie

Pis ta mère ?

Chantal

Ah, elle, j'aime autant pas en parler. Mais, si tu veux savoir, elle écoutait du Ginette Reno comme tout le monde.

*Silence.*

Nathalie

Ah chez nous, c'était fou. Tout le monde se battait pour le stéréo. Ma mère se pâmait pour Enrico Macias. Ma sœur, Sylvie, se dandinait sur du disco. René était déjà presque spécialiste de musique classique. Pierre, lui..., Pierre..., Pierre...

Chantal

Ton frère aimait *Octobre* ?

Nathalie, *les larmes aux yeux.*

Oui, mais aussi... *Genesis* et puis... *Emerson Lake & Palmer*... Plus tard, ça a été le jazz, toutes les formes de jazz... mais surtout le piano.

Mathilde

Ça alors ! Si c'est bien lui. Je veux dire Pierre Flynn. C'est assez particulier. Enfin, en Europe, on ne verrait jamais quelqu'un un tant soit peu connu fréquenter un bain public.

Chantal

Bienvenue à Montréal ! Toi qui restes sur le Plateau, tu devrais être habituée de voir défiler des vedettes.

Mathilde

Enfin, je ne connais pas tous les artistes locaux !

Chantal

Locaux ! Es-tu baveuse, elle ! Québécois, s'il vous plaît !

Mathilde

Ouais, ouais, tu t'emportes. Mais de toute évidence, tu ne les connais pas beaucoup mieux que moi.

Nathalie

Bon, ça recommence ! Moi, j'm'en vais me baigner.

*Nathalie, faisant l'étoile à plat ventre au beau milieu de la piscine.*

Chantal

Qu'est-ce qu'elle fait ? Regarde, Mathilde. On dirait une noyée. T'aurais pas dû l'interrompre ! Elle parlait de son frère, pour une fois. T'as pas remarqué ? C'est pas normal. Elle en parle jamais.

Mathilde

Oh, merde ! Je suis con.

*Nathalie, revenant.*

Mathilde

De quoi te plains-tu quand tu parles de bourrelets ?

Nathalie

J'parle de mes poignées dites d'amour. Y a pas plus niaiseux comme expression. Ça attire qui, ce genre-là de... poignées d'amour ?

Mathilde

Mais tu délirés, tu as une jolie taille !

Nathalie

T'oublies que j'porte pas un bikini, moi. Avec les bandes de tissus qui tirent autour du torse, mon maillot fait quasiment office de corset.

Chantal

Il te va bien. J'espère qu'y t'étouffe pas ! En parlant d'étouffement..., qu'est-ce que tu faisais à te laisser flotter la tête dans l'eau.

Nathalie

Rien. J'essayais de relaxer.

Chantal

Drôle de façon.

Nathalie

Si tu le dis.

*Pendant un bon moment, les trois copines se font sécher au soleil en silence.*

Chantal

C'est beau l'optimisme, mais faut quand même être prudent. La peau me chauffe. J pense que j'vais aller prendre une douche, me recrémer les bras, la face, les jambes, m'habiller...

Nathalie

Y a pas de problème, Chantal. Je sais pas pour toi, Mathilde, mais moi, j'ai ma dose.

Mathilde

Moi j'en ai marre. C'est franchement impossible de relaxer avec tous ces enfants qui piaillent.

Du côté sud du boulevard de Maisonneuve à l'ouest de St-Hubert.



Le dernier S est amputé ! Peu importe...

## NOUVELLES INOPINÉES

*Laïka, coin St-Laurent et Duluth.*

Nathalie

Salut !

David

*Good morning !*

Nathalie

J'te ferai remarquer qu'il est passé midi.

David

C'est pas grave, on déjeune, alors *good morning !*

*Nathalie se penche vers David et chuchotte.*

Justement, c'est pas donné les p'tits déjeuners ici.

David

Ça non plus, c'est pas grave, c'est moi qui invite.

*En silence, ils regardent longuement le menu.*

Nathalie

J'ai pas tellement faim...

David

*Hey ! I didn't invite you here for you to sip a coffee. Come on..., omelette au chèvre et petits fruits.*

Nathalie

C'est assez inspirant, j'te l'accorde. Allons-y pour l'omelette !

David

Moi, je vais prendre les œufs avec ces gros morceaux de..., de lardons et... les chanterelles. *Lardon means bacon, isn't it ?*

Nathalie

Ça ressemble plus au lard qu'on met dans les binnes.

David

*Ya ! Right ! J'adore les gros lardons avec ces champignons chanterelles. Yummy !*

Nathalie

T'as toujours aimé la bonne bouffe.

David

Toi aussi.

Nathalie

Tu t'y connais mieux que moi. Tu cuisines mieux que moi, aussi.

David

Je fais des plats tellement simples.

Nathalie

Peut-être, mais ils sont toujours réussis.

David

Pareil pour toi.

Nathalie

On va dire que t'as raison. Pars-tu toujours chez ta blonde la semaine prochaine ?

David

Oui, je serai à Toronto de vendredi soir à lundi matin. Tu sais, tu peux m'appeler sur mon cellulaire si...

Nathalie

Non, non. C'était juste pour savoir. En parlant d'appel, tu devineras pas qui m'a téléphoné...

David

*Who ?*

Nathalie

Patrick.

David

*Oh, no ! This Jesus freak is back ? Don't tell me that you will let him...*

Nathalie

Non, non, stresse-toi pas comme ça. Il m'a juste appelée pour m'annoncer qu'il s'est trouvé une job comme guichetier dans une salle de spectacle.

David

*Good for him !*

Nathalie

Il m'a offert de me donner des cours de tai chi dans son salon.

David

*What for ? T'as refusé ?*

Nathalie

C'est sûr que j'ai refusé. Il se confondait en excuses. Il disait qu'il voudrait réparer le tort qu'il m'a fait. N'importe quoi... Je t'avoue que je l'écoutais pas beaucoup, mais j'ai pensé d'accepter son offre juste pour avoir l'occasion de me venger, pour faire la merde entre lui et sa Leng. Je sais pas, en oubliant des petites culottes dans la salle de bains. Mais j'ai plus de force. Même pas celle de le haïr.

David

Ce serait de l'énergie perdue.

Nathalie

Exact. Et j'en ai plus d'énergie. J'suis physiquement, mentalement, vidée. Je dors plus. Mes nuits sont pleines de cauchemars.

David

Il te faudrait un peu de paix. Partir quelque part.

Nathalie

Avec quel argent ?

David

Le mien.

Nathalie

Non, pas question. De toute façon, je ferais juste traîner mon mal ailleurs. Ça réglerait rien. Puis y a espoir. Le C.L.S.C. m'a enfin déniché une psychologue. Je la

vois mardi. Pas mardi prochain, l'autre. Et puis, je me suis inscrite à un groupe d'entraide pour les gens, disons, dans ma situation.

David

C'est bien. Mais n'oublie pas que je suis toujours là pour toi.

Nathalie

Ça je sais Dadù.

Côté sud du boulevard de Maisonneuve à l'ouest de Wolfe.



Je vois ça et je l'associe à un cri strident, comme s'il ne s'agissait pas de béton mais de peau...

## CRISE

*Parc Lafontaine.*

Mathilde, *se dirigeant vers le pont, aperçoit Nathalie, à nouveau penchée sur la balustrade, fixant l'eau.*

Salut !

Nathalie

Ah, c'est toi !

Mathilde

Tu attendais quelqu'un d'autre ?

Nathalie

Non, non. J'étais dans mes pensées. Ton arrivée m'a fait sursauter.

Mathilde

C'est l'eau du bassin qui te rend si songeuse ?

Nathalie

Hum ?

Mathilde

Décidément.

Nathalie

Excuse-moi. J'ai vraiment mal dormi cette nuit.

Mathilde

Ça se voit.

*Silence.*

Mathilde

Ça te plairait de faire un tour sur l'avenue Mont-Royal ? J'aimerais bien me dénicher une jupe et peut-être un chemisier. Tu veux ?

Nathalie

Oui, pas de problème.

*Un grand gaillard approche.*

Michel

Nathalie ?

Nathalie

Ah, salut Michel ! J'te présente Mathilde.

Michel

Ça fait toujours plaisir de voir des belles filles ! Hé, Nathalie, ça fait un bout qu'on s'est pas vu. Tu m'appelles pas. Tu retournes pas mes appels.

Nathalie

Mon frère s'est suicidé au mois d'avril..., heu..., mon frère est décédé au...

Michel

Ah, je l'admire ! Moi, j'pense à ma mort à tous les jours mais j'ose pas passer à...

*Nathalie s'enfuit suivie par Mathilde, se retournant vers Michel.*

Quel connard ! Non, mais quel connard ! Comment tu fais pour être aussi con ?

*Nathalie, marchant rapidement, le corps raide, les bras battant l'air autour d'elle.*

Merde ! Ça a sorti tout seul ! Merde ! Faut pas que j'craque ! Faut pas !

*Les larmes déferlant sur ses joues. Nathalie ouvre son énorme sac, prend un mouchoir, s'essuie violemment, en prend un autre, se mouche bruyamment.*

Je voulais pas ! Je voulais pas ! Viens, on va te trouver une jupe !

Mathilde

Nathalie, tu trembles !

Nathalie

Ça va passer. Viens ! J'veux pas craquer ! Mon Dieu ! Ça y est ! Je craque !

*Mathilde, lui agrippant la main droite.*

Allez, on va chez moi. C'est à deux pas.

Nathalie

Ta jupe ?

Mathilde

C'est pas important. On ira demain.

Nathalie

Attends, j'ai des calmants dans mon sac. Merde ! Mais j'ai pas d'eau. J'peux pas avaler ça sans eau. Je...

Mathilde

On est presque arrivé. Tiens bon. Tu prendras tes comprimés chez moi. O.K. ?

Nathalie

C'est encore trop loin chez toi.

Mathilde

Mais on arrive...

*Nathalie éclate en sanglots.*

Mathilde

Alors, on court ?

*Nathalie hoche de la tête. Toutes les deux se mettent à courir vers la rue Papineau.*

*Dans l'ascenseur qui les porte au huitième étage.*

*Nathalie, se prenant la tête dans les mains.*

Non, non, non.

*Nathalie jette son sac par terre et se met à se frapper le front sur le mur de l'entrée chez Mathilde.*

Non, non, non...

Mathilde, *essayant de l'arrêter sans succès, ouvre son sac pour y trouver les cachets.*

Y a trois fioles dans ton sac. Lesquels sont les calmants ?

Nathalie

Monoclonazepam. Deux. Donne-m'en deux.

*Mathilde, se dirigeant rapidement vers le coin cuisine revient ensuite avec les deux cachets et un verre d'eau.*

Allez, prends ! Viens t'asseoir sur le sofa.

*Mathilde mène doucement Nathalie vers le salon pendant qu'elle avale ses comprimés.*

*Une fois sur le sofa, Nathalie, s'affalant de côté, saisit un coussin qu'elle serre frénétiquement contre sa poitrine.*

Je peux pas. J'en peux plus. J'y arriverai pas. C'est pas possible. Non. Non. C'est pas possible. J'ai mal. J'ai tellement mal. J'ai peur, Mathilde. J'ai peur. Tout se referme sur moi. J'ai tellement peur.

*Mathilde, retirant les sandales des pieds de Nathalie, s'assoit en prenant les jambes de son amie sur ses genoux et lui masse les pieds.*

Respire profondément, Nathalie. Respire, profondément. Ça va aller. Ça va aller. Lâche prise. Laisse aller. Ça va passer. Ça va passer.

Nathalie

Mathilde, j pense que je vais m'endormir.

Mathilde

Dans ce cas, tu vas t'installer dans mon lit. Tu seras plus confortable. Allez, hop !  
*Mathilde guide Nathalie vers la chambre. Elle retire la couette et ouvre les draps où Nathalie se couche en boule. Mathilde, la borde et l'embrasse sur le front.*

Allez, repose-toi mignonne.

Côté est de Berri à l'angle de Laurier.



## QUAND LE CIEL PÈSE

*Chez Mathilde, le lendemain.*

Nathalie

J'ai dormi vraiment longtemps !

Mathilde

Près de dix-huit heures. Et tu n'as pratiquement pas bougé.

Nathalie

Toi, t'as dormi où ?

Mathilde

À ta gauche.

Nathalie

J'me suis rendue compte de rien. J'étais vraiment assommée !

Mathilde

Tu ronflais légèrement.

Nathalie

C'est fou, mais j'me sens encore fatiguée.

Mathilde

C'est normal, avec tout ce qui te pèse.

Nathalie

Il est bon, ton café. Ça sent bon, tu prépares quoi ?

Mathilde

Du pain perdu.

Nathalie

Du pain perdu ?

*Nathalie, se levant, va inspecter la casserole.*

Ah, O.K., du pain doré ! J'prends deux livres juste avec l'odeur.

Mathilde

J'ai acheté du sirop d'érable et des fruits. Tu vas voir l'assiette que je te prépare...

Nathalie

T'es vraiment une perle, Mathilde.

*Mathilde apporte le pain doré qui croule sous les tranches de fraise, banane, mangue, kiwi, melon.*

Nathalie

C'est beaucoup !

Mathilde

Mange ce que tu peux.

*Nathalie gratille dans son assiette.*

Mathilde

Tu n'as vraiment pas faim ? Ça va ?

Nathalie

J'ai une boule dans la gorge. Puis cette maudite douleur au plexus.

Mathilde

Tu crois pas que tu devrais me parler... À propos de ton frère. Je ne conçois pas comment tu as pu garder ça pour toi pendant tout ce temps.

Nathalie

David est au courant. Patrick aussi. Mais, lui, sa réaction... Ah, j'en reviens pas... Pour lui, c'est une question de karma. Merci pour Pierre..., merci pour les survivants...

Mathilde

Ah, ce type !

*Nathalie, sanglotant.*

Parce que c'est de la survie, Mathilde. C'est plus la vie. Pas celle que je connaissais. Ah ! Il s'est tué, Mathilde ! Il s'est tué ! Il s'est pendu à un arbre au bord de l'eau, à Baie-du-Febvre, où il m'avait amenée observer les oies blanches. C'était un

passionné des oiseaux. Il s'était procuré un télescope dernier cri. Il m'a fait découvrir la beauté des grandes chouettes, des ducs moyens, des canards huppés...

Mathilde

Vous étiez proches.

Nathalie

Oui. Même si on se voyait pas si souvent que ça. C'était mon grand frère. Je l'aimais. Je l'admirais. Il était grand, costaud, plein d'humour. Un humour souvent caustique. Mais quand même plein d'humour. Il dégageait de la force, de l'assurance. Je comprends rien, Mathilde. Je comprends rien. J'y crois pas. Comment il a pu faire ça ? C'est pas possible !

Mathilde

Il était peut-être dépressif ?

Nathalie

J'sais pas. Si c'est le cas, il cachait bien son jeu. Y a une chose que je sais, c'est que, la veille, sa blonde lui avait annoncé qu'elle le quittait pour de bon. Et puis aussi, c'était Pâques... Puis j'ai oublié de lui téléphoner.

Mathilde

Les deux gestes n'ont quand même pas la même portée.

Nathalie

Non, c'est sûr. C'était la femme de sa vie. En fait, la seule. Je veux dire, la seule blonde de sa vie. Mais justement, quand ça va pas, que la femme de ta vie te sacre-là, t'as peut-être d'autant plus besoin que ta petite sœur t'appelle, ne serait-ce que pour te souhaiter joyeuses pâques. J'ai oublié, Mathilde. J'ai oublié mon frère. Si je l'avais appelé, peut-être qu'il m'aurait parlé. Peut-être qu'il m'aurait confié ses problèmes. Peut-être que...

Mathilde

Écoute, Nathalie, tu tournes en rond avec tes suppositions. Lui aussi aurait pu t'appeler, mais ça ne change rien...

Nathalie

Justement ! Pourquoi il m'a pas appelée à l'aide ? Pourquoi ?

Mathilde

Pourquoi tu ne nous as rien dit à moi et à Chantal ?

Nathalie

Je sais pas. J'avais trop mal. Je voulais fuir le plus possible.

*Silence.*

Nathalie

Tu penses que mon frère voulait cacher son mal ?

Mathilde

Je n'en sais rien, Nathalie.

Nathalie

Personne en sait rien.

*Long silence.*

Nathalie, *se tournant vers la grande baie vitré.*

Il fait un soleil de plomb. Le beau temps me fait mal, Mathilde. J'aimerais qu'il se mette à pleuvoir des clous, à tonner. J'voudrais que le ciel noircisse pour des semaines. J'voudrais rester enfermée à écouter la pluie tomber.

*Silence.*

Mathilde

Si tu veux, je peux fermer les verticaux. On restera dans l'ombre pour la journée à regarder des films. Ça te va comme programme ?

Nathalie

Oui, ça me va.

Côté est de Plessis juste au nord de la rue Ontario.



Je prends le cliché. Il me semble être complice de la personne qui a répandu cette trace partout. Jettez un œil rue Saint-Denis, vous la verrez plusieurs fois. Je repasse le lendemain. Merde, les maçons ont tout effacé !

## FILMOTHON

*Le soir venu, Mathilde, raccrochant.*

Chantal arrive. Elle est passée à la Boîte noire. Elle a déniché ce que tu voulais.

Nathalie

Les deux films de Jarmusch, *Down by law* puis *Ghost Dog* et puis le blacksploitation, *Superfly* ?

Mathilde

Oui, tous les trois.

Nathalie

Versions originales ?

Mathilde

Non, doublés. Désolée, mais je...

Nathalie

Ah, c'est pas grave. Les films doublés, c'est souvent assez cocasse.

Mathilde

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ça va nous changer du navet de cet après-midi !

On commande la pizza ? Chantal a proposé une végétarienne.

Nathalie

O.K.

Mathilde

Je crois bien que tu vas dormir ici pour une deuxième nuit. Alors, donne-moi tes vêtements. Je devrais bien avoir quelque chose à te prêter.

*Mathilde partie dans sa chambre et revenant avec un t-shirt et un pantalon d'exercice.*

Mathilde

Tiens, enfile ça. Je vais mettre tes vêtements à la lessiveuse.

Nathalie

Te donne pas ce mal-là.

Mathilde

Mais si, vraiment, c'est rien. De toute façon, j'ai moi-même quelques trucs à laver. Tu vas parler à Chantal ? Moi, je lui ai seulement dit que tu n'allais pas très bien.

Nathalie

Ah, ça me tente pas !

Mathilde

Mais elle va vouloir savoir ce qui se passe.

Nathalie

Tu pourrais pas lui dire, toi ? Moi, j'suis fatiguée. J'ai pas envie de parler de..., de ça.

Mathilde

D'accord, je comprends. On passe outre, au moins pour ce soir.

*On sonne.*

*Mathilde, appuyant sur le bouton de l'interphone.*

Oui ?

Chantal

Salut, c'est moi.

Mathilde

Je t'ouvre. Dis donc ! T'as fait vite !

*Chantal, entrant quelques minutes plus tard.*

Salut les filles ! J'ai pris un taxi à partir de la Boîte noire. Si j'avais pris le bus Mont-Royal, ça m'aurait pris une éternité.

Mathilde

Tu exagères un peu. Ça doit te coûter une fortune, tous ces taxis ?

Chantal

Bof... Vous auriez pu m'le dire que vous faisiez un pyjama party !

Mathilde

Tu veux un t-shirt et un de mes slips pour hommes ?

Chantal

Des boxers, certain ! Ça va être chic !

*Chantal partie se changer, Mathilde, de la cuisine.*

Vous voulez quoi à boire ? J'ai de la Boréale blonde, des jus de fruits, de l'eau Perrier.

*Chantal, se laissant tomber dans un fauteuil.*

J'vais prendre une Boréale, s'il te plaît, Mathilde... Ouais, Nat. T'es une vraie cinéphile !

Nathalie

Qu'est-ce qui te fais dire ça ? Moi un jus, n'importe lequel.

Chantal

L'air du gars au comptoir de la Boîte noire. Il m'a donné du clin d'œil comme si je faisais partie d'un club sélect. Y'était cute à part ça. J'pense que j'vais y retourner. Maintenant que j'ai ma carte de membre, ça serait niaisieux de pas m'en servir. Tu vas me donner d'autres titres, han ?

Nathalie

N'importe quand.

Chantal

C'est quoi ça ? *Brice de Nice.*

Nathalie

Bof... , un film léger.

Mathilde

Un navet total, tu veux dire !

Chantal

Mathilde, t'as fermé les stores ! Avais-tu peur que du monde vous voit au huitième étage ?

Mathilde

Non, c'est une question d'ambiance. Ça fait plus... salle de cinéma.

Chantal

O.K., qu'est-ce qu'y a Nat ? Y paraît que tu files pas.

Nathalie

C'est juste de la fatigue. Ça va déjà mieux.

Chantal

T'es sûre ?

Nathalie

Oui, oui.

Chantal

Bon, ben moi, j'ai faim. Ça devrait arriver bientôt, cette pizza-là ?

Mathilde

Je dirais dans une dizaine de minute.

Chantal

Vous devinez que j'veais regarder juste un des trois films. J'peux pas vous accompagner dans votre festival maison. Je travaille demain.

Mathilde

Alors, on commence tout de suite ?

Chantal

Avec quoi ?

Nathalie

*Down by law* ? Roberto Benigni est pissant !

Mathilde

Pissant ?

Chantal

Terme légèrement vulgaire mais très efficace pour dire qu'il est à se rouler par terre.

Mathilde

Ah, ça, je n'en doute pas ! J'adore Roberto Benigni !

Côté nord de la rue Duluth à l'ouest de Mentana.



Il fait tellement doux. Je me contente de ce cliché pour aujourd'hui et me mets à déambuler sans plus scruter le sol.

## UN PEU DE CALME

*Toujours chez Mathilde, onze heures trente.*

Mathilde

J'ai adoré les deux Jarmusch. Je ne connaissais de lui que *D...*, que *Dead man* que j'ai trouvé long et pénible. Je ne me doutais pas qu'il était capable d'un humour aussi délirant. Par contre, *Superfly*, c'est pas tellement mon genre. Dis-moi, tu les préfères comment tes œufs ?

Nathalie

Tournés.

Mathilde

Alors tu vas t'en charger. Je te jure, j'ai un talent inné pour les crever.

Nathalie

Merci pour tout, Mathilde. Wow, mes vêtements sentent la lavande !

Mathilde

Tu aimes ? C'est chouette, n'est-ce pas ? Je mets quelques goûtes d'huile essentielle sur un chiffon dans le sèche-linge.

Nathalie

J'ai pas de sècheuse. Pas assez d'espace. Je mets tout sur un séchoir.

Mathilde

Ça laisse parfois des plis.

Nathalie

J'les repasse.

Mathilde

C'est rigolo. On discute lessive comme des vieilles dames.

Nathalie

C'est comme ça que j'me sens, vieillie.

Mathilde

As-tu toujours ta douleur au plexus ?

Nathalie

Tout le temps.

Mathilde

Qu'en dit ton médecin ?

Nathalie

Mon psychiatre ? Il m'a prescrit des antidépresseurs, des relaxants musculaires. C'est ça que j'appelle mes calmants et puis, aussi, des comprimés pour chasser les idées noires.

Mathilde

Je vois. C'est ça la pharmacie dans ton sac à main ? La posologie est stricte ?

Nathalie

Pour les antidépresseurs, oui. Mais pour les deux autres, c'est au besoin. Je t'avoue que c'est pas toujours facile à évaluer par soi-même. D'autant plus qu'il faut pas abuser des clonazepam. Ils provoquent de l'accoutumance.

Mathilde

As-tu songé à d'autres solutions que l'avenue pharmaceutique ?

Nathalie

Oui. J'vois bientôt une psychologue. Puis j'vais participer à un groupe d'entraide.

Mathilde

Ah oui ! Quel genre de groupe ?

Nathalie

Ben, c'est..., c'est par..., par l'intermédiaire de..., de Suicide-Action. Des gens qui..., qui vivent la même chose que moi.

Mathilde

Très bonne idée.

Nathalie

Ouais, sûrement. Mais y a des moments où j'ai peur. Des fois, j'ai envie d'appeler et de tout annuler.

Mathilde

Ne fais pas ça. Il faut t'accrocher. Ça sera peut-être pas facile, mais ça ne peut pas te nuire. Et puis, s'il est possible que ça te débloque, ne serait-ce que par rapport à l'expression de ce que tu ressens, ça serait déjà quelque chose, tu ne crois pas ?

Nathalie

Pour que je me mette à parler de ça tout le temps. Ça va devenir lourd et pénible. Vous aurez plus envie ni de me voir, ni de m'entendre.

Mathilde

Tu nous a bien cassé les oreilles avec l'épisode Patrick. Et on ne t'a pas lâchée pour autant.

Nathalie

C'est vrai. Mais ça vous écoeurait de plus en plus.

Mathilde

Ce n'est pas du tout du même ordre. On parle de quelque chose de profondément grave. De quelque chose qui échappe à ton contrôle. Alors que Patrick...

Nathalie

J'aurais pu le quitter. Le mettre dehors. J'ai été tellement pathétique.

Mathilde

Ne dis pas ça. Je crois mieux comprendre pourquoi tu t'accrochais si fort à lui. Je m'avance peut-être un peu, mais je crois que tu t'oubliais en te concentrant sur ses problèmes et que, provisoirement, cela t'apportait une manière de soulagement.

Nathalie

Bon, je lave la vaisselle.

Mathilde

Laisse ça. Je m'en occuperai plus tard.

Nathalie

Dans ce cas-là, on va magasiner. Il m semble que tu voulais une nouvelle jupe, non ?

Côté est de la rue Iberville au nord de la rue Masson.



Les nouvelles du soir ne me rapportent que des conflits et de la violence sous toutes les formes alors que dans mes pérégrinations ce symbole apparaît partout. Les trottoirs parleraient-ils d'espoir ?

## INTRUSION

*La sonnette retentit chez Nathalie qui ne réagit pas. Viennent ensuite des coups sur la porte, assez insistants pour la sortir du lit.*

Chantal

Qu'est-ce que tu fais ? Tu te caches dans ton trou ? Ça fait trois jours qu'on essaie de t'rejoindre. Réponds-tu aux appels de ta mère au moins ? Ou si tu la laisse se morfondre comme nous autres ?

Nathalie

Je filtre mes appels avec le répondeur. Ma mère a aucune raison de s'inquiéter.

Chantal

J'peux-tu rentrer ?

Nathalie

Excuse-moi, Chantal, mais en ce moment j'ai besoin de déconnecter.

Chantal

Tu veux dire que tu t'laisses aller. J'ai apporté du poulet rôti avec d'la salade césar.

Nathalie

J'ai pas faim.

Chantal

Tu vas manger pareil.

*Chantal traverse le couloir d'un pas militaire. Une fois à la cuisine, elle pose son paquet sur la table, ouvre la porte du frigo.*

C'est ben c'que j'pensais, presque vide. Bon, ça m'a tout l'air qu'on va boire de l'eau.

*Nathalie, traînant ses pantoufles vers la cuisine.*

T'es pas obligée de faire ça.

Chantal

Ah, non ? Parce que tu ferais pas la même chose pour moi peut-être ? Tu m'laisserais macérer dans ma déprime ? Écoute-moi ben. J'ai été assez en crise

quand Mathilde m'a appris le suicide de ton frère. T'as pas le droit de nous laisser à part. De nous faire croire que tout est correct quand tu te défais de l'intérieur. Tu nous prends pour qui ? Tu penses qu'on est pas capables d'encaisser, de te supporter ? J'vais te dire une chose, t'as besoin de nous autres pis on va être là. C'est clair ?

Nathalie

As-tu déjà perdu quelqu'un de cher, de très cher ?

Chantal

Oui, mon grand-père.

Nathalie

Est-ce que quelqu'un, proche de toi, s'est enlevé la vie ?

Chantal

Non, mais...

Nathalie

As-tu déjà eu envie de mourir ?

Chantal

Oui, j'ai déjà assez souffert pour ça. Pis pas juste une fois. Mais on rebondit, Nathalie. On guérit.

Nathalie

J'aimerais ça te croire. Je compte plus les moments où j'ai eu envie d'aller rejoindre Pierre.

Chantal

T'es en train de me dire que t'as des pensées suicidaires ?

Nathalie

Non, non. C'est juste des idées noires.

Chantal

Prend-moi pas pour une tarte ! Tu restes pas ici une journée de plus toute seule. Moi, j'travaille. J'peux pas t'prendre chez moi. Y est où ton téléphone ?

Nathalie

Dans le salon.

Chantal

Mange pendant que j'appelle. Il faut qu'tu manges.

Chantal, *au salon*.

Mathilde ? J'suis chez Nathalie. Je l'ai trouvée dans un pyjama qu'elle doit avoir sur le dos depuis trois jours. Ç'a tout pris pour qu'elle m'ouvre la porte. Son frigidaire est vide. En plus, elle a des idées suicidaires.

Nathalie, *apparaissant dans l'embrasement de la porte*.

T'exagères. C'est juste un down. J'suis capable de m'en sortir. Je ...

Chantal

C'est décidé. Tu vas chez Mathilde. Pas plus tard que ce soir. À moins que t'aimes mieux aller à l'hôpital. Veux-tu que j'appelle une ambulance ?

Nathalie

Es-tu folle, bordel ? De quoi tu te mêles ? Tu débarques comme un général pis tu penses que j'vais t'obéir au doigt pis à l'œil ! Tu rêves!

Chantal

Non, c'est toé qui rêves de penser que tu peux t'en sortir toute seule.

Nathalie

Trois jours de léthargie ! Pis toi, tu sautes direct aux conclusions !

Chantal

Tu viens d'me dire que tu voulais mourir !

Nathalie

C'est la souffrance qui m'a fait parler. Je veux pas mourir. J'veux arrêter de souffrir. C'est tout. J'ai besoin de répit. J'ai besoin de compréhension, câlisse ! Si t'es pas capable de comprendre ça, va-t'en !

Chantal

O.K., c'est beau ! J'suis pas folle. J'suis juste paniquée. J'veux pas te perdre, Nat.

Nathalie

Arrête de t'en faire. J'ferai pas de conneries. Pis, demain, j'vais faire une épicerie. C'est correct, ça ? Est-ce que Mathilde t'as dit que j'vais bientôt voir une psychologue, puis que j'vais participer à un groupe de soutien ?

Chantal

Oui, mais c'est des étrangers, eux autres. Pis les psychologues, moi...

Nathalie

Pis, si j'ai envie de me confier à des étrangers ? Si j'ai besoin de faire appel à du monde pas impliqué dans ma vie ?

Chantal

Mathilde, c'est beau. Tout est sous contrôle. S'cuse-moi. J'ai paniqué.

*Chantal raccroche.*

J'comprends. J'comprends comment ça doit être dure. Comment tu dois avoir d'la misère à le digérer. Comment tu peux même vouloir déconnecter. J'veux juste que t'oublies pas qu'on est là pis qu'on t'aime, pis qu'on est capables de t'écouter.

Nathalie

Ça, j'le sais, Chantal. Vous l'avez déjà assez démontré.

Chantal

Fais-moi plaisir, mange un peu. Après ça, tu prends une douche pendant que je lave la vaisselle, O.K. ?

Nathalie

O.K.

Côté est de la rue De Laroche à mi-chemin entre Mont-Royal et Gilford.



Une femme sort de chez elle pour me parler. Avenante, souriante, elle m'explique qu'il s'agit d'une œuvre de son mari à l'intention de leur fils, quand il n'avait que trois ans. Je m'enquiers de l'âge du jeune homme. Elle répond dix-huit ans. Je n'ose pas poser plus de questions. Dix-huit moins trois font quinze... Ce tracé remonte à quinze années.

## ÉVASION

*Quai du Port.*

Nathalie

C'est embêtant que vous ayez pas de vélo, ni toi ni Chantal.

Mathilde

Moi, j'ai peur en ville.

Nathalie

Écoute, je roule dans les rues de Montréal depuis mon enfance, puis y m'est jamais rien arrivé. Il faut être prudent, c'est sûr. Mais c'est pas si dangereux que ça. À part ça, on pourrait se promener sur la piste du canal Lachine. Puis..., regarde là-bas à gauche, la bande de terre en plein fleuve.

Mathilde

Ce n'est pas la rive sud ?

Nathalie

Non, c'est vraiment une bande de terre. Tu la verrais mieux à partir du belvédère du Mont-Royal. Elle part de l'île Notre-Dame pour se rendre jusqu'à Sainte-Catherine. Là, y a une plage artificielle. J'ai fait le trajet, une fois, avec David. Tout le long, c'est bordé de peupliers. C'est super beau. À mesure qu'on avance, on voit la ville s'éloigner tranquillement. Au bout d'un moment, on a un réel sentiment d'évasion. On ressent comme une bouffée d'air, de liberté.

Mathilde

De ce point de vue, ça pourrait être vraiment chouette ! Tu sais que tu peux être convaincante ! J'vais y penser. Tu m'aiderais à trouver un bon vélo ?

Nathalie

Ça va de soi.

*Mathilde, pensant tout haut.*

Ça pourrait être vraiment chouette.

Nathalie

T'as déjà pris le traversier ?

Mathilde

Non, il y a un traversier ici ?

Nathalie

Oui, c'est juste pour les gens à pied ou à vélo. Il fait un arrêt à l'île Notre-Dame puis il va jusqu'à la marina de Longueuil. C'est pas cher. Six dollars aller-retour. Ça te tente ?

Mathilde

Allons-y.

*Mathilde, sur le pont du traversier.*

Comme c'est bon ! Le vent, et puis cette odeur fraîche qui vient du fleuve.

Nathalie

Regarde ça, l'eau. Le courant est puissant, tu trouves pas ?

Mathilde

Si, si. Et la ville est belle, vue d'ici.

Nathalie

Ça fait du bien.

Mathilde

Oui, ça fait du bien.

Nathalie

Si tu savais combien j'ai besoin de moments comme ça.

Mathilde

La psychologue, le groupe de soutien ?

Nathalie

J'fais juste commencer les démarches. Faut pas s'attendre à des résultats immédiats. Sauf que pour l'ouverture des écluses, c'est assez magistral. Les mots, les larmes sortent. J'ai pratiquement aucune retenue.

Mathilde

Tu es désinhibée ?

Nathalie

Oui, c'est ça. C'est des lieux, des espaces...

Mathilde

Privilégiés ?

Nathalie

Oui, j'me sens en confiance.

Mathilde

C'est déjà beaucoup.

Nathalie

As-tu commencé *L'hiver de force* ?

Mathilde

Oui, mais j'ai arrêté. Ça me donnait le cafard.

Nathalie

Ah, mais André et Nicole sont éminemment sympathiques, tu trouves pas ?

Mathilde

L'histoire est tellement triste ; leur solitude, leurs efforts acharnés pour obtenir des miettes quoi qu'ils fassent.

Nathalie

Moi, c'est leur solidarité, leur intensité, leur intégrité qui m'ont touchée. C'est un roman pessimiste, soit, mais je le trouve pas si triste que ça... On est pas obligée d'avoir les mêmes opinions.

*Silence.*

Nathalie

J'ai commencé un projet. Je sais même pas vraiment si je peux appeler ça un projet. C'est plutôt un passe-temps. Ça me sort de ma torpeur. Ça me fait marcher à travers la ville pendant des heures. Ça chasse les idées noires.

## TROISIÈME PARTIE

Côté ouest du boulevard Saint-Laurent au nord de la rue Duluth.



C'est tellement excitant, après un long parcours, de tomber sur quelque chose comme ça, de faire développer et de voir le résultat. Bousculée par les passants, je rembobine le film maladroitement avec, les jours suivants, la crainte d'avoir tout gâché.

## UN SIMPLE JEU

*Le Mousse Café, à la fois buanderie et café, rue Beaubien. Il pleut. Mathilde feuillette le Voir sur la terrasse qui consiste en deux anciennes vitrines démantelées, ouvertes à l'air libre, mais protégeant des intempéries. Arrivent Chantal et Nathalie.*

Chantal

Eh ben, les filles, le célibat, j'en ai mon voyage ! En fait, j'devrais plutôt parler d'abstinence.

Nathalie

Tu touches un sujet sensible. En ce qui m'concerne. J'peux pas parler pour Mathilde.

Mathilde

En effet, puisque, moi, l'abstinence ne me dérange pas outre mesure.

Chantal

T'es quoi, Mathilde, une religieuse ? T'as fait vœu de chasteté ?

Mathilde

Hier, lesbienne. Aujourd'hui, nonne. Tu me vois vraiment comme un cas.

Chantal

Ouais, un genre de caprice de la nature.

Nathalie

Les filles, en parlant de nonne, j'en ai une bonne. Je l'avoue. Je me suis déjà présentée au Carmel...

Chantal

Pfouaaaaaaaaaaaaah ! C'est pas vrai ! Tu nous mènes en bateau ! Pas toi ! Jamais !

Nathalie

C'est pas une blague. J'étais dans une phase de découragement. Le monde me dégoûtait. Je voulais me retirer de tout. J'suis allé voir les Carmélites. Elles vivent dans un très vieux couvent. C'est un superbe bâtiment sur un p'tit bout de rue, l'avenue du Carmel. C'est tout près de Saint-Denis, pas loin du viaduc Rosemont.

Mathilde

On s'en moque où c'est situé, non mais... Comment elles t'ont accueillie, ces charmantes dévotes ?

Nathalie

Ben..., elles ont pas voulu de moi. En fait, elle a pas voulu de moi. Elle s'appelait sœur Candide. Elle portait la bure d'un brun clair, avec le voile de la même couleur. Elle avait toutes sortes de bidules accrochés à une large ceinture. Je crois qu'y avait un chapelet, un énorme trousseau de clefs, d'autres trucs que j'connais pas. Pour être anachronique, c'était anachronique. Je me sentais vraiment transportée dans le temps. Elle m'a posé toutes sortes de questions sur Montréal. Qu'était devenu ci. À quoi ressemblait ça. J'ai vue une déception sur son visage. C'est vrai que tout apparaît et disparaît sans même qu'on ait le temps de s'en rendre compte. Mais quand même, pas une question sur le pourquoi de ma présence. J'ai pris les devants. Je lui ai expliqué ce qui m'amenait là. Mon dégoût et tout. Elle m'a pas sorti de boniments sur la foi, comme je m'y serais attendue. Elle m'a juste dit que c'était pas le temps pour moi, que j'avais des choses à accomplir dans « le monde extérieur ». Ça s'est terminé comme ça. Elle m'a gratifiée d'un sourire puis elle m'a montré la porte.

Chantal

Sais-tu ? T'es encore plus..., plus... étonnante que j'pensais.

Nathalie

Dis-le donc, le fond de ta pensée. Tu voulais dire dérangée, gaga, illuminée, fuckée.

Mathilde

Illuminée ou pas, ce que tu nous as raconté, j'entends du point de vue de tes sentiments, de ton dégoût, se rapproche beaucoup de ce que tu ne m'as pas laissé le temps de dire...

Nathalie

Oh ! Pas fait exprès. Excuse-moi.

Mathilde

Vais-je pouvoir le dire ?

Nathalie

Oui ! Oui ! Je me tais.

Mathilde

En fait, je suis dégoûtée par les relations de couple. Autant par celles que j'ai vécues – et dont je vous épargne le récit – que par celles que j'observe autour de moi.

Chantal

Seigneur, t'es pas encourageante aujourd'hui !

Mathilde

Désolée. Nathalie, une question me vient. Tu es libre de répondre ou pas. Le détour chez les Carmélites, c'était avant ou après Patrick ?

Nathalie

C'était bien avant.

Mathilde

On pourrait voir ça comme une prédestination.

Nathalie

Si mon avis t'intéresse, ça serait plutôt une coïncidence. À part ça, le « craqué de religion », je préfère pas en reparler.

Chantal

O.K. ! L'air se raréfie. On change de sujet. Faut que j'vous fasse part de l'idée qui a germé dans ma p'tite tête.

Nathalie

Vas-y ma grande !

Chantal

J'me suis dit récemment... En fait, j'ai pensé à ça alors que je clavardais...

Mathilde

Ça fait étrange de t'entendre utiliser ce mot-là.

Chantal

As-tu un *copyright* ? J'aime mieux ça que tchater. Bon, j'disais que j'clavardais sur Réseau Contact, pis j'ai pensé qu'on pourrait tenter une expérience.

Nathalie

Quel genre d'expérience ? Moi, Réseau Contact...

Mathilde

Moi, non plus, c'est pas ma tasse de thé.

Chantal

Ben, l'expérience ou le jeu serait de trouver des moyens plus originaux de séduire, pas nécessairement juste sur Internet. Ça pourrait être assez loufoque. Ça a pas besoin d'être hyper saugrenu, juste inhabituel.

Nathalie

J'suis partante. On a jamais trop de raisons de s'amuser. Puis, en prime, on sait jamais, ça pourrait marcher. As-tu des exemples concrets ?

Chantal

Ben, un endroit comme ici, ça m'inspire. Tu fais ton lavage...

Mathilde

Tu veux dire ta lessive ?

Chantal

C'est ça... Je veux dire lessive... Tu sirotes un café. Tu repères les mâles potentiellement intéressants.

Mathilde

Ouais, moi, je ne vois pas ici de type potentiellement intéressant.

Chantal

Ça veut rien dire. On est en plein après-midi. Ça s'améliore sûrement en soirée.

Nathalie

C'est une bonne idée. Mais y faudrait se relayer. Faire notre lavage, oh Pardon !, notre lessive ensemble, ça serait pas très accrocheur.

Chantal

J'suis d'accord.

Mathilde

Vous êtes complètement dingues ! Vous savez combien ça gobe d'argent, ces engins-là ?

Chantal

Ben, ça revient pas plus cher qu'un drink chez Roger.

Nathalie

Et vlan! En plus, on fait du trois en un. On lave, on lit ou on écrit, c'est au choix, pis en plus on cruise. Je vais penser à d'autres façons de procéder. Je sais pas. Le jeu me stimule. Le défi, j'en ai besoin.

Mathilde

Moi, ça ne me branche pas du tout. Je n' compte pas participer. Par contre, je demeure ouverte à écouter le récit de vos aventures. Vous connaissant, ça promet.

*Chantal frappe des mains.*

Ouais ! On va s'amuser, les filles ! On va s'amuser !

Côté est de la rue Brébeuf au sud de Gilford.



Ai-je la berlue ? La vie..., une trace évanescente.

## ASCENSION

*Nathalie attendant encore une fois sur le pont, son vélo à ses côtés, Mathilde arrive souriante sur son vélo tout neuf.*

Mathilde

Tu me donnes presque toujours rendez-vous ici. Dis-moi, qu'est-ce que tu lui trouves de si extraordinaire à ce pont ?

Nathalie

Justement, je pensais à ça. Faut plus que je vienne ici, je veux dire, m'arrêter sur le pont.

Mathilde

Ah, bon.

Nathalie

En fait, c'est ici que j'ai appris la mort de Pierre.

Mathilde

Ici ?

Nathalie

Oui, ici. C'était le mardi, le 18, le lendemain de sa mort. Je revenais de la bibliothèque. J'me suis arrêtée ici pour fumer une cigarette. J'ai rallumé mon cellulaire pour vérifier si j'avais des messages. J'en avais sept. Tous de ma mère. La voix de plus en plus chevrotante, de plus en plus inquiétante : « Rappelle-moi, Nathalie, c'est important ». Y était dix heures. À cette heure-là, mes parents sont habituellement couchés depuis deux heures. Mais là, vu le ton de ma mère, j'ai rappelé. Elle m'a dit : « C'est un peu tard pour te parler de ça. Je te rappelle demain ». J'ai insisté. Je lui ai dit que je me doutais que c'était grave, qu'elle m'aurait pas laissé sept messages pour rien. Mais là, mais là, si je m'attendais. Elle m'a dit : « Nathalie, Pierre est mort ». Je comprenais pas. Ma mère avait un frère qui s'appelait Pierre, mais il est mort dans les années soixante-dix. J'ai dit : « Voyons m'man, mononcle Pierre est mort depuis longtemps. ». Puis là, elle m'a dit, sans

pleurer ni rien : « C'est pas ton oncle Pierre, c'est Pierre ton frère. Il s'est pendu à un arbre hier. » J'me suis mise à lui poser plein de questions sur le où, le comment, le pourquoi. La pauvre, elle en savait pas grand chose. Je me souviens plus de quelle manière j'ai raccroché. Mais ce dont je me souviens, c'est que j'ai crié comme une perdue. J'étais sciée de douleur. Je frappais le bord du pont, je pleurais, je criais. Le parc était désert. Y avait personne pour m'entendre. J'ai fini par appeler David. Il m'a offert de passer la nuit chez lui. J'suis allée à sa rencontre sur la rue Duluth. Il faut plus que je vienne ici. Parce qu'à chaque fois, c'est comme si j'attendais un appel de Pierre. Pierre qui me dirait que c'était juste une mauvaise blague. Qu'y s'en vient. Quand même, j'suis pas folle, j'le sais bien qu'y reviendra pas. C'est malsain.

Mathilde

Je crois que tu prends une sage décision. Ça ne sert vraiment à rien de te torturer de la sorte. Pardonne-moi si je suis indiscreète. D'ailleurs, rien ne te force à me répondre. Comment les membres de ta famille prennent-ils tout ça ?

Nathalie

Y en a pas deux pour qui c'est pareil. Tu peux t'en douter. René est emmuré dans sa colère. Il comprend pas pourquoi Pierre ne nous a pas donné signe de sa détresse. À vrai dire, il est pas le seul. Ma mère, elle, elle rêve de Pierre de jour comme de nuit. Mais elle arrive pas à pleurer. Mon père, c'est insensé, la façon dont il culpabilise. Il arrête pas. J'aurais dû faire ci... J'aurais pu dire ça... Sylvie, c'est bizarre, elle en parle pas de façon dramatique. Mais elle fait une fixation sur les photos de Pierre. Elle a fait faire des agrandissements. Elle nous en a donné une bonne demi-douzaine à chacun. Certaines photos sont mêmes encadrées. Ma mère en a mis au mur du salon. Je sais pas ce que René a fait des siennes, mais moi, j'ai remisé tout ça dans une boîte avec des vieux souvenirs. J'suis incapable de regarder tout ça sans péter les plombs. Peut-être qu'un jour...

Mathilde

Oui, sans doute qu'un jour...

Nathalie

As-tu apporté de l'eau ?

Mathilde

Oui.

Nathalie

Parfait. Merci de m'accompagner. Toute seule, j' pense pas que j'aurais été suffisamment motivée. O.K., on va emprunter la piste de la rue Rachel pour se rendre à la montagne, puis on va monter à partir du parc Jeanne-Mance. On prendra pas la voie Camillien-Houde, ça serait de la folie. On va emprunter le flan est, tout en méandres. Sur la piste Rachel vaut mieux rester l'une derrière l'autre. Des fois, c'est tentant de rouler en parallèle, de jaser, mais ça obstrue la voix inverse. Et puis, sans vouloir te faire peur, la piste est plus dangereuse que les rues. Il faut regarder partout. Les automobilistes voient rien.

Mathilde

Parfait. Message reçu.

Nathalie, *au bas de la montagne.*

T'es essoufflée ?

Mathilde

Oui, c'est pas la grande forme. La montée vers le parc à elle seule m'a complètement vidée.

Nathalie

Moi aussi. Entends-tu mes poumons siffler ?

Mathilde

Non. Mais la tronche que t'as... On y va quand même ?

Nathalie

On va rouler le plus lentement possible. Si c'est encore trop, on marche à côté du vélo.

Mathilde

C'est bon.

*Les deux amies progressent au ralenti.*

Nathalie

Bon dieu, les marcheurs nous dépassent.

Mathilde

On s'en fiche.

Nathalie

T'as raison. C'est agréable d'avancer lentement. Ça permet d'admirer.

Mathilde

C'est vraiment beau. À chaque fois que je viens ici, je n'en reviens pas de cette chance, avoir ce coin de nature en pleine ville. On respire, avec toute cette forêt qui nous entoure. Quand même, je peine.

Nathalie

C'est quand même un effort.

Mathilde

Tu parles.

Nathalie

Veux-tu t'arrêter ?

Mathilde

Non, ça va. J'ai tout de même pris une certaine cadence.

Nathalie

Penses-tu pouvoir te rendre jusqu'à la croix ?

Mathilde

Je veux bien essayer.

*Elles parviennent au Lac des Castors puis font le chemin à pied jusqu'à la croix.*

Mathilde

Notre performance est pas mal..., considérant notre condition physique !

Nathalie

Ça mérite une récompense !

Mathilde

À quoi tu penses ?

Nathalie

Tu verras. On descend au Belvédère ?

Mathilde

Allons-y !

Nathalie

Tu vois la bande de terre qui part de l'île Notre-Dame ? C'est de ça que je te parlais sur le traversier.

Mathilde

Si, si. Je la vois. Dis donc, elle est interminable. Elle semble si étroite. Dis-moi, tu es certaine que ça ne comporte aucun danger ? Avec le fleuve et tout.

Nathalie

Non, c'est haut. C'est plus large que ça en a l'air. Y a vraiment aucun danger. On redescend ? Tu vas voir, la descente est enivrante.

Mathilde

C'est ça, ta surprise ?

Nathalie

Non. Patience.

*Les deux copines redescendent à toute vitesse. Leurs pneus crissent au contact du gravier.*

Mathilde

Wow ! J'adore ! Quelle sensation !

Nathalie

On retourne sur Rachel. Je t'emmène dans un p'tit café colombien.

*Nathalie, au café Las Palmas.*

Uno jugo de maracuja con leche, y uno jugo de guanabana con leche, y dos empanadas, por favor.

Mathilde

Tu parles espagnol ?

Nathalie

Non, c'est à peu près tout ce que je sais dire. C'est David qui m'a appris. C'est lui qui m'a fait découvrir l'endroit.

Mathilde

David parle espagnol ?

Nathalie

Oui, assez bien. Il voyage pas mal.

Mathilde

Les empanadas, je connais. Mais pour le reste...

Nathalie

Le maracuja, c'est le fruit de la passion. Je connais pas l'équivalent français du mot guanabana, mais c'est le fruit couvert de pointes qu'on voit sur l'affiche, là. Ils mélangent la pulpe de fruit avec de la glace et un peu de lait.

Mathilde

Chouette ! J'aime ce genre de surprise !

Nathalie

On va déguster ça sur un banc, dans le parc en face ?

Mathilde, *Parc des Amériques.*

Ah ! Ça fait du bien de souffler un peu. L'empanada est excellent mais il est différent de ceux que je connais.

Nathalie

La pâte est faite de farine de maïs.

Mathilde

Des deux fruits, je préfère le fruit de la passion.

Nathalie

Ça tombe bien. Je préfère le guanabana.

Mathilde

Ça te branche vraiment cette course à la drague qu'a proposée Chantal ?

Nathalie

Oui et non. Pourquoi pas ? En fait, si je voyais ça comme une course, je dirais plutôt non. J't'ai dit qu'à la cérémonie j'ai chanté *I've got you under my skin* pour Pierre ? C'était sa chanson préférée d'un album de Dinah Washington.

Mathilde

Je ne connais pas... Mais comment as-tu trouvé le courage ?

Nathalie

J'sais pas.

Côté est de la rue Fabre au nord de l'avenue Mont-Royal.



Les pieds sont plus petits que les miens. Sans doute du six. Les talons, bien enfoncés, me suggèrent des escarpins. Dans quel état devaient être ces chaussures !

## SÉDUCTION...

*Laïka, coin Saint-Laurent et Duluth, vendredi soir.*

Mathilde

J'aime bien cet endroit, c'est branché et simple à la fois.

Chantal

Oui, y a du monde de tous les âges ! Y a pas mal de beaux gars. À quoi tu penses, Nat ? T'as l'air songeuse. À tes conquêtes de la semaine ?

Nathalie

Je pense à mon frère. On est déjà venu ici ensemble. Il me manque. Mais on est ici pour parler de conquêtes. Parlons de conquêtes. Plutôt de tentatives relativement réussies.

Mathilde

Vas-y dans l'ordre que tu veux, mais raconte.

Nathalie

Ben, pour la première, j'ai fait le coup de la fille qui attend.

Mathilde

La fille qui attend ?

Nathalie

J'suis allée toute seule au Baraka, mercredi soir. J'suis arrivée vers neuf heures, histoire de trouver une table ou une place au bar. Y avait une table qui m'attendait, comme par magie, tout près du bar. J'ai fait mine d'attendre quelqu'un.

Chantal

T'as sorti tes talents de comédienne ? Tu fais ça comment, une fille qui attend ?

Nathalie

Ben, c'est pas tellement sorcier. Je jetais régulièrement un œil sur ma montre. Je louchais vers l'entrée. J'me suis même plongée dans un bouquin.

Chantal

Sacrilège ! Lire dans un bar ! Tu devais avoir l'air snob !

Mathilde

Ou perdue ! Enfin..., le coup du bouquin, c'est un peu fort.

Nathalie

J'sais pas si j'avais l'air snob ou perdue, mais une chose est claire, mon astuce a marché. Y a un gars super mignon qui est venu interrompre ma lecture.

Chantal

Ça devait être par pitié. Franchement..., il me semble de te voir le nez dans ton livre.

Mathilde

Ça, faut pas avoir peur du ridicule !

Chantal

Il t'a abordé comment ton super mignon ?

Nathalie

Il m'a demandé si j'attendais quelqu'un ou si c'était une habitude que j'avais de venir lire au Baraka. J'lui ai dit que j'attendais une amie. Il m'a trouvée patiente. On s'est mis à jaser. Dix minutes plus tard, mon cellulaire vibrait sur le comptoir. J'avais demandé à David de m'appeler vers les dix heures. J'ai fait : « O.K., c'est pas grave. Ça sera pour une autre fois ».

Chantal

Le gars a dû se demander quel genre d'amie c'était ça... pour te laisser poireauter pendant une heure... Ou si t'étais pas simplement poire...

Nathalie

Aucune idée. J'ai reçu aucun commentaire. On a continué de jaser. C'était drôle, intéressant. J'me suis pas ennuyée de la soirée.

Mathilde

Vous avez échangé vos coordonnées ?

Nathalie

J'ai pris son numéro.

Chantal

Tu vas l'appeler ?

Nathalie  
J'pense pas, non.

Mathilde  
Pourquoi ?

Nathalie  
Deux enfants. Une fille de douze, un gars de dix.

Chantal  
Outch ! Une fin de semaine sur deux ?

Nathalie  
Garde partagée. Une semaine sur deux.

Chantal  
De moins en moins sûr...

Mathilde  
Ça vous pose problème, les enfants ?

Chantal  
Mets-en ! C'est quoi ta deuxième tentative ?

Nathalie  
Ah, ça ! C'est pas mal non plus.

Mathilde  
Si vous écartez tous les pères...

Nathalie  
J'suis entrée chez Renaud-Bray. J'ai remarqué qu'un client me zieutait. Je lui ai souri. Il m'a souri.

Chantal  
Y avait l'air de quoi ?

Nathalie  
Pas mal. Grand, il portait des jeans noir, un t-shirt noir, le crâne rasé.

Chantal  
Bref, y aurait été ton genre y a quinze ans quand on était alterno.

Nathalie

Exact, mais j'me suis pas arrêtée à ça.

Mathilde

Tout de même, si le type ne te plaît pas, je ne vois pas l'intérêt.

Nathalie

J'ai jamais dit qu'il me plaisait pas.

Chantal

Après...

Nathalie

J'me suis dirigée du côté des bouquins pour enfants. Il m'a suivie.

*Rires à l'unisson entre Mathilde et Chantal.*

Nathalie

Quand il s'est aperçu de la section où il était, il a eu vraiment l'air embarrassé. J'ai pris un livre au hasard. J'me suis approchée avec les *Contes pour petite Pomme*. J'lui ai lancé, avec un sourire en coin : « C'est ça que tu cherches ? » Il m'a donné comme réponse un « pas tout à fait ». J'ai accéléré le processus. J'lui ai demandé s'il connaissait un petit café pas cher.

Chantal

Comme si tu connaissais pas le Plateau !

Nathalie

Il m'a proposé le Café Noir. On est allé casser la croûte. Il s'appelle Claude.

Chantal

Quétaine !

Mathilde

C'est un nom comme un autre.

Nathalie

Il est serveur au Saint-Sulpice.

Chantal

Pouach !

Mathilde

Pouach serveur ou pouach Saint-Sulpice ?

Chantal

Pouach Saint-Sulpice, un bar de ti-culs !

Nathalie

Tiens, la fille qui me traite de snob... On a rendez-vous mercredi pour aller voir un film.

Chantal

Perte de temps.

Mathilde

Tu sais, Nathalie, je trouve intéressante la constante entre tes deux tentatives.

Nathalie

Quelle constante ?

Mathilde

La présence d'un livre. Et toi, où en sont tes recherches ?

Chantal

Le Mousse-Café..., ça marche pas fort.

Nathalie

C'est un fait.

Chantal

Toi non plus ?

Nathalie

Moi non plus.

Chantal

Par contre, j'ai eu pas mal de messages sur Réseau Contact. J'en suis à l'étape du tri, pas à celui des rendez-vous. Mais y a un gars qui se démarque des autres par sa gentillesse.

Nathalie

Qu'est-ce que t'attend pour lui donner rendez-vous ?

Chantal

Ben... Il s'appelle Dentim.

Nathalie

Ça, je l'avoue, c'est plus original que Claude !

Mathilde

C'est de quelle origine ?

Chantal

Indienne. C'est pas ça le problème. C'est juste qu'y comprend pas un mot de français pis son anglais est assez approximatif.

Nathalie

Pas fort.

Chantal

Bof..., au suivant !

Mathilde

Quel cynisme !

Côté est de Bleury au Nord de la rue Sainte-Catherine.



Deux adolescents s'arrêtent pour voir ce que je photographie. Ils sont du genre hip-hop. C'est idiot, mais je ressens un malaise. En fait, je les crains. Celui à ma droite lance « Cool, hey ! », l'autre rétorque par dessus mon épaule, « Ya, not bad ».

MAUX

*Chez Mathilde, le jeudi suivant.*

Chantal

Pis, la suite avec Claudio ?

Nathalie

On est loin d'un Claudio grand séducteur. C'est un ti-Claude.

Mathilde

Tiens ? Comment s'est passée la soirée ?

Nathalie

Un calvaire ! On s'est donné rendez-vous à l'Anecdote avant d'aller au cinéma. J'y suis allée malgré un mal de tête épouvantable. Au début, il était tout concentré sur son burger au buffle. Mais quand on a pris le *Voir* pour choisir un film..., ah mes amies !, la torture mentale !

Chantal

C'était quoi l problème ?

Nathalie

Il parlait tout le temps ! Pourtant il était pas comme ça au Café Noir, j'vous jure ! Il s'arrêtait sur chaque film à l'affiche pour m'exposer sa culture cinématographique. Ce réalisateur là a fait tel film, tel autre film en telle année. Un vrai moulin ! J'pouvais pas placer un mot. Tous les films y sont passés, un par un. Je pensais m'évanouir. J'ai fini par sortir mon air autoritaire. J'ai carrément imposé qu'on aille voir le film *À la petite semaine*. C'est un film assez moyen, mais ça vaut quand même le détour à cause de Gérard Lanvin.

Mathilde

Je suis fana de Gérard Lanvin ! Il a un physique d'une virilité ! Il est craquant !

Chantal

Mets-en qu'y est craquant. Moi, y me jette à terre ! Wouaaa !

Nathalie

Mais c'est pas fini. Le fameux Claude m'a déblaté dans l'oreille tout le long du film.

Mathilde

Non, quel éteignoir !

Nathalie

J'savais plus quoi faire. J'en avais mal aux tripes tellement y m'énervait.

Chantal

Qu'est-ce que t'as fait ?

Nathalie

Je l'ai giflé !

Chantal et Mathilde

Quoi ?

Nathalie

Non, mais c'est pas l'envie qui manquait. Pour tout dire, au trois quart du film, je me suis précipitée aux toilettes. Je suis restée là, un bon dix minutes à me demander si j'allais m'enfuir ou revenir à ma place.

Mathilde

T'es partie ?

Nathalie

J'suis revenue. Mais j'avais vraiment les tripes qui se révoltaient. Quand, à la sortie, il m'a proposé un verre, je lui ai dit que j'étais malade. Il a insisté. Je lui ai faussé compagnie à la station Berri, histoire de pas avoir à endurer son blabla sur le trajet de la ligne verte. J'ai dû me rendre à la station Joliette, puis prendre l'autobus Saint-Michel, puis marcher de là jusque chez moi. Tout un détour. Mais je vous jure, ça valait le coup... Devinez qui m'a appelé ce matin pour s'enquérir de ma santé...

Mathilde

Il est quand même gentil. C'était probablement la nervosité qui le rendait un peu trop disert.

Nathalie

Peut-être, mais je m'en fous. Il m'a demandé quand on se reverrait. J'ai littéralement manqué de subtilité.

Chantal

Qu'est-ce que t'as bien pu lui lancer ?

Nathalie

Simplement qu'il était un peu trop verbomoteur à mon goût et que ça pouvait pas marcher, ni en tant qu'amis, ni en tant que rien du tout.

Chantal

T'es vraiment brutale, quand tu veux !

Mathilde

En plus, en fait de verbomotrice, tu rafles tous les prix ! Tiens, ce soir, c'est toujours toi qui causes !

Chantal

Mais ça fait plaisir à entendre. Là, j'reconnais ma Nat, celle qui a pas froid aux yeux.

Côté ouest de Wolfe au nord de Sainte-Catherine.



## SAMSÂRA

*Un samedi soir, fin décembre, Nathalie invite Chantal et Mathilde à souper chez elle.*

Mathilde

Il fait bon chez toi. Ça caille dehors. C'est quoi ces effluves épicées ?

*Mathilde et Chantal, retirant leurs oripeaux d'hiver.*

Nathalie

J'me suis forcée. J'veus ai fait mijoter un petit cari d'agneau.

Chantal

Wow, ça va être bon ! J'ai apporté une bouteille de rouge, un Château Puyfromage.

Mathilde

Moi aussi, un Château d'Opoul.

Nathalie

Mesdames, on fait pas dans la piquette !

Mathilde

On en ouvre une tout de suite ?

Nathalie

Entre deux châteaux, on commence par lequel ?

Chantal

Mon Puyfromage, c't'un bordeaux. J'pense que ça va bien se marier avec ton agneau.

Mathilde

Alors, on ouvre mon vin du Languedoc ?

Nathalie

À la bonne heure ! Le limonadier est sur le comptoir.

Mathilde

Le limonadier ? D'accord !

Nathalie

J'ai jadis été serveuse ma chère ! Verse-moi juste un demi verre.

Chantal

C'était pas à la patate du coin, si j'comprends bien.

Nathalie

C'était pas chez Laloux, non plus, on s'entend. Je dois pas trop boire. À vrai dire, idéalement, pas du tout.

Chantal

On va être obligées de se saouler à ta place !

Mathilde

Ça serait bien de se payer une soirée chez Laloux !

Nathalie

Faudrait que j'commence par me trouver un job.

Chantal

Ça serait une bonne raison de fêter.

Nathalie

Ça engloutirait ma première paye.

Mathilde

Mais non. À trois, avec le vin, ça pourrait faire un peu plus d'une centaine de dollars chacune. Je vous assure, ça en vaudrait le coup !

Chantal

T'es une habituée ou quoi ?

Mathilde

Non, mais j'y suis allée une fois avec ma sœur. Attendez un peu... À l'apéritif, caviar d'aubergine, grelot au caviar de truite..., comme entrée, saumon mariné au fenouil... et, comme plat principal..., morue enrubannée de bayonne, lentilles à l'ail confit et concassé de tomate...

Chantal

Tu te souviens de ça par cœur ?

Mathilde

C'était si exquis. J'ai mémorisé le tout comme un poème.

Chantal

Tout du poisson... Moi l'poisson...

Nathalie

Ouais, mon cari d'agneau va être plus que banal !

Mathilde

Mais non, voyons. Je suis certaine qu'on va se régaler. Alors, vos rencontres ?

Nathalie

Ah moi, j'prends une pause ! J'suis pas prête à laisser un homme entrer dans ma vie.

Je commence juste à me sentir mieux. J'ai même pas envie d'aventures...

Mathilde

Tu m'étonnes. Faut te laisser du temps.

Chantal

Moi, j'ai passé toute la fin de semaine dernière avec un gars. Disons que, physiquement, y avait une certaine chimie.

Nathalie

Un cul de foudre ?

Chantal

En plein ça !

Mathilde

Mais d'où vous vient cette expression, cul de foudre ?

Nathalie

Tu le saurais si t'avais persévéré dans ta lecture de *L'hiver de force*.

Mathilde

Ça ne me donne aucune envie d'y revenir.

Chantal

T'es vraiment prude, y a rien à faire !

Nathalie

Pis, ton cul de foudre, t'en penses quoi ?

Chantal

J'pense que c'est un dangereux.

Mathilde

Et pourquoi ça, il t'a violentée ?

Chantal

Pire, il m'a sussuré « mon amour »..., en pleine action !

*Nathalie et Mathilde éclatent de rire.*

Nathalie

Prend tes jambes à ton coup, ma fille !

Mathilde

C'est un potentiel tueur en série ! Nathalie, tu sais que ça fait un bail que je ne t'ai pas entendu rire.

Chantal

Vous riez ! Moi, ça m'a refroidie.

Nathalie

Tu fais trop d'effet aux hommes, Chantal !

Mathilde

Quel fardeau pour une si frêle personne !

Chantal

Vous m'faites vraiment... Ah, pis moi non plus, j'suis pas prête. En tout cas, pas pour ça. Faut que j'prenne le temps d'savoir c'que j'veux vraiment.

Mathilde

C'est tout à ton honneur.

Nathalie

Moi, j'me demande comment un gars réagirait à mes sautes d'humeur, mes crises de larmes, mes phases d'inertie, de pessimisme, de mélancolie..., j'en passe.

Mathilde

Si un homme te jugeait mal à cause de ça...

Nathalie

T'as raison... Ça serait mesquin (*soupir*). Mais faudrait qu'il soit au courant de ma situation. Tu te vois, en début de relation, évoquer le suicide de ton frère, confier que tu traverses une dépression profonde ?

Mathilde

Effectivement, c'est délicat.

*Silence.*

Nathalie

Hé, les filles, je sais qu'on échangeait pas de cadeaux de Noël mais j'ai des petites surprises pour vous ! J'ai parcouru des dizaines de rues pour les faire. J'espère que vous allez aimer.

Chantal

C'est quoi ? Des traces..., des dessins..., des gribouillis..., des noms...

Mathilde

Des photos de graffiti ! Y a nos trois noms ! C'est pas possible !

Chantal

J'veux pas t'insulter mais le mien est moche.

Nathalie

Le béton est vieux, tout raboteux. J'pense que ça a été tracé y a longtemps. C'est une des plus récentes photos.

Chantal

Ben oui, on voit les petites hélices tombées des érables !

Mathilde

Le mien est si net ! C'est toi qui l'as tracé ?

Nathalie

Non, j'te jure. J'suis tombée dessus rue Delanaudière.

Mathilde

Incroyable ! Le tien fait plutôt..., il a une connotation...

Chantal

Cochonne !

Nathalie

Bon, je savais ! Soixante-neuf... C'est surtout mon année de naissance !

Mathilde

C'est vrai... C'est fou !

Nathalie

J'ai trouvé David, Pat. J'ai même le nom de famille Lee. C'est dément ! C'est sûr que j'ai aussi plein de noms, disons, d'inconnus. J'ai pris des dizaines de clichés.

Chantal

J'aime le « I love you p'tit loup ».

Nathalie

C'est le premier que j'ai remarqué. J'ai marché, marché. En regardant tout le temps par terre. En m'occupant de personne, ou le moins possible. Mais ça faisait réagir. Surtout dans des rues passantes. J'ai marché, j'ai cherché. Je suis retournée faire certains clichés quand j'étais pas satisfaite. Ça m'a donné un but. Comme un peu de vie, peu à peu.

Mathilde

On pourrait dire, pas à pas... Tu vas faire quoi de tout ça ?

Nathalie

Je sais pas... Ça reste à voir.

Mathilde

Moi. Je veux le « I love you p'tit loup » en grand format ! Pour moi, c'est le symbole du premier pas.

Chantal

Ah oui, moi aussi !

Mathilde

Toi, il faudrait te trouver un vélo pour cet été.

Chantal

Comment ça ?

Mathilde

Nathalie et moi projetons une véritable expédition en plein fleuve.

Chantal

En plein fleuve ? À vélo ? C'est quoi c't'histoire-là ?

Nathalie

J't'explique...

*La conversation se poursuit.*

*Mathilde, quittant à onze heures.*

Merci, Nathalie. J'ai passé une superbe soirée. Je dois y aller, question d'autobus.

Chantal

Moi aussi, question de fatigue... Hey, merci pour tout. Ç'a été super l'fun.

*Toutes deux, passablement éméchées, ont peine à revêtir leur attirail d'hiver. Elles s'accrochent à deux mains à la rampe de l'escalier en colimaçon couverte de givre et rien de tout cela ne les empêche de rire.*

*Nathalie, refermant la porte et s'y laissant glisser lentement jusqu'à se trouver assise sur le plancher, la tête inclinée vers l'arrière, les larmes ruisselant sur ses joues.*

Bon Dieu ! C'est bientôt Noël ! Tu seras pas là...

*LES VOIES DU RESSOUVENIR*

*La vie en marche* résulte en une création difficilement classable en termes de genre. La photographie y côtoie l'écrit de façon inhabituelle, dans un rapport qui ne tient pas de l'illustration et bien que tous deux soient imprégnés du même tissu urbain. Roland Barthes dirait de leur co-présence qu'elle n'est pas « homogénéisée »<sup>2</sup>. De plus, ce que j'appelle l'écrit se présente sous forme dialoguée, évoquant ainsi une similitude avec la forme théâtrale. En somme, il s'agit d'actes : un acte de regard et un acte de parole.

## LA GENÈSE DU PROJET

Les photographies à l'origine de *La vie en marche* montrent des traces (graffitis, empreintes, mots, symboles, dessins) marquées ici et là sur les dalles du labyrinthe que constituent les trottoirs de Montréal. Elles ont été croquées au hasard de flâneries sur le Plateau Mont-Royal et dans sa périphérie. J'ai cherché à donner au lecteur-spectateur la possibilité d'entrer dans un univers intime – que constitue cette cellule formée par ses amis autour du personnage de Nathalie – tout en gardant manifeste l'espace public. D'une part, à travers la symbolique du milieu urbain que maintient la présence des photographies; d'autre part, en plaçant en quasi-permanence les personnages dans des lieux de passage : cafés, bars, parcs ou rues. La profondeur de champ y étant pratiquement abolie, produisant ce que les photographes appellent un effet de toile, ces clichés ont parfois plus en commun avec la peinture abstraite qu'avec la photographie documentaire à proprement parler.

Ces photographies entretiennent un lien ouvert avec le texte, à l'exception des photographies qui annoncent les personnages principaux et s'avèrent ainsi

---

<sup>2</sup> Je tire ce terme d'un article où Barthes tente une définition de la relation entre le scriptural et le pictural dans le photojournalisme. Il entend par là que se « fondent dans une seule ligne de lecture mots et images ». (p. 10) Cette « homogénéité » semble chose rare puisque Barthes ne trouve à y associer qu'une seule chose, le rébus. Barthes, Roland. « Le texte et l'image » in *L'obvie et l'obtus, Essais critiques III*. Paris : Seuil, Collection « Points », 1982, 283 p. (article préalablement publié dans *Communications* en 1961).

partiellement référentielles. Celles-ci ne sont pas titrées. Toutefois, un commentaire les accompagne parfois et crée l'illusion d'un deuxième récit.

Les scènes écrites « à base de vécu », pour employer une expression heureuse de Claude Simon, traitent des thèmes de l'amitié, de la solidarité, des quêtes identitaires, spirituelles et amoureuses, ainsi que de certaines conséquences entraînées par le suicide d'un être cher, dont le mutisme, la souffrance, la fragilisation, la dépression, mais aussi la guérison. J'emploie le mot « thème », mais il me semble qu'il connote un certain calcul, une réduction des idées qui ont émergé de l'écriture. Ma perplexité trouve résonance dans ces mots de Paul Nizon :

Le thème ... il n'y en a pas lorsqu'on commence à écrire. La thématique ne suit qu'en sous-main, comme les certitudes ne se forment en général que dans l'action..., dans l'action d'écrire qui met en train, soulève et rend visible tout ce qu'il y a de substantiel ... L'action d'écrire est le chemin et le but, elle prend la place des thèmes qui ne sont plus à cueillir à l'extérieur ...<sup>3</sup>

Comme je l'ai précédemment exposé, les scènes que j'ai écrites s'inspirent largement de mon propre passé. Mais dans la mesure où, comme le dit Claude Simon, « on écrit ce qui se passe au présent de l'écriture et ce qui existe dans le souvenir avec toutes les déformations que porte en elle la mémoire et qu'apporte encore l'écriture »<sup>4</sup>, elles procèdent plus de l'invention que de la réalité.

Claude Simon affirme également ceci :

Aujourd'hui, après avoir réfléchi, je ne pense plus que l'on puisse reconstituer quoi que ce soit. Ce que l'on constitue, c'est un texte, et ce texte ne correspond qu'à une seule chose, à ce qui se passe dans l'écrivain au moment où il écrit. On ne décrit pas des choses qui préexistent à l'écriture mais ce qui se passe aux prises avec l'écriture.<sup>5</sup>

« Ce qui se passe aux prises avec l'écriture »... Effectivement, je me suis trouvée aux prises avec l'écriture et le mode dialogué a fini par s'imposer après diverses tentatives axées sur une prose descriptive. Pour quelle raison ? Peut-être principalement parce qu'il m'était impératif de dire plutôt que de décrire.

<sup>3</sup> Nizon, Paul. *Marcher à l'écriture*. Avignon : Actes Sud, 1991, p. 62.

<sup>4</sup> Simon, Claude. Entretien avec Marianne Alphant, « Et à quoi bon inventer », in *Libération*, 31 août 1989.

<sup>5</sup> Simon, Claude. Entretien avec Bettina Knapp, *Kentucky Romance Quarterly*, vol. 16, no 2, 1970, p. 179.

Quel phénomène mystérieux a voulu que les prénoms de personnes de ma connaissance figurent parmi les photographies ? Je ne saurais l'expliquer. Je sais par contre que ces noms ont servi d'amorces, de leurres (à la façon dont l'entend Paul Nizon<sup>6</sup>), de moteur à l'écriture.

En somme, j'ai voulu faire sentir progressivement, à travers une écriture dialoguée, le cheminement de « Nathalie » plutôt que de le décrire. Et j'ai voulu faire de ces photos une symbolique de la possibilité de revoir et ainsi de remanier, dans un sens ouvert et purement ludique, les traces mnésiques laissées par des événements à portée, somme toute, universelle.

#### POURQUOI SOPHIE CALLE ?

Ma démarche présente des traits communs avec certains ouvrages de Sophie Calle<sup>7</sup>. D'abord, une utilisation conjointe du texte et de la photographie qui puise dans la matière de son propre vécu et qui doit beaucoup au hasard. Par ailleurs, du fait de produire à travers le travail de ces deux médiums un effet de balancier ou ce qui se rapprocherait d'un dialogue entre le domaine public et le privé. Je crois également partager avec Calle une inclination pour le détournement des contingences associées à la création. Il y a, selon moi, une attitude commune, un brin délinquante, désinvolte ou hors norme, entre le fait de se faire passer pour une femme de chambre photographiant les effets personnels d'individus inconnus et celui de photographier des pans de trottoir au vu et au su de passants incrédules.

En fait, l'œuvre de Calle est riche d'expériences incongrues : vidéos, installations, films, tous inspirés de ces « rituels »<sup>8</sup> qui font le quotidien de son existence et brouillent les frontières entre la femme, l'artiste et le personnage. L'expérience, par exemple, qui consiste à engager, par le biais de sa mère, un

---

<sup>6</sup> Nizon, Paul. *op. cit.*, p. 135.

<sup>7</sup> C'est avec beaucoup d'humilité et pour des raisons heuristiques que je propose cette comparaison.

<sup>8</sup> C'est le terme que Calle emploie pour désigner ses expérimentations dans le préambule à *L'hôtel*.

détective qui la suit, prend note de ses allers et venues, la photographie pendant une journée. Celle de poursuivre à Venise un homme rencontré à Paris et, tout au long de son séjour, de le photographier à son insu. Ou encore, celle de s'imposer un régime alimentaire « chromatique »<sup>9</sup> pour incarner un personnage de roman. À ce propos, il faut savoir que Paul Auster s'est inspiré de Calle pour le personnage de Maria dans *Léviathan*, qui se voit attribuer ainsi de nouvelles lubies. Calle a décidé ensuite de réaliser celles-ci et d'en faire à son tour une œuvre. Elle s'est faite personnage. Et de ses expériences ont résulté sept livres qui forment une série intitulée *Doubles-Jeux*.

Comme *La vie en marche*, l'œuvre de Calle est difficilement classable<sup>10</sup>. Le risque est grand de se perdre dans une telle production. J'ai donc circonscrit mon champ de réflexion à un corpus de trois ouvrages spécifiques, soit : *Douleur Exquise*<sup>11</sup> (2003), *Souvenirs de Berlin-Est*<sup>12</sup> (1999) et *L'Hôtel*<sup>13</sup> (1998). La raison en est qu'ils peuvent tous être rattachés – de façons différentes mais toujours étroitement liées selon moi – à la conception de l'objet esthétique telle que proposée par Bernard Pingaud dans *Les anneaux du manège*, conception que j'ai pour ainsi dire pressentie dans les premiers balbutiements de mon propre travail de création, et que je vois concrétisée dans les trois ouvrages de Calle.

Pingaud, dans l'extrait suivant, parle d'un mur :

Cela peut sembler obscur. Mais l'exemple du mur va encore une fois nous aider. Le mur n'est pas une œuvre. Il annonce par là que la beauté peut être involontaire, mieux : que toute beauté voulue « imite » – on sait l'importance qu'a prise de tout temps, cette idée d'imitation dans l'art – une certaine beauté naturelle. Cette beauté, qu'il ne faut jamais tenter d'accaparer (de « ramener ») si l'on veut en comprendre le sens, c'est le surgissement du temps entrevu, deviné *dans* la trace apparente qu'il laisse à la surface des choses. L'objet esthétique offert à mon regard n'existe donc pas en lui-même, comme existent ordinairement les objets. Il est une matière traversée et le passage de ce qui la traverse. Bien entendu, ces mots : trace,

<sup>9</sup> Chaque repas d'une journée doit être composé d'aliments d'une même couleur.

<sup>10</sup> À cet égard, la description que fait Auster de « Sophie-Maria » n'est pas négligeable : « Maria était une artiste, et pourtant son activité n'avait rien à voir avec la création de ce qu'on appelle en général des œuvres d'art. Certains la disaient photographe, d'autres la qualifiaient de conceptualiste, d'autres encore voyaient en elle un écrivain, mais aucune de ces descriptions ne convenaient et, tout bien considéré, je pense qu'il était impossible de la ranger dans une case. » Auster, Paul. *Léviathan*. Actes Sud, 1993, p. 105-106.

<sup>11</sup> Calle, Sophie. *Douleur Exquise*. Paris : Actes Sud, 2003, 281 p.

<sup>12</sup> Calle, Sophie. *Souvenirs de Berlin-Est*. Paris : Actes Sud, 1999, 71 p.

<sup>13</sup> Calle, Sophie. *L'Hôtel*, 5ième livre de la série *Doubles-Jeux*. Paris : Actes Sud, 1998, 175 p.

passage, répétition ont valeur de métaphore. La beauté que je crois voir venir à moi, on pourrait soutenir aussi bien que c'est moi qui la mets dans l'objet. Elle apparaît avec mon regard. Si je ferme les yeux, il n'y a plus que le mur, c'est-à-dire la chose muette, qui se moque bien du miracle dont elle peut être le véhicule.<sup>14</sup>

Il me semble que les réflexions qui le mènent aux « métaphores » de la trace, du passage et de la répétition à partir de la contemplation d'un mur, trouvent résonance dans ces trois ouvrages de Sophie Calle. Et je crois pouvoir affirmer qu'elles s'appliquent de même à *La vie en marche*. Aussi me semble-t-il pertinent d'user de ces « métaphores » comme piste principale de mes réflexions.

## TRACE PHOTOGRAPHIQUE ET TRACE ÉCRITE

La photographie est une empreinte de par les procédés qui la caractérisent : la découverte des propriétés de l'halogénure d'argent, d'où l'exploitation des ondes lumineuses qui, une fois réfléchies sur les lentilles de l'appareil photographique, imprégnées sur la matière photosensible du négatif, rendues à nouveau par des moyens chimiques sur un support de papier à deux dimensions, arrivent à rendre le plus infime détail de texture, de couleur et, voire même, à rendre cette troisième dimension qu'est la perspective<sup>15</sup>.

Débatlus depuis près de trois décennies, sinon même raillés par certains, les concepts que propose Roland Barthes dans *La chambre claire*<sup>16</sup> –, dont le *studium*, que Danièle Néaux traduit par l'expression plus concrète d'« encyclopédie personnelle », le *punctum*, ou ce qui piège le regard, que Régis Durand associe

<sup>14</sup> Pingaud, Bernard. *Les anneaux du manège, Écriture et littérature*. La Flèche : Gallimard, coll. « folio/essais, 1992, p. 72-73.

<sup>15</sup> Il est question ici de photographie « traditionnelle ». Mais la « photosensibilité » des appareils numériques, bien qu'issue d'une toute autre technologie, produit des empreintes d'un autre ordre.

<sup>16</sup> Barthes, Roland. *La chambre claire, Note sur la photographie*. Paris. Coll. « Cahier du cinéma ». Éditions de l'Étoile : Gallimard, Le Seuil, 1980, 192 p.

cyniquement à une forme d'hallucination<sup>17</sup> et le *noème* de la photographie, « c'est ça » ou « cela a été » – semblent vouloir persister encore. Surtout le « cela a été ».

Il est indéniable que la photographie retient un instant passé pour le placer dans un présent illusoire. À ce propos, Danièle Méaux précise que « l'instant retenu par la photographie se distingue du moment réel dans la mesure où il est soustrait à la durée, extrait du continuum vécu pour entrer dans une immobilité curieuse. »<sup>18</sup>

Par « immobilité curieuse », Méaux fait allusion à cette caractéristique unique que possède la photographie de forcer le spectateur à faire face à une simultanéité de présence et d'absence.

Barthes attribue une qualité morbide à cette caractéristique. Il n'est d'ailleurs pas le seul. Hervé Bazin compare la photographie à la technique de l'embaumement. Philippe Dubois compare la prise de vue « au regard de la Méduse qui immobilise pour tuer : la Gorgone veille aux frontières de l'Hadès, et ceux qui passent en ce royaume sont pétrifiés par ses yeux séducteurs, comme les modèles le sont par l'objectif de l'appareil photographique. »<sup>19</sup> Susan Sontag, à la fin d'un passage de son essai sur la photographie traitant de la réception qu'a connue cette dernière au début du XXe siècle avec les conceptions qui en ont émergé, semble vouloir filer ainsi la même métaphore funèbre :

De telle vues (les vues saisies par l'objectif) sont assurément capables de se substituer à la réalité et déjà pour la simple raison qu'une photographie n'est pas seulement une image ou une interprétation (comme l'est une peinture), c'est également une trace, un calque du réel – telle une empreinte ou tel un masque mortuaire.<sup>20</sup>

En fait, l'analogie avec le masque mortuaire comme l'effet fantomatique de la photographie ont maintes fois été relevés. Bien sûr, la photographie souligne le caractère éphémère de toute chose. Mais, en même temps, elle donne présence,

<sup>17</sup> Durand, Régis. *Le regard pensif*. Paris. La Différence, 1990, p. 10.

<sup>18</sup> Méaux, Danièle. *La photographie et le temps. Le déroulement temporel dans l'image photographique*. Aix-en-Provence. Publications de l'Université de Provence, 1997, p.24.

<sup>19</sup> Dubois, Philippe. *L'acte photographique et autres essais*, Paris : Nathan-Université, Série "Cinéma et image". Paris, 1990, p. 26.

<sup>20</sup> Sontag, Susan. *La photographie. Essai*. Paris. Éditions du Seuil, 1979, p. 170

ramène au présent avec force détails – détails qui échapperaient à la mémoire – visages, objets, événements qui, sans elle, seraient voués à l’oubli. Danièle Méaux va même jusqu’à parler d’une célébration de la vie :

Les mêmes caractéristiques, qui permettent d’associer l’image à la mort, relie aussi celle-ci à la vie. En effet, tout en refoulant l’instant dans le passé, la photographie lui prête consistance puisqu’elle certifie son authenticité par une trace concrète et le perpétue. Elle vient célébrer le moment, dans son caractère fugitif et provisoire, et éveille le sentiment existentiel du devenir incessant des choses. De ce fait, la pratique de la prise de vue peut être conçue comme un assentiment à la vie.»<sup>21</sup>

On photographie le vivant, mais également l’inanimé. C’est le cas de Calle et c’est aussi le mien. Dans les trois ouvrages de Calle, dans ce qu’elle donne à voir et la façon dont elle le fait, demeurent prégnantes les questions de la présence-absence et de la marque du temps. Pour qu’il y ait mise en récit à partir de photographies, il faut indubitablement que ces questions soient associées à la construction, au jeu. Peut-être est-ce le propre d’une certaine forme de photographie que de montrer à voir le penchant du photographe pour le fictionnel. Courant actuel sur lequel se penche Régis Durand :

Partagée entre son incomplétude fondamentale et l’assertion assurée du « c’est ça » ou du « cela a été », assomption de l’arrêt mais rêve toujours repris du mouvement perdu ou promis, la photo porte la trace du travail problématique de la construction.<sup>22</sup>

Cela dit, le travail de construction « fictionnel » spécifique aux ouvrages de Calle n’est-il pas tributaire de l’écriture ? Et le texte lui-même, ne joue-t-il pas sur la même dimension de présence-absence et de rapport au temps ?

Voici une anecdote, typique de l’association entre morbidité et photographie, que mentionne Sontag à propos d’un « vague effroi » qu’aurait eu Honoré Balzac en face des daguerréotypes :

Tout le monde dans son état naturel serait composé d’une série d’images fantomatiques superposées par couches jusqu’à l’infini, recouvertes par des pellicules infinitésimales... l’homme n’ayant jamais été capable de créer quelque chose à partir de rien, c’est-à-dire de

---

<sup>21</sup> Méaux, Danièle. *La photographie et le temps. Le déroulement temporel dans l’image photographique*. Aix-en-Provence. Publications de l’Université de Provence, 1997, p. 34.

<sup>22</sup> Durand, Régis. « Construction et fiction dans la photographie ». *Pour la Photographie II, de la fiction*. (Acte du 2e colloque international pour la photographie). Paris : Germs, 1984, p. 330.

faire quelque chose de matériel d'une apparition, de quelque chose d'impalpable, chaque opération daguerrienne allait par conséquent s'emparer, détacher et utiliser une des couches impalpables du corps qu'elle prenait dans sa ligne de mire.<sup>23</sup>

Il y a là rapprochement avec l'univers romanesque. D'abord, Balzac affirme qu'on ne crée pas « à partir de rien » mais il semble aussi proposer que l'on crée à partir d'une matière intangible, qui relève à la fois du visible et de l'invisible. N'est-ce pas le propre de la littérature dont la source est l'imaginaire ? Un roman, ou un personnage romanesque, me semble répondre à cette image d'un monde « composé de séries fantomatiques superposées par couches jusqu'à l'infini ».

Le mythe du photographe voleur d'âme frappe l'esprit. Mais si le mythe s'avérait fondé, le photographe en partagerait l'opprobre avec l'écrivain, alors que tous deux s'arrogent un même pouvoir lié à la continuité des choses, et que tous deux disposent de l'art mensonger de figer le temps.

La conception balzacienne appelle une autre corrélation : celle du palimpseste. Pourquoi n'imaginions-nous pas le personnage d'un roman comme la résultante de couches superposées de personnages d'autres romans retenus par la mémoire de l'écrivain, à l'image même des parchemins dont les textes en cachaient d'autres ?

Autre parallèle, le personnage est un amalgame parmi une infinité de possibles. De même en est-il de la photographie. Elle est une prise, avec tous ce que cela comporte de contingences, parmi une infinité de possibles. Par possibles, j'entends cette ressource elle-même infinie que sont le vu, le vécu, en somme, la réalité.

Paul Nizon, dans la *La Fourrure de la truite*, touche à la question des possibles. Il y souligne l'ambiguïté des rapports entre littérature et réalité tout en alimentant une confusion autour de son personnage :

Griffes du malheur fut la première chose qui me revint à l'esprit quand je me réveillai, tard dans la matinée. Si l'on me décrivait, dans une histoire, l'abattement de l'arrivée, ce ne serait qu'un épisode introductif, bientôt se profileraient une action, c'est-à-dire une avancée, et, par

---

<sup>23</sup> Sontag, Susan. *op. cit.*, p. 174-175

là, un salut. Mais ce n'était pas une histoire, une histoire, une histoire ne devient histoire que rétrospectivement, ce n'est pas une histoire, c'est terriblement sérieux, c'est MAINTENANT, je suis pris au piège, pensai-je fugitivement. Et à la vue des corps étrangers qu'étaient mes bagages non défaits, je murmurai : Le fardeau est devenu trop lourd pour mes forces, je ne peux plus porter ce poids. Ce poids ? Autant dire : cette peine. Mais laquelle ? <sup>24</sup>

Étrangement, ce cri, « ce n'est pas une histoire, c'est terriblement sérieux, c'est MAINTENANT, je suis pris au piège... », a pour moi une puissance d'interpellation similaire au regard figé par la photographie. Tous deux me donnent à reconnaître le paradoxe de leur présence-absence. Tous deux me mettent en face de leur condition de trace.

#### LA TRACE dans *DOULEUR EXQUISE*

*Douleur exquise*<sup>25</sup> se donne en deux parties : « avant la douleur » et « après la douleur ». Je nomme la première, celle du voyage : l'avant. C'est d'elle que traitera ce chapitre. Ce récit d'« avant la douleur », éminemment hétéroclite, doit être « suivi à la trace ». Il s'agit d'une suite de nombreuses photographies en couleurs, noir et blanc, polaroid. Ce sont des portraits, des panoramas et des objets qui agissent comme autant de traces de l'expérience vécue par Calle.

Les photographies y sont légion (j'en ai dénombré cent trente-quatre) en comparaison des interventions écrites. C'est-à-dire que la grande majorité des photographies sont le plus souvent exemptes de légende ou de commentaires. Ce tout colossal (l'apport du visuel et l'apport de l'écrit), présenté « bout à bout », constitue une véritable piste à décrypter. Et cette piste se déploie en un récit truffé de détails capturés et montés de telle sorte que plusieurs thèmes le hantent dont, principalement, ceux de la solitude et du désœuvrement, thèmes confirmés dans cette lettre à son amant : « J'ai besoin d'aide pour m'exprimer et pour comprendre : sa proposition doit

---

<sup>24</sup> Nizon Paul. *La Fourrure de la truite*. Francfort-sur-le-Main : Actes Sud, 2005, p. 14-15.

<sup>25</sup> Calle, Sophie. *Douleur Exquise*. Paris : Actes Sud, 2003, 281 p.

être une allusion à mon infirmité. Mais elle (une voyante) n'as pas précisé de quelle catégorie d'handicapés je dois me rapprocher. Pourquoi pas les aveugles ? Même le langage des regards sera exclu. Je m'enfoncerai un peu plus. » (p. 111)<sup>26</sup> ou encore dans celle-ci : « Je souhaitais, pour couronner la rencontre, offrir à un aveugle ces ustensiles décalés au Japon, ces objets devenus stériles. Un enfantillage. L'illustration simpliste du manque de communication dont je souffre, et de mon désarroi. » (p. 112)

Plusieurs clichés sont fortement connotés par ces thèmes. Je pense particulièrement à cette photographie noir et blanc où Calle se tient de dos, les mains appuyées sur un parapet de brique face à un paysage montagneux (p. 41). J'y vois personnellement un clin d'oeil à ce tableau de l'époque romantique, *Le voyageur au-dessus de la mer de nuages* de Caspar David Friedrich.

L'écrit, mis à part deux textes d'introduction qui donnent le contexte, se présente sous forme de lettres où Calle s'adresse invariablement à « son amour ». De même, il se présente à travers certaines photographies (d'une feuille dactylographiée par Calle, de quelques lettres écrites de la main de son amant, de quatre pages du roman d'Hervé Guibert, *À cet ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, de la note par laquelle elle apprend que son amant ne la rejoindra pas en Inde), ainsi que par plusieurs documents en langue chinoise ou japonaise. Puisque rare, le texte apparaît d'autant plus important pour comprendre la démarche dont résulte *Douleur exquise*.

Les faits sont d'abord présentés dans une brève introduction :

En 1984, le ministère des Affaires étrangères m'a accordé une bourse d'études de trois mois au Japon. Je suis partie le 25 octobre sans savoir que cette date marquait le début d'un compte à rebours de quatre-vingt-douze jours qui allait aboutir à une rupture, banale, mais que j'ai vécue alors comme le moment le plus douloureux de ma vie. J'en ai tenu ce voyage pour responsable (p. 13).

Un fait s'avère déterminant dans la lecture de ce que je désignerais comme le paradigme « voyage » de *Douleur exquise* : soit que c'est à contre cœur que Sophie Calle entame son périple. Une aventure qui se termine sur ce qu'elle craignait le plus,

---

<sup>26</sup> Au cours de ce chapitre, les références à *Douleurs Exquise* se limiteront à l'inscription de la page entre parenthèses après la citation.

c'est-à-dire que son amoureux ne l'attend pas, mais qu'il rompt. Dès lors, l'histoire que raconte Calle est marquée par le sceau d'une douleur attachée à l'idée du destin : « Mon amour, il y a deux jours, j'ai visité le temple de l'Amour, et aujourd'hui le temple du divorce. Comme tu vois, j'ai peur » (p. 92). Les trois « épisodes » où Calle consulte des diseurs de bonne aventure abondent dans ce sens (p. 106 à 111). De plus, Calle marque chaque photographie d'une étampe rouge qui figure un décompte de 91 jours : « trace métaphore » qui s'impose comme preuve de l'existence d'une fatalité, comme signe de l'inéluctable.

Détenant déjà la conclusion de ce voyage en tant que douloureuse rupture, le lecteur-spectateur sait déjà que *Douleur exquise* ne se résumera pas à un récit traditionnel de voyage, mais plutôt à une mise en récit de ce qui précède, voire annonce la rupture. Ce que Calle propose comme contrat de lecture est une intrusion dans son univers, une participation active, dans la mise en récit, en tant que décrypteur.

Il se joue, dans cet exercice de Sophie Calle, une mise en abîme de la notion de trace. Bien sûr, les photos en elles-mêmes constituent des traces. Nous l'avons soulevé dans l'introduction à ce chapitre. Mais une des particularités de cet ouvrage – commune d'ailleurs aux trois ouvrages étudiés dans ces pages – est le phénomène de trace au cœur de la trace, d'un jeu mené à partir des traces à l'intérieur même des photographies. En d'autres mots, face aux photographies de cette première partie de *Douleur exquise*, le lecteur-spectateur est confronté à une multiplication des traces et des indices<sup>27</sup>. Je me risque à affirmer que ce procédé vise à la fois à diriger le lecteur-spectateur mais aussi, et paradoxalement, à embrouiller le processus de lecture. Voici comment.

D'abord, cette carte géographique qui couvre les pages 162 et 163. Vraisemblablement une carte du Japon, cette carte est illisible pour toute personne ne possédant aucune notion de la langue japonaise. Un trajet y est tracé au feutre. Tout

<sup>27</sup> On aura compris que j'emploie le terme d'indice non dans sa dimension sémiotique mais dans son usage commun d'élément potentiellement révélateur par rapport à une question ou un événement.

donne à croire qu'il s'agit du chemin parcouru par Calle. C'est seulement en comparant cette carte à une carte en français que j'ai pu, approximativement, déterminer qu'il s'agissait d'un déplacement entre Tokyo et Kanazawa. Aucune flèche n'indique la direction de cet itinéraire. C'est seulement en sachant déjà que Calle est arrivée à Tokyo par avion que l'on peut avancer cette hypothèse. L'information est donnée, mais de manière volontairement partielle : par un tracé à décrypter.

Autre exemple, la photographie d'une foule se dirigeant vers un couloir dont le plafond arqué est surplombé d'une gigantesque effigie de Mao (p. 42-43). Le *studium* d'un lecteur-spectateur lui permettrait de reconnaître une entrée menant à l'intérieur de la Cité interdite. Un autre, plus axé sur l'aspect purement esthétique de la photo, pourrait y remarquer en plus le jeu de mise en perspective alors que se distingue au loin, au bout du couloir, une autre muraille et un porche identique. Peut-être, aussi, s'amuserait-il de ce panneau à la droite de l'entrée indiquant vraisemblablement le droit de passage pour les voitures alors que l'entrée est obstruée par la foule. Un œil plus sociocritique pourrait voir dans le gigantisme du portrait de Mao un symbole de l'écrasement de l'ancien régime.

Ces photographies privées de légende rendent possibles une multitude de lectures. Je dirais même en fait qu'elles appellent cette pluralité des lectures. Il me semble discerner dans cette forme de mutisme une invitation au lecteur-spectateur à pousser plus loin pour ainsi construire en partie un récit à partir de ses propres références culturelles.

Les photographies et le texte qui l'accompagne font de cette première partie de *Douleur exquise* un objet fort différent du récit de voyage à proprement parler. Il n'est point question ici d'une posture de voyageur qui donnerait à percer quelque mystère peu connu ou encore à présenter une vision pittoresque. En somme, il ne s'agit pas d'un témoignage sur les lieux visités et donc d'une appropriation, mais plutôt de l'expression d'une position de retrait, de déphasage, d'inconfort. La percée

dans le domaine de l'autre apparaît comme des instants volés où l'exotique se dévoile en filigrane.

En page 5, à titre d'exemple, se trouve la photographie d'un feuillet où l'on peut voir la mention *quo vadis*. Il s'agirait donc d'une page d'agenda. Mais comme ce feuillet est couvert de calligraphies chinoises, on peut se demander s'il ne s'agit pas plutôt d'un objet trouvé. Cette photographie donne à contempler des traces illisibles. En pages 126 et 127, similaire et tout aussi énigmatique est cette grande feuille couverte d'écriture japonaise sur laquelle on peut lire de haut en bas en français, et d'une écriture qui semble issue de la même plume et de la même encre – mais si maladroite par rapport aux calligrammes habilement exécutés : Sophie Calle – Paris – la – Sagesse – la rue – martial – l'aventure – la tendresse – la paix – le sacré – l'idée – la bénédiction – la violence – la vie. Qu'est-ce que ce grand feuillet ? Que signifient ces calligraphies, ces traces ? Pourquoi cet ajout d'une liste de mots français ? Ils sont fort probablement de la main de Sophie Calle. Que signifie cette référence à Paris ? Ces questions demeurent sans réponse. Par contre, elles piquent la curiosité. Comme ces ébauches de statuettes couvertes de « tabliers » de tissus colorés (p. 147 à 153) ou la mise en parallèle d'un chemin de terre bordé d'arbres ouvert sur un ciel gris et ce couloir de forme carré qui semble sans issue (p. 90-91). D'une part, des photographies qui se réfèrent à la tradition religieuse, mais avec simplicité et sans ostentation. D'autre part, un montage de deux photographies, à la fois jumelles et opposés de par leur composition et leurs connotations : des chemins à parcourir plutôt austère et sans chaleur. Des photographies qui s'apparentent à l'image d'une fenêtre ouverte sur un mur.

Quand j'écris « suivre à la trace », ce n'est donc pas qu'au figuré. Ainsi, la carte géographique en japonais se donne pour métaphore de cette trame « voyage » alors que deux photographies évoquent concrètement le voyage de Calle. De même, un bon d'échange de « Transtours » atteste les déplacements et escales en train vers Pékin. Par contre, son arrivée au Japon ne fait l'objet d'aucune mention précise, sinon ce curieux cliché où l'on voit, à droite, plusieurs étampes superposées qui mêlent

langue asiatique et anglaise, et dont l'une nous laisse supposer qu'il s'agit d'un visa valide pour seulement 10 jours. Pourtant, cette image du passeport de Calle précède des images plus vraisemblablement prises au Japon, où elle doit en principe passer plus de deux mois. Je pense, entre autres, à ce cliché en couleur qui montre un repas non encore entamé dont l'agencement des plats et théières, avec les bols faisant office de couvercle à de plus grands, et sans compter les petites portions de nourriture, pourraient donc être ceux d'un repas japonais (p. 60-61). Mais comment en être absolument certain alors qu'en cette matière les cultures chinoises et japonaises comportent maintes similarités.

La certitude de l'arrivée de Calle au Japon se confirme quelques pages plus tard dans une des lettres adressée à son amant : « Avant mon départ pour le Japon, j'ai laissé aux responsables du journal, à tout hasard, mon numéro de téléphone à Tokyo. Et aujourd'hui, Yvonne B., du *Monde*, m'a appelée. » (p. 72)

Le jeu écrit et pictural des traces et des énigmes est pratiquement sans limites. Mais au sein de ce défilé d'images se tisse une trame narrative rigoureuse, grandement tributaire des passages écrits toutefois.

En effet, et tel que mentionné précédemment, les photographies sont le plus souvent privées de légende. Mais quelques-unes d'entre elles font exception : 1) le portrait de Sophie Calle à onze ans, mis en parallèle avec la lettre mentionnant une anecdote concernant l'égarement provisoire par Hervé Guibert de cet objet précieux pour Calle (p. 72-73) ; 2) la baignoire où Hervé Guibert s'était baigné dans l'eau où Calle venait juste de se baigner avant lui (p. 84-85) ; 3) la clef d'une chambre d'hôtel où Calle avait passé la nuit avec un Italien (p. 100-101) ; 4) la photographie chez le peintre Imai Toshimitsu où Calle posait, par un étrange hasard, assise au côté d'un moulage du corps de son amoureux le jour suivant l'aventure avec l'Italien (p. 102-103) ; 5) les trois scènes où Calle se faisait dire la bonne aventure (p. 106-107, p. 108-109, p. 110-111) ; 6) la photographie de l'aveugle dont elle écrit avoir attendu plus de trois heures la venue et dans la main duquel elle avait glissé une cuillère et une fourchette. (p. 112-113).

Ces passages écrits sont indispensables à la compréhension du récit. Ici, le texte est garant du sens. Sans lui, les photographies seraient prises de mutisme ou pire encore, d'un babillage sans but.

J'ai mentionné plus tôt l'idée de palimpseste inspirée par l'ouvrage de Gérard Genette. Ainsi, les lettres photographiées viennent souvent ajouter des détails qui ne figurent pas dans le commentaire épistolaire de Calle. De même, les photographies comportant une écriture en langue asiatique représentent au sein du « texte », et dans la mesure où l'on a la capacité de les décrypter, autant de textes annexes alors qu'ils constituent une source d'information non négligeable.

De plus, il existe un lien intertextuel peu courant dans *Douleur Exquise*, lien d'ailleurs non répertorié chez Gérard Genette. Il s'agit de ce curieux échange entre Calle et Guibert où il fait de Calle un personnage d'un de ses romans qu'il nomme Anna. Pour ce faire, il reprend dans son œuvre de fiction, *À cet ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, des anecdotes réelles, dont le portrait de Calle à l'âge de onze ans – perdu dans les dédales bureaucratiques du *Monde* – et leur présence mutuelle à Tokyo à l'hiver 1984 – avec leur rencontre dans le hall de l'hôtel Impérial.

De son côté, Calle donne sa version de l'épisode du portrait perdu et, par le biais de l'écriture et de la photographie, raconte ce qui apparaît comme la naissance de leur amitié. De même, elle insère dans son propre ouvrage les photographies des quatre pages du roman de Guibert. Ce jeu qui, comme nous l'avons déjà mentionné en évoquant le *Léviathan* de Paul Auster, n'est pas exclusif à *Douleur exquise*, fait partie de ce brouillage des traces qui donne une dimension ludique au travail de Calle. C'est un phénomène d'échange inusité qui témoigne d'un travail de bricolage non seulement entre œuvres de fiction mais entre réalité et « mise en fiction ». J'y vois un jeu pervers, puisque délibérément trompeur. Une hypertextualité d'un genre encore non répertorié, mais qui répond fort bien à cette déclaration ultime de Genette :

À la limite, aucune forme d'hypertextualité ne va sans une part de jeu, consubstantielle à la pratique du remploi de structures existantes : au fond, le bricolage, quelle qu'en soit l'urgence, est toujours un jeu,

en ce sens au moins qu'il traite et utilise un objet d'une manière imprévue, non programmée, et donc « indue » - le vrai jeu comporte toujours une part de perversion.<sup>28</sup>(p. 452)

Le remploi de structures existantes joue donc dans les deux sens, l'écrit empruntant au vécu, qui lui-même à son tour emprunte à l'écrit, ce dernier se nourrissant à nouveau du vécu.

Du fait que Calle dévoile des instants, des événements et des sensations éminemment intimes dans le contexte public qu'est celui du voyage (trains, hôtels, rues, temples), la frontière entre les sphères publique et privée demeure toujours poreuse. Aussi, quel que soit l'investissement du lecteur-spectateur pour décrypter la multitudes de traces qui constitue cette première partie de *Douleur Exquise*, le doute demeure quant à l'authenticité et au traficotage du « vécu ». Et c'est là l'un des principaux attraits de cet ouvrage.

#### LA TRACE dans *SOUVENIR DE BERLIN-EST*

À la base du travail de Sophie Calle se trouve la notion de trace dans *Souvenir de Berlin-Est*<sup>29</sup>. À travers elle se met en branle un travail de mémoire qui implique la participation de la communauté du Vieux-Berlin ; travail de mémoire confronté à des photographies d'archive.

La mise en abîme, nommée plus haut « trace dans la trace », y apparaît de manière plus qu'éloquente. Les photographies exécutées par Sophie Calle sont des photographies de traces : des vestiges de certains monuments, statuts, plaques commémoratives du régime précédent mis en place à l'Est par les communistes, vestiges pour lesquels le « Sénat berlinois (a créé) une commission indépendante afin de déterminer la démarche à adopter face aux monuments à caractère politique situés

<sup>28</sup> Genette, Gérard. *Palimpseste, La littérature au second degré*. Paris : Éditions du Seuil, « coll. Poétique », 1982, p. 452.

<sup>29</sup> Calle, Sophie. *Souvenirs de Berlin-Est*. Paris : Actes Sud, 1999, 71 p.

dans l'ancien secteur de Berlin-Est. » (p. 7)<sup>30</sup> Certains d'entre eux ont fait l'objet d'interventions assez drastiques. Sous quels motifs ? La citation – tirée d'une annonce faite par la Chambre des députés, à Berlin, en juin 1992 –, et que Calle place en exergue de son ouvrage, l'exprime très bien : « Dès lors qu'un système de gouvernement se dissout ou se fait renverser, ses monuments – du moins ceux qui servaient à légitimer et à maintenir son emprise – n'ont plus de raison d'être » (p. 7).

Voilà une façon bien expéditive de régler la question des lieux de mémoire<sup>31</sup> que sont les monuments des régimes déchus. L'empire des pharaons n'étant plus depuis des siècles, doit-on pour autant détruire les pyramides ? Et doit-on approuver la destruction de centaines de temples tibétains par l'envahisseur chinois sous prétexte qu'un peuple ou un régime triomphant détient tous les droits, y compris celui de décider du sens de l'histoire ?

Tout monument constitue un rappel historique indispensable à la connaissance et la mémoire dite collective. D'ailleurs, je préférerais utiliser l'expression « de tous et chacun » puisque, comme nous le verrons, la mémoire ne garde pas les mêmes traces d'un événement ou d'un objet dans le souvenir de tous les individus d'une même collectivité. J'ajouterais que tout monument a sa raison d'être même s'il porte à controverse. Le fait que des éléments de cette présence matérielle de l'histoire soient détruits ou effacés a toujours pour effet, à plus ou moins longue échéance, de rendre la population amnésique.

Le travail de sape de l'Histoire d'une nation par les dirigeants en place n'est souvent qu'une manière pernicieuse de consolider leur pouvoir. Malheureusement, il semble que plusieurs facteurs leur facilitent la tâche. D'une part, le travail de sape du temps qu'on appelle l'oubli. D'autre part, un désintéressement, une indifférence de

---

<sup>30</sup> Au cours de ce chapitre, les références à *Souvenirs de Berlin-est* se limiteront à l'inscription de la page entre parenthèses.

<sup>31</sup> Expression que je tire de : Nora, Pierre. *Les Lieux de Mémoire. vol. 1 : La République*. Paris : Gallimard, 1984, 675 p.

plus en plus flagrante par rapport aux faits historiques. L'expression de Kundera, « rien ne sera puni, tout sera oublié »<sup>32</sup>, décrit bien ce phénomène.

Je m'en réfère encore à Pierre Nora alors qu'il soulève avec rigueur la question de la menace de l'amnésie collective qui semble planer sur la société actuelle :

Accélération de l'histoire. Au-delà de la métaphore, il faut prendre la mesure de ce que l'expression signifie : un basculement de plus en plus rapide dans un passé définitivement mort, la perception globale de toute chose comme disparue – une rupture d'équilibre. [...] On ne parle tant de mémoire que parce qu'il n'y en a plus.<sup>33</sup>

Nora, bien entendu, traite plus spécifiquement de la situation française. Mais, à mon sens, ses réflexions s'appliquent aux questions ravivées par *Souvenirs de Berlin-Est*. Le travail d'archive qu'est celui de la relève des traces et le questionnement des Berlinoises ayant connu « l'avant » et « l'après » constituent une manière de réappropriation d'une mémoire historique. Calle écrit : « À Berlin, de nombreux symboles de l'ex-Allemagne de l'Est ont été effacés. Ils ont laissé des traces. J'ai photographié cette absence et interrogé les passants. J'ai remplacé les monuments manquants par le souvenir qu'ils ont laissé. » (p. 11)

L'expérience a aussi pour résultante de montrer à quel point cette réappropriation est fragile et combien le support de la mémoire, soit les souvenirs de chacun, est éphémère et aléatoire. En effet, si la mémoire opère pour tous d'un point de vue physiologique de façon similaire, ce que chacun en conserve diffère. Nora nous décrit en quoi elle se trouve pulvérisée à travers le miroir déformant de la subjectivité :

La mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel [...]. Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopant, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensible à tous les transferts, écrans, censure ou protection.<sup>34</sup>

<sup>32</sup> Kundera, Milan. *L'insoutenable légèreté de l'être*. Paris : Éditions Gallimard, 1984, p.474.

<sup>33</sup> Nora, Pierre. *Les Lieux de Mémoire. vol. I : La République*. Paris : Gallimard, 1984, p.17.

<sup>34</sup> *Ibid*, p. 19.

L'échantillonnage de commentaires recueillis par Calle abonde dans ce sens. Chaque personne garde une image mentale personnelle et unique des monuments en question. Par exemple, Calle a photographié un buste de Lénine masqué par une caisse de bois (p. 12). Il ne s'agit pas d'une destruction à proprement parler. Pour nombre de personnes, la sculpture demeure présente. C'est du moins ce qu'ils ressentent. Quant aux souvenirs qu'en gardent les gens en général, ils diffèrent d'une personne à l'autre au point d'en devenir antithétiques. En voici un exemple parmi plusieurs :

Un regard majestueux, mais pas trop majestueux. Un regard calme, sublime. Omniscient. Il durera. Je vois la boîte, mais je sais qu'il est là, dessous, et je peux me le représenter. Comme dans les vieilles photos, quelqu'un de très grave et d'une grande sagesse. – Il a une tête de monstre. Comme ces personnages dans les films d'épouvante qui ont une drôle de tête carrée et qui rôdent à travers la ville [...]. (p. 13)

On ne peut que constater à quel point les références historiques et les allégeances politiques diffèrent pour chacun.

Un autre monument a, pour sa part, fait l'objet d'une éradication totale. Il s'agit de la « colombe de la paix – Nikolai Viertel ». À un mur d'un grand immeuble avait été fixée une énorme colombe ainsi que des caractères tout aussi imposants qui disaient ceci : « Berlin, ville de paix ». Au moment de la parution de l'ouvrage de Calle, en 1999, soit quelques années plus tard, le mur est à moitié couvert de panneaux publicitaires et il ne reste plus que deux marques de trous dans le béton.

Les commentaires des gens sont extrêmement dissemblables les uns des autres. Ils sont contradictoires, approximatifs, incertains. Ici, la colombe était de cuivre, là de porcelaine. Certains considèrent comme pure propagande l'inscription « Berlin, ville de paix », alors que d'autres affirment en avoir été fiers. Une intervention m'interpelle particulièrement et, à mon sens, porte en elle le but ultime de cette expérience. La voici :

Le chef de l'État tenait très particulièrement à la formule BERLIN-VILLE DE PAIX. C'est lui-même, je veux dire que c'est Erich Honecker lui-même qui a fait ce choix personnel. Pour moi, cette inscription faisait preuve de cynisme. La paix régnait dans la RDA, mais c'était une paix de cimetière. Je trouve que c'est bien dommage de l'avoir enlevée, parce qu'elle permettait d'engager le débat. (p. 57)

« Engager le débat » comme discourir librement au sujet de matières politiques, historiques ou culturels, échanger par rapport à des événements qui ont marqué l'histoire de manière souvent brutale, voilà ce que concrétise cet ouvrage. J'irais même jusqu'à dire qu'il s'agit d'un exercice de réappropriation de l'histoire dans le sens du pouvoir que Susan Sontag attribuait à la photographie elle-même.

Il y a dans *Souvenir de Berlin-Est* une mise en contexte de la trace par la parole, la photographie étant tributaire des commentaires et vice versa. En procédant à ce relevé de traces historiques, en donnant à voir les images d'archive, mais surtout, en recueillant les propos anonymes du quidam, Calle produit donc une œuvre qui ouvre des perspectives de liberté d'expression avec ce pouvoir sur le monde rendu à nouveau en partie effectif, et selon la définition que donne Sontag de la photographie :

Photographier, c'est en un sens s'approprier un objet. C'est entretenir avec le monde une certaine relation que l'on considère comme un savoir et, en conséquence, comme un pouvoir.<sup>35</sup>

Un pouvoir qui pourrait s'avérer difficile à exercer d'une autre manière. Je pense surtout au couvert de l'anonymat qui permet aux individus de s'exprimer sans entraves. J'irai jusqu'à dire que la mémoire des gens interrogés est stimulée et ravivée par l'effort que leur demande Sophie Calle.

C'est en tant qu'exemple même de la dissolution de la mémoire contemporaine que Nora décrit le sentiment de reconnaissance factice éprouvé à proximité de ces grands monuments français connus de tous et faisant la joie des touristes :

La curiosité pour les lieux où se cristallise et se réfugie la mémoire est liée à ce moment particulier de notre histoire. Moment charnière, où la conscience de la rupture avec le passé se confond avec le sentiment d'une mémoire déchirée ; mais où le déchirement réveille encore assez de mémoire pour que puisse se poser le problème de son incarnation. Le sentiment de la continuité devient résiduel à des lieux. Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de mémoire.<sup>36</sup>

---

<sup>35</sup> Sontag, Susan. *La photographie*, p. 12.

<sup>36</sup> Nora, Pierre. *Les Lieux de Mémoire. vol.1 : La République*. p. 17.

Les faits dont ils témoignent sont, malheureusement, moins importants que l'assurance qu'il procure du passage en un lieu. On pourrait dire du « j'ai été là ». À preuve, les photographies qu'on en tire par milliers chaque année et qui font de ces lieux historiques des objets de consommation au même titre que n'importe quel produit spécifique à une nation, relégués qu'ils sont dans la catégorie du pittoresque.

L'ouvrage de Calle, qui n'est pourtant pas exposé sur la voie publique, mais qui peut faire l'objet d'une diffusion plus ou moins large en regard de la relative notoriété de l'artiste, s'avère lui-même un « lieu de mémoire » précieux. D'abord, dans la mesure où les photos qui y sont présentées sont des photos de traces et de vestiges qui font maintenant partie du décor urbain et passent pour ainsi dire inaperçus. Ensuite, parce qu'il donne à entendre, à travers le texte écrit, la parole de témoins directs de la réalité de la présence de ce qui fut.

#### LA TRACE dans *L'HÔTEL*

Il y a trace de Calle chez Auster et trace d'Auster chez Calle. *L'Hôtel*<sup>37</sup> est le cinquième volume de la série *Doubles-jeux*. En avant-propos, Calle donne le détail de ce qu'elle nomme « La règle du jeu ». Cet avant-propos est crucial pour comprendre le « rituel »<sup>38</sup>. Elle nous en fournit elle-même les prémisses. D'abord, l'accord tacite conclu entre Calle et Auster lui permettant de « mêler fiction et réalité » dans *Léviathan*, que confirme le fait qu'il y ait repris certaines expérimentations de Calle et celui qu'il lui en ait prêté d'autres à travers le personnage de Maria. Ensuite, la volonté explicite de Calle de « mêler à son tour et à sa façon réalité et fiction ».

Il est essentiel de noter que seulement deux des rituels sont l'invention de Paul Auster, soit le régime chromatique, « composé d'aliments d'une seule couleur par jour », et les journées entièrement basées sur des lettres de l'alphabet. Tous les autres,

<sup>37</sup> Calle, Sophie. *L'Hôtel*. Paris : Actes Sud, 1998, 175 p.

<sup>38</sup> C'est une des façons dont Calle nomme ses expériences inusitées (voir avant-propos de *L'hôtel*).

c'est-à-dire tant *la suite vénitienne, la garde-robe, le strip-tease, la filature, le carnet d'adresses, le rituel d'anniversaires* que *l'hôtel*, sont le fruit de l'inventivité de Calle.

La phrase qui suit laisse bien comprendre à quel point s'entremêlent réalité et fiction pour Sophie Calle : « Léviathan m'offre l'occasion de présenter les projets artistiques dont s'est inspiré l'écrivain et que désormais nous partageons, Maria et moi. »<sup>39</sup> Calle se fond dans le personnage de femme de chambre afin d'être en mesure de cueillir des traces qui lui permettent de percer l'intimité d'inconnus. Voici comment Auster décrit cette curieuse femme de chambre (au sens propre comme au figuré) :

Pour son projet suivant, Maria avait trouvé un emploi temporaire de femme de chambre dans un grand hôtel du centre de la ville. Son but consistait à rassembler, sans toutefois se montrer importune ni se compromettre, des informations sur les clients. En fait, elle évitait délibérément ceux-ci, se limitant à ce que pouvaient lui apprendre les objets éparpillés dans leurs chambres. À nouveau, elle prenait des photos ; à nouveau, elle inventait des vies à ces gens sur la base des indices dont elle disposait. C'était une archéologie du présent, pour ainsi dire, une tentative de reconstituer l'essence de quelque chose à partir des fragments les plus nus : le talon d'un ticket, un bas déchiré, une tache de sang sur le col d'une chemise.<sup>40</sup>

Avec *L'Hôtel*, Calle prend délibérément la posture de l'imposteur. Le prélèvement minutieux de traces auquel elle s'adonne à travers la prise de notes et la photographie se rapproche certes du travail d'un archéologue, mais il a beaucoup en commun avec celui d'un détective<sup>41</sup> ; d'un détective faisant preuve d'un zèle audacieux. Ici, la photographie et l'écriture entretiennent un véritable rapport référentiel. Cependant, la photographie n'est pas qu'illustration alors qu'elle conforte le texte et agit en tant que preuve de ce qui est décrit, leur entrelacement engendrant une unité narratologique.

Ainsi, Calle écrit sur un mode qui s'apparente à celui du rapport d'enquête, le numéro des chambres, l'heure et la durée de chacune des « explorations » se trouvant rigoureusement notés, avec chaque objet appartenant aux clients faisant l'objet d'une

<sup>39</sup> Calle, Sophie. *L'Hôtel. Ibid.* Avant-propos

<sup>40</sup> Auster, Paul. *Léviathan*. Paris : Actes Sud, 1993, p. 88-89.

<sup>41</sup> On prend sans doute un peu mieux la mesure de la fascination qu'ont Auster et Calle pour le travail de l'autre quand on repère cette obsession commune du « regardeur regardé ».

description pouvant aller du sommaire à l'extrêmement détaillé. Le rapprochement avec le rapport d'enquête se fonde sur ces deux constantes mais également sur le fait que Calle emploie le vocabulaire propre à ce genre d'écriture : « C'est un homme qui occupe la chambre. Peu d'indices. Sur le rebord du lavabo [...]. » (p. 14)<sup>42</sup> En effet, les premiers mots de ce premier épisode d'exploration de la chambre d'un client correspondent assez bien au simple compte rendu. Mais rapidement, le ton change. Dans ces premières pages qui correspondent à trois jours, soit du 16 au 19 février, Calle s'insinue dans l'intimité de cet homme. Elle décrit d'abord ses possessions et se contente, pour ce faire, d'objets exposés à la vue :

Sur le rebord du lavabo : un peigne édenté et crasseux, une brosse à dents, du dentifrice, un déodorant. Sur la table : le magazine *Time*, le *Herald Tribune*, un livre, *The Moon and Sixpence*, de S. Maugham marqué à la page 198. Sur le rebord extérieur de la fenêtre, des pommes et des oranges dans deux sacs en papier. Sur la table de nuit, je trouve un cahier avec une couverture cartonnée : son journal de bord. [...] (p. 15-16)

Puis, de la curiosité, elle bascule dans l'indiscrétion :

[...] Je le parcours. "Friday : Rome... Tuesday : Florence..." et à la date d'hier, ces lignes : "... Arrived in Venice this morning... Up to my room, had a bath, a couple of oranges + apples + will crash. I have told the desk to wake me up at 8.30 + will go to the market which Rob says is ex." Je trouve aussi deux adresses à Paris : celle du comte et de la comtesse M., celle de l'ambassadeur O. Je m'arrête. Je ne veux pas tout épuiser aujourd'hui. Je fais le lit et quitte la chambre. Il est 9 h 15. (p. 16)

La progression est similaire en ce qui concerne les photographies. La première photo consiste en un plan d'ensemble de la chambre en noir et blanc ; image impersonnelle qui ne révèle aucun détail. Les six plans rapprochés des pages 18 et 19 font foi des fouilles minutieuses de Calle. On y voit très exactement ce que Calle a décrit, y compris le journal de bord ouvert.

Voici un exemple des libertés que se permet Calle tout au long de l'ouvrage :

Dimanche 1<sup>er</sup> mars. 10 h 45. Le tiroir. Les chocolats. Ils n'y ont pas touché. J'en prends un. Il y a dans la chambre un relatif désordre. [...] Dans la corbeille, je trouve un test de grossesse que je suis incapable de déchiffrer. Au pied du lit, il y a un cartable que je n'avais pas remarqué hier, qui contient une petite boîte à bijoux (avec à l'intérieur deux pilules roses), des mouchoirs, un portefeuille en cuir marron et deux agendas. [...] (p. 144)

<sup>42</sup>Au cours de ce chapitre, les références à *L'Hôtel* se limiteront à l'inscription de la page entre parenthèses après la citation.

De même, les impressions et sentiments que ressent Calle (ou Maria) personnalisent rapidement l'écriture :

*Lundi 16 février. 9 h. J'entre au 25. La seule chambre à un lit de l'étage, et la première dans laquelle je pénètre. Je suis émue à la vue du pyjama froissé, bleu marine à liseré bleu clair, abandonné sur le lit, et de la paire de savate en cuir marron. C'est un homme qui occupe la chambre. (p. 14)*

Dans *Douleur Exquise*, on assiste à une mise en présence brute. L'empreinte des « écrits » (pages de carnet, lettres, pages de livres) est littéralement reproduite grâce à la photographie. Il en va de même dans *L'Hôtel*, quoique avec une nouvelle constante venant s'ajouter qui est celle de la trace écrite. Il n'est plus seulement question de mise en abîme de la trace picturale ; une trace scripturale apparaît, elle aussi, mise en abîme dans la transcription que fait Calle d'extraits de journaux de bord, de bribes de calepin, de notes d'agendas :

Dans le portefeuille, je trouve la photo d'identité d'un homme (il a l'allure de bagnard), une petite image imprimée qui représente deux montagnes et un ravin, avec au-dessous cette phrase de Claudel : "Da una riva al altra del mondo, non c'è strada per me che attraverso la pace", que je traduis approximativement par : "D'une rive à l'autre du monde, il n'y a pas de chemin pour moi qui traverse la paix." Dans le premier agenda, aux dates des 20 et 21 janvier, deux croquis. Les autres pages sont vierges si l'on excepte, disséminés ça et là, les "Te amo Emmanuella. Marco". Dans l'épais calepin noir, propriété d'Emmanuella C., Milan, il y a une liste dactylographiée : les doubles numéros de papiers d'identité (j'apprends qu'elle possède une Mercedes) [...]. (p. 144)

La forme concrète d'intertextualité relevée dans *Douleur exquise* est omniprésente dans *L'Hôtel*, en ajoutant ces autres formes que sont la citation, la mention de livres, de revues, de journaux et, bien sûr, les transcriptions décrites plus haut.

Des trois ouvrages abordés dans le présent travail, *L'Hôtel* est le seul qui exploite véritablement le parti du voyeurisme. L'œil de la caméra, qui se confond illusoirement avec celui de Calle, vient se focaliser sur des objets soit laissés tels quels par les clients, soit mis en scène lorsque manipulés par Calle elle-même : « Je retourne dans la chambre et j'ouvre l'armoire. Pas de vêtements accrochés, mais sur l'étagère une quantité d'objets variés que je dispose sur le lit pour mieux les photographier [...]. » (p. 172)

Mais ce voyeurisme ne correspond pas à une perversion, ou sinon il la dépasse en la transcendant. Car grâce aux intrusions, aux fouilles, aux indiscretions, voire à l'audace de Calle, se profile une infinité de possibles comme une infinité de récits. Voici, pour l'essentiel, la description de l'homme de la chambre 12 :

Mercredi 25 février. Midi. La femme de chambre du premier étage étant tombée malade, la direction de l'hôtel me demande de faire le 12. J'entre dans la chambre. Les lits jumeaux sont défaits. Pour la première fois un ordre, un décor, des objets peu habituels : un bougeoir en cuivre, des portraits dans des cadres ouvragés. [...] Dans le tiroir de la table, je trouve des couverts. Je jette un coup d'œil aux vêtements dans l'armoire : des chemises blanches, la plupart amidonnées, à plastron, deux smokings, des cravates, des écharpes en soie blanche : une panoplie du soir luxueuse. Pas de vêtements féminins. [...] Sur la table de la chambre : trois photos dans leurs cadres – elles représentent un militaire, un couple de quinquagénaires, une femme –, une eau de toilette Halston, des clés, des flacons, deux poires. Sur la table de nuit de droite, *Totem und Tabu*, de Freud. À gauche, une photo en couleurs a été glissée sous la plaque de verre ; elle représente une femme allongée sur un divan, la tête renversée vers un homme qui se tient debout derrière elle. J'ouvre le tiroir. Je trouve un livre de Paul Géraudy intitulé *Toi et Moi* qui débute ainsi : "Si tu m'aimais et si je t'aimais, comme je t'aimerais..." [...] (p. 124, 125 et 129)

Cette description porte une histoire dans la mesure où elle suscite un questionnement et sous-tend une intrigue comme le ferait un passage de roman. Je pense notamment à l'opposition entre les figures de femmes et l'absence de vêtements féminins, aux deux lits jumeaux défaits alors que la chambre ne semble être occupée que par une seule personne. Il y a là trace de présence et d'absence, trace du passé et trace du présent, en somme, trace de vie. Et l'intensité de cette mise en présence doit à l'apport conjoint de l'écriture et de la photographie.

Calle traque ainsi des traces (jusqu'à reconstituer une carte postale déchirée, p. 75), traces qui l'émeuvent, la déçoivent, la séduisent, la surprennent. Elle entre pour ainsi dire en sympathie avec ces inconnus : « *Jeudi 19. Midi.* Il est parti. Il a laissé ses peaux d'oranges dans la corbeille, trois œufs frais sur le rebord de la fenêtre et un reste de croissant que je termine. Il va me manquer. » (p. 20) Ce qu'elle ravive, à travers cette prise de traces, n'est pas simplement une « archéologie du présent », c'est le sentiment concret de l'emprise que prend sur soi toute chose, même excessivement banale, dès lors que l'on se permet véritablement de voir, pour paraphraser Pingaud, quand « notre œil met de la beauté dans ce que l'on regarde ».

## LE PASSAGE AU PLURIEL

Le mot passage est pluriel. À preuve, ses innombrables déclinaisons. Il appelle autant l'idée de déplacement (les passagers d'un véhicule, les passants) que d'espace et de route (un passage à niveau, un passage étroit). Il est étroitement lié à la notion de changement, de transformation, de cheminement (passer d'un état à un autre, passer à autre chose) et, par là même, à celle du temps, cet écoulement qui va de pair avec la finitude de toute chose.

Le temps est passage. Et la photographie ne fait que le souligner. D'abord il y a cette fixité, cette « curieuse immobilité » qu'évoque Néaux, ce fait que la photographie offre au regard des scènes qu'elle donne, a priori, comme figées dans le temps. J'écris « a priori », car ce n'est une donnée ni constante ni incontestable. Toute photographie est connotée d'un « avant » et d'un « après ». Néaux écrit elle-même à ce sujet :

L'épreuve peut suggérer un événement qui précède ou qui suit immédiatement la scène représentée. Il va de soi que le "ou" employé ici a valeur inclusive ; autrement dit, l'image est à même d'évoquer une étape antérieure au spectacle figuré, une étape ultérieure à celui-ci ou encore les deux à la fois.<sup>43</sup>

Pour Pierre Alféri, penser se fait en phrase et penser se fait en phrasant. C'est chercher une phrase à partir d'autres phrases et faire émerger ce qui les lie. En faire le tri, la sélection. Tendre vers la phrase qui rendra l'idée et qui donnera forme à la pensée, à sa manière propre en tant qu'unique et nouvelle, manière singulière et qui toujours échappe : « L'objet littéraire est la phrase. [...] La phrase est ce moment où une phrase nouvelle se forme, l'avènement de sa singularité. »<sup>44</sup>

Selon Alféri encore, la phrase procède d'un temps qui lui est particulier. Il s'agit d'un temps qu'elle constitue elle-même par instauration et par rétrospection : la phrase libère dans un temps « présent » – celui de l'écriture ou de la lecture – un

<sup>43</sup> Méaux, Danièle. *La photographie et le temps. Le déroulement temporel dans l'image photographique*. Aix-en-Provence. Publications de l'Université de Provence, 1997, p. 37

<sup>44</sup> Alféri, Pierre. *Chercher une phrase*. Breteuil-sur-Iton : Christian Bourgois, coll. « Détroits », 1991, p. 23.

temps purement poétique – celui de l'événement ou de la parole – qu'elle projette comme origine : « La littérature invente le passé des phrases. L'origine ne se sépare pas du travail littéraire, dont le mouvement rétrospectif la construit, la façonne. »<sup>45</sup>

À mon sens, ces propos d'Alféri s'appliquent de manière flagrante à la photographie et permettent, à travers le concept d'instauration, d'établir un parallèle entre l'usage de l'écriture et de la photographie tel que pratiqué dans les ouvrages de Calle.

#### LE PASSAGE dans *DOULEUR EXQUISE*

Dans le chapitre consacré à la trace, l'accent a été mis sur la dimension formelle de la première partie, celle « d'avant la douleur ». On pourrait résumer ce chapitre en disant simplement que le « collage » que présente Calle ne constitue un récit de voyage qu'en partie. Mais il importait de voir comment.

Calle, comme l'« écrivain » de Pingaud, amasse des tas d'objets, de photographies et de photographies d'objets dans l'éventualité « où ça pourrait servir ». C'est ainsi qu'il lui devient possible, quinze années après le périple au Japon, de construire à partir de ces traces et d'en tirer le récit de la douleur, celle-là même ressentie dans l'étalage des souvenirs et dans l'« exorcisme » des réminiscences.

J'insiste sur le mot collage. Car il semble que rien ne soit laissé au hasard dans le développement de la trame où la rupture finale ne devient qu'un élément sensible parmi des dizaines. Le trajet réel suivi est celui des émotions de Calle. Les photographies et leur ponctuation par des lettres intimes ne composent pas un défilé spontané mais une suite combinée de façon à mettre en évidence les signes précurseurs du couperet.

Chaque photographie vibre d'une des infinies parcelles de cette somme que Claude Simon nomme « la matière vécue ». Chacune témoigne de la relation sensible

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 14.

de Calle avec ce qui l'entoure et la traverse. Comme si ces photographies portaient déjà, au moment de la prise, l'empreinte originelle du récit. La phrase de François Chevrier correspond assez bien à la posture de Calle : « Le photographe ne travaille pas dans le présent mais dans le futur antérieur. »<sup>46</sup>

Sensation de l'écoulement du temps. Âges divers des personnes qui racontent leur douleur. Dans la seconde partie intitulée « Après la douleur », la récurrence des références au temps passe par un va et vient incessant entre faits présents et faits passés. Cet « exorcisme » qui guérit le mal par le mal. Cette fois, il s'agit vraiment du « Ça a été ».

En fait, les soixante-douze pages réitèrent un même rituel. Un exemple parmi tant d'autres montrant la partie supérieure de la page gauche sur fond noir : une photographie du lit de la chambre de New Delhi avec, en avant plan, un téléphone rouge. Téléphone qui devient de plus en plus contrastant à mesure que l'on remarque la blancheur, celle des draps, de l'oreiller, du mur, de la parcelle d'abat-jour, opposée à la teinte noire de la table de chevet ou de la tête de lit. Sous la photo, une récapitulation de l'histoire de la rupture. Du côté droit, la même mise en page mais sur fond blanc. Diverses photographies en couleur ou en noir et blanc montrant une chaise, un clocher, l'intérieur d'un réfrigérateur, le portrait d'un homme au visage inondé de soleil qui sourit, un mur avec un panneau sur lequel on lit « Maternité Urgence », une assiette de choucroute, une page de journal, une porte, une voiture ancienne. Trois fois aussi, un rectangle vide, l'un laissé blanc, un autre coloré en vert pâle, l'autre d'un rouge très sombre. Et puis, en dessous, des textes où se trouvent exposées de manière courte et fulgurante la maladie, la perte ou la mort : « De retour en France, le 28 janvier, j'ai choisi, par conjuration, de raconter ma souffrance plutôt

---

<sup>46</sup> Chevrier, François. *Proust et la photographie*. Paris : Éditions de l'étoile, « Écrit sur l'image », 1982, p. 30.

que mon périple. En contrepartie, j'ai demandé à des interlocuteurs, amis ou rencontres de fortune : "Quand avez-vous le plus souffert ?". » (p. 202)<sup>47</sup>

Trente-cinq personnes ont confié à Calle une part intime de leur vie. On peut considérer ces témoignages comme autant de fragments autobiographiques puisqu'ils sont prélevés à même la « matière vécue ». Et même si ces personnes ne sont pas identifiées, il n'en demeure pas moins que le seul fait, pour elles, d'avoir révélé – ou réveillé – le souvenir de détails douloureux constitue déjà en soi une rare marque de confiance. J'irais même jusqu'à qualifier cet acte de forme de don.

Il y a donc échange et partage, sinon rencontre, d'abord entre Calle et ses interlocuteurs. Puis, entre l'œuvre et le lecteur-spectateur. La souffrance passe de page en page tel un influx traversant les témoignages pour y raviver les traces mnésiques et arracher de précieux et étonnants détails à l'oubli. On voit l'effet concret qu'ont ces témoignages sur Calle dans le raccourcissement et l'effacement graduel des pages personnelles de l'auteure : « Cet échange cesserait quand j'aurais épuisé ma propre histoire à force de la raconter, ou bien relativisé ma peine face à celle des autres. La méthode a été radicale : en trois mois j'étais guérie. » (p. 202-203)<sup>48</sup>

Le cliché du téléphone rouge prend valeur de symbole. Celui du ressassement que s'impose Calle et celui de la persistance et du trait lancinant de la souffrance. La juxtaposition de la page de témoignage produit un effet en miroir, à la différence que ce miroir ne réfléchit pas tant qu'il confronte. Il confronte ainsi l'épreuve de Calle à trente-six autres épreuves qui la relativisent sans pourtant la banaliser.

En fait, on peut dire que ce miroir réfléchit si l'on entend ce qui donne à « réfléchir » en termes de pensée ou de méditation. Les auteurs des témoignages exhument les épreuves qu'ils ont traversées – à travers lesquelles ils sont passés – d'une manière qui leur est à la fois toute personnelle, particulière, intime et unique.

---

<sup>47</sup> Calle, Sophie. *Douleur Exquise*. Paris : Actes Sud, 2003, 281 p.

<sup>48</sup> Au cours de ce chapitre, les références à *Douleur exquise* se limiteront à l'inscription de la page entre parenthèse après la citation.

La façon dont chacun d'eux retrouve ses souvenirs dépend de sa mémoire présente. Dans la position précaire où ils se trouvent, pris entre le passé et le présent, le seul fait de raconter constitue un passage.

La mémoire, en ranimant les souvenirs, permet le surgissement d'une pensée-phrasé « instauratrice », pourrait-on dire, qui récupère – comme on sauve – dans son mouvement des éléments, ici, tragiques, là, triviaux, ailleurs, absurdes. Bien entendu, des détails sont retenus au détriment d'autres et les réminiscences ne peuvent être considérées comme vérités absolues. Mais ce qui compte à la fin, c'est la façon dont le récit progresse :

Les phrases se distinguent avant tout par le dispositif rythmique, ou la mesure, dans ses aspects divers. En retombant, l'élan de la profération prend d'abord un certain pli, il se précipite en une courbe. Chaque courbe donne le ton, correspondant éventuellement à un registre de l'invention rhétorique. Dans l'ironie, l'élan s'inverse, dans l'ellipse il s'interrompt, dans le paradoxe il diverge, dans la correction il se reprend, dans la concession il fléchit, etc. De telles courbes ne peuvent aucunement subsister en dehors de la phrase, ni se former avant elle. [...] Ce sont des formes que la phrase naissante projette rétrospectivement sur l'élan même de la profération. La phrase suppose donc une invention rétrospective de la courbe ou du ton. Elle impose à l'élan telle ou telle courbe, et en même temps la projette dans le passé comme une origine de la phrase.<sup>49</sup>

Les témoignages de *Douleur exquise*, sans doute par leur brièveté et peut-être aussi en ce qu'ils sont issus d'une transcription – de la parole devenue phrase écrite –, résonnent tous de cette rythmique. Prenons pour exemple celui qui correspond au cinquantième jour d'« après la douleur » :

C'était à Perpignan. En 1971. Un samedi du mois de mai. En début d'après-midi. Je revenais de pension. En bas de chez moi vivait un électricien. Il m'attendait. C'est lui qui était chargé de tout me dire. Il m'a demandé d'entrer dans son atelier, m'a fait asseoir sur une chaise. Il m'a annoncé que mon frère avait eu un accident le matin même, qu'il avait reçu une porte de camion dans l'estomac. Il était paralysé. Cette nouvelle m'a presque rendu heureux. Mon frère était la seule personne qui comptait pour moi. Il s'appelait Bernard, il avait vingt ans, j'en avais seize. Mais c'était un casse-cou, il venait de sortir de prison, je m'attendais toujours au pire. Dorénavant je l'aurais sous la main, je pourrais exercer mon désir de possession. Pendant près d'une heure, l'électricien a discoursu, dans une sorte de délire, sur la vie en chaise roulante. Et brusquement, il a conclu : "Non, c'est faux, il est mort." Je me suis levé, je suis monté chez moi. Ma mère a dit : "J'ai perdu l'être que j'aimais le plus au monde. Mon seul fils." (p. 249)

---

<sup>49</sup> Alféri, Pierre. *op. cit.*, p. 28.

La mise en contexte se déployant sur la moitié du texte agit comme une lente avancée vers les causes de la souffrance. Les volte-face émotionnelles rapides qui suivent en ont d'autant plus d'impact. De courtes phrases suffisent pour faire éclater deux sources de souffrance insoutenables : la mort de son frère, bien concrète, avec sa propre mort, symboliquement exprimée à travers les mots de sa mère.

*Douleur exquise* se présente en tant que cheminement ou passage entre « Avant la douleur » et « Après la douleur » : [...] j'ai choisi, par conjuration, de raconter ma souffrance plutôt que mon périple. » (p. 202) Mais la souffrance devient elle-même un périple dont l'origine réside dans ce cauchemar vécu dans la chambre de l'hôtel de Delhi, et rétrospectivement projeté sur le voyage au Japon, dont l'issue tient dans cet exorcisme rendu possible par le partage avec l'autre.

Albert Jacquard affirme que « Je est les liens que je tisse avec les autres. »<sup>50</sup>. L'ouvrage de Calle peut être considéré comme la démonstration de la nécessité de ce tissage.

#### LE PASSAGE dans SOUVENIRS DE *BERLIN-EST*

J'ai longuement commenté l'importance de la mémoire dans le chapitre consacrée à la trace. En fait, ces concepts de mémoire, de passage et de trace s'entrelacent à un tel point que je ne peux faire autrement que de revenir sur certains faits, avec l'espoir d'arriver à les exposer avec plus de précision et d'y faire surtout une plus grande part à l'œuvre de Calle.

La mémoire, en tant que reviviscence de ce qui fut, de ce qui s'est passé, de ce qui est passé, ainsi que l'oubli, son envers et complément, sont tous deux corrélatifs du passage.

*Souvenir de Berlin-est*<sup>51</sup> est un lieu de mémoire. C'est, en soi, un ouvrage de mémoire voué à l'expression du passage à travers plus d'une de ses dimensions. On

---

<sup>50</sup> Jacquard, Albert. *L'homme est l'avenir de l'homme* (L'intégrale des entretiens Noms de Dieux d'Edmond Blatzen). Gilly : Alice Éditions, 1999, p. 43

peut d'abord penser au passage de Calle et à sa présence physique liée à des circonstances aléatoires, expérience concrétisée par la ténacité de Matthias Arndt et non par la seule volonté de Calle :

Je ne connaissais pas l'Allemagne et cela me convenait. Matthias Arndt, m'a rendu visite et m'a proposé une exposition. J'étais réticente, il a demandé ce qui me ferait changer d'avis. Une des trois raisons suivantes, ai-je répondu : L'amour. Un de ces lieux d'exposition qui ne se refusent pas. Un projet qui ne soit réalisable qu'à Berlin. Je n'avais pas éprouvé de coup de foudre pour lui, sa jeune galerie n'entraient pas dans la catégorie souhaitée, nous avons donc éliminé sur-le-champ les deux premières conditions. Restait l'idée, et comme il est tenace, il s'est installé et a décidé de me parler de sa ville jusqu'à ce que l'inspiration vienne. Ça a marché. Quelques jours plus tard, je me suis rendue à Berlin afin d'enquêter sur la disparition de certains symboles à caractère politique. (p. 5)<sup>52</sup>

On peut aussi faire mention de ses déplacements, de son parcours à travers la ville ou de la durée de ce passage. En somme, des dimensions du déplacement qu'on pourrait considérer comme triviales, voire sans intérêt.

Vient la dimension historique du passage, à la fois fascinante, grave et sujette à polémiques, touchant à « l'effacement » des symboles appartenant à l'histoire de l'Allemagne de l'Est – en tant que l'autre Allemagne d'« avant » la chute du mur – par le Sénat berlinois de l'Allemagne unifiée – ou Allemagne d'« après » la chute du mur. C'est cette dimension du passage sur laquelle je me suis penchée en regard des traces et, donc, des « souvenirs » laissés par ces symboles. Cette trace est bien celle dont j'ai souligné plus haut la dimension historique en tant que vestige d'une mémoire nationale, citant à cet égard les travaux de Pierre Nora :

Toutes les approches historiques et scientifiques de la mémoire, qu'elles se soient adressées à celle de la nation ou à celle des mentalités sociales, avaient affaire à des *realia*, aux choses mêmes, dont elles s'efforçaient de saisir la réalité au plus vif. À la différence de tous les objets de l'histoire, les lieux de mémoire n'ont pas de référents dans la réalité. Ou plutôt, ils sont à eux-mêmes leur propre référent, signes qui ne renvoient qu'à soi, signes à l'état pur. Non qu'ils soient sans contenu, sans présence physique et sans histoire ; bien au contraire.<sup>53</sup>

---

<sup>51</sup> Calle, Sophie. *Souvenirs de Berlin-Est*. Paris : Actes Sud, 1999, 71 p.

<sup>52</sup> Au cours de ce chapitre, les références à *Souvenirs de Berlin-est* se limiteront à l'inscription de la page entre parenthèses après la citation.

<sup>53</sup> Nora, Pierre. *Les Lieux de Mémoire*. Vol. 1 : La République. Paris, Gallimard, 1984, p. XLI.

Une dimension du passage que j'ai peu abordée est celle concernant les commentaires des « passants » par rapport aux traces, la teneur de leurs souvenirs et leur position par rapport à la question de l' « effacement ».

J'ai déjà fait allusion au fait que les souvenirs trahissent les uns comme les autres. La divergence du contenu des commentaires en témoigne. En témoignent aussi les photos d'archives comparées à ces mêmes commentaires ou encore aux images plus récentes montrant le paysage urbain transformé. Il importe d'étudier ces commentaires de plus près par rapport à diverses questions.

La question de l'absence ou de la disparition de monuments provoque des réactions très tranchées dont parfois une feinte indifférence qui tend vers l'irritation. Après moins d'une décennie écoulée, la question reste sensible et les descriptions, souvent diamétralement opposées, vont du sentimentalisme au mépris. Ainsi, ces trois exemples à propos des insignes de la RDA retirés du palais de la République :

Bien sûr, c'était beau ! On pouvait y lire des choses qu'on ne peut pas lire dans notre nouveau système. Et comme vous pouvez constater, il n'y a plus qu'un vide. – C'était une verrue. Une enseigne rafistolée à partir de reliques repêchées au grenier de l'histoire. Marteau, faucille, couronne de lauriers. Du fatras. – C'était l'emblème d'État de la RDA. Le marteau symbolisait les travailleurs, le compas l'intelligence, l'épi d'orge les paysans. Un symbolisme imaginé par des bureaucrates. Cela ne m'intéresse pas. (p. 43-44)

Certains commentaires évoquent la « relation » qu'entretenait ou entretient toujours la personne avec le monument, et ce, de façon critique et mûrement réfléchi par rapport aux mêmes insignes :

Il me manque, quand je passe par là et que je vois cet engin, la couronne bizarrement suspendue à cet endroit. Ils auraient dû l'enlever tout à fait. La structure, ce cadre vide, ne fait que rendre l'absurdité encore plus manifeste. C'est comme si on se moquait d'un vieillard décrépiti. Il n'en reste que ces deux formes incompatibles : cercle et hexagone. La quadrature du cercle, quoi. (p. 44)

Ou par rapport à la sculpture de Lénine remplacé par plusieurs grosses pierres, place des Nations unies :

Notre logement le surplombait. Au onzième étage. Ainsi, le plus souvent, je ne le voyais que de dos. À chaque fois que je regardais du haut de mon balcon, il me bouchait la vue. Mais je m'étais habitué à lui et nous étions bien obligés de cohabiter, si je puis dire. Il avait l'air qu'ont tous ceux pour qui le pouvoir est un enjeu : despotique. (p. 18)

D'autres réponses, comme dans le dernier exemple, font un retour sur le passé personnel et renvoient la mesure du passage du temps. Toujours sur la même sculpture :

On l'avait représenté comme quelqu'un de sympathique. Nous avons grandi avec Lénine ; il ne nous semblait pas le moins du monde déplaisant. Malgré sa taille, il n'avait rien d'effrayant. On aurait dit qu'il ressassait de sombres pensées. Son regard solennel, c'était le regard d'un sage. Il était pleinement en harmonie avec la disposition architecturale de la place. D'un point de vue esthétique, il ne m'a jamais fait une impression négative. (p. 18)

Par rapport à la même sculpture, les opinions politiques s'entrechoquent. Il est à noter que ce commentaire suit immédiatement le précédent dans le texte :

Majestueux. Vingt-neuf mètres de haut ! Et en marbre, par-dessus le marché. Autour de lui deux cents roses. Même les roses, ils les ont enlevées... Ça a coûté un demi-million à nos contribuables, et maintenant regardez-moi ce fatras. C'est une sacrée pagaïe. Il a toujours été là. Il n'a fait de mal à personne. – C'est avec lui que tout le malheur a commencé. Après tout, Lénine, c'est un étranger. Si c'était Marx, on se poserait des questions. Mais comment se fait-il qu'un citoyen russe ait eu droit à un aussi gros monument ? (p. 19)

L'effacement motive autant la désolation que la satisfaction :

Enfin, il n'est plus là, ce gros bloc de pierre. Ils ont commencé par enlever la tête. Cela m'a procuré une grande satisfaction. J'ai même écrit un poème à ce sujet, que j'ai intitulé Le Bonheur. À présent recouvert de sable, il repose dans une fosse au fond de la forêt de Köpenick. Personne ne sait au juste à qui il appartient. Pas à nous, en tout cas. (p. 21) – C'était approprié. Je ne me console pas du fait que la garde n'existe plus. (p. 67)

Il arrive qu'un épisode de l'histoire du monument soit évoqué comme dans cette description du bas-relief et enfant (Hohenschönhauser Strasse). Sur la photo prise par Calle, on aperçoit un espace terreux et informe entouré de carreaux de béton :

On l'a souvent défiguré. Le garçon a été renversé plus d'une fois, mais ils l'ont toujours remis d'aplomb. Un jour, quelqu'un s'est rendu sur les lieux et a barbouillé de peinture jaune et verte le mur en bas-relief qui, du coup, a pris une allure lumineuse, quasi joyeuse. La peinture est restée jusqu'au démantèlement du monument. (p. 40-41) J'ai suivi le démontage à la télévision et je me suis rendu compte qu'il (le gigantesque Lénine de la place des Nations unies) étaient fait de quinze blocs de pierre, chacun pesant entre deux et quatre tonnes. Ils ont eu beaucoup de mal à se défaire de lui. Ils ont mis trois semaines environ ; il y avait des problèmes logistiques. À sa façon il faisait de la résistance (p. 21)

Ailleurs, on exprime ce qu'on voudrait qu'il soit advenu de ces divers symboles :

Lénine est dessous. En bronze. On le contemplant à travers les grilles de l'ambassade soviétique, sans pouvoir s'en approcher. Il regardait vers le nord. Debout sur un piédestal blanc. Seulement la tête et les épaules. Il regardait droit devant lui avec cet air songeur que nous lui connaissons. Grave et sublime. Au-delà du bien et du mal. Il ne faudrait pas qu'on l'oublie. (p. 14) – J'aurais probablement prêté main-forte pour nous débarrasser du grand Lénine. Il avait un côté dictatorial, prétentieux. Mais celui-ci, on sent chez lui quelque chose d'intime. Il ne me manque pas, mais j'aimerais mieux qu'il soit là. Encore maintenant, quand je passe devant cette façade, je le cherche du regard. (p. 15)

Ces commentaires où la voix personnelle s'exprime « à propos de » sur la voie publique se lient les uns aux autres et forment un tout polyphonique qui a tout du récit. Par la voie du souvenir, le récit ramène ce qu'il peut de ce qui a été et, dans le cas présent, devient prétexte à discourir sur ce qui est, pourrait ou devrait être.

Sur la confrontation entre l'« avant » de la chute du mur et l'« après » d'un point de vue pictural, on pourrait prétendre qu'elle répond à cette simple assertion de Danièle Méaux :

L'aptitude relative de la photographie à soustraire un spectacle au temps, le caractère authentique et daté de la scène figurée, font du médium photographique un outil particulièrement propre à rendre compte du changement. Telle carte postale d'un quartier urbain au siècle dernier permet à l'observateur qui connaît l'aspect actuel de l'endroit d'effectuer des comparaisons, de mesurer les transformations effectuées.<sup>54</sup>

Tout à fait. Mais la « mesure des transformations effectuées » dans *Souvenirs de Berlin-est* a quelque chose d'extrêmement brutal. Le texte, dans la pluralité des points de vue qu'il expose, amplifie comme il relativise cet effet. À cet égard, il peut en résulter une catharsis.

Collage est le mot qui convient le mieux à cet ouvrage de Calle. Un collage à partir de voix anonymes et de photographies sans artifice où s'entremêlent des souvenirs banals, des détails triviaux, à l'évocation de l'historique et du solennel. Ce qui n'est pas sans rappeler cette phrase de Ponge : « La fonction de l'artiste est ainsi fort claire : il doit ouvrir un atelier, et y prendre en réparation le monde, par fragments, comme il lui vient. <sup>55</sup> »

<sup>54</sup> Méaux, Danièle. *op. cit.*, p. 24

<sup>55</sup> Ponges, Francis. *Le grand recueil, Méthodes*. Paris : Gallimard, coll. « nrf », 1961, 302 p

LE PASSAGE dans *L'HÔTEL*

Dans *L'Hôtel*<sup>56</sup>, l'« avant » et l'« après » attribués par Méaux à toute photographie sont immanents à la structure de l'ouvrage, tant du point de vue scriptural que pictural. Bien sûr, le seul mot « hôtel » implique déjà le mouvement, le déplacement, le voyage, voire, le passage.

Un hôtel n'est pas un lieu d'appartenance. Ses chambres sont impersonnelles, du moins, a priori. On y séjourne pour un temps. En tant que lieu de retraite ou de dissimulation, on peut avoir l'illusion d'y être soustrait du monde. Mais la femme de chambre est la détentrice sans visage de la clef de l'intimité de tout occupant. Calle en prend avantage sous le couvert du jeu en personnifiant Maria, personnage de Paul Auster.

On sait déjà que les clients de Calle font l'objet d'un examen rigoureux. On sait également que son écriture confine à l'enquête. Mais elle est de passage, tout comme ceux qu'elle « espionne ». Et ce qu'elle rédige méticuleusement ressemble fortement à un journal de bord, activité qu'elle partage avec quelques-uns de ses clients. Calle ne photographie que les effets personnels de ces gens. C'est là la limite de son impudence. Ses photographies respectent la disposition des objets quand ceux-ci sont déjà bien en vue. Mais elle n'hésite pas à ouvrir les malles, les armoires, les tiroirs, les carnets ou les journaux de bord pour en exhiber le contenu.

Paul Auster définit cette expérience comme une « archéologie du présent ». Or, l'archéologue doit pénétrer un site. Il doit fouiller l'endroit de manière subtile, en repérant des indices afin de débusquer l'objet de sa quête. Son travail exige une précision sans faille quant à la datation et à certaines particularités de l'objet. C'est bien ce à quoi s'astreint Calle. Numéro de chambre, date et heure sont consciencieusement notés. La description des objets, sans être lourde, est

---

<sup>56</sup> Calle, Sophie. *L'hôtel*. Paris : Actes Sud, 1998, 175 p.

suffisamment précise pour que le lecteur-spectateur puisse juger d'une adéquation entre texte et photographies.

Les photographies de *L'Hôtel*, pour la majorité en noir et blanc, forment, a priori, un univers de claustration et d'immobilité. On a d'abord l'impression que, si ce n'était du texte, on ne pourrait y déceler les interventions de Calle. Et pourtant, ces pages fourmillent d'objets qui ailleurs pourraient sembler banals et qui, pourtant, se trouvent ici cernés d'une aura inusitée. Cette aura est, selon moi, la résultante d'un effet de présence ainsi que d'un effet de passage. Je m'explique. Le texte de Calle rend compte des arrivées et des départs des occupants et fait présumer de leurs absences simplement par le fait des allers et retours de Calle qui sont marqués par un changement de paragraphe, paragraphe qui s'ouvre invariablement avec la mention de la date et de l'heure, voire par des mentions plus explicites :

Je m'arrête. Je ne veux pas épuiser tout aujourd'hui. Je fais le lit et quitte la chambre. Il est 9 h 15. – *Mardi 17. 9 h 30.* Aujourd'hui j'ouvre la penderie. (p. 16)<sup>57</sup> – *Lundi 16 février. 9 h 30.* J'entre dans la chambre 28. Un seul lit est défait. (p. 24) – *Jeudi 19. Midi.* Ils sont partis. Ils n'ont rien laissé. (p. 31) – A treize heures, ils n'ont toujours pas libéré la chambre. (p. 89)

Il arrive que Calle colle l'oreille aux portes, ce qui lui permet d'évoquer à quelques reprises la présence des clients ou encore leurs projets :

Mardi 24. A 13 h, ils occupent toujours leur chambre et je quitte mon service. – Mercredi 25. A midi trente, je passe devant la porte du 24... Une toux masculine et une voix de femme me parviennent. Je m'approche et j'écoute : Lui : "Comment tu dis ?" Elle : "Non, je veux voir le musée, là où se trouve la poste " Il toussé. Lui : "Je sais qu'il y a encore un musée qu'on n'a pas vu." Elle : "Un palais ?" Lui : "Non, c'est un musée, il faut regarder sous « musée »." Elle : "Je commence à devenir un peu difforme." Lui : "Oh ! Le musée d'Art moderne !" Elle : "L'art moderne ! Non ! pas l'art moderne !" Ils se mettent finalement d'accord. Ils iront au musée de l'Académie, puis ils visiteront le campanile de la place Saint-Marc. Elle ajoute : "Et puis il y a une chose que j'aimerais voir : c'est les verres soufflés..." (p. 88),

Voire leurs itinéraires de voyage :

[...] "Friday : Rome... Tuesday : Florence..." et à la date d'hier, ces lignes : "... Arrived in Venice this morning..." [...] (p. 16) – [...] une photo en couleurs 18 x 24 cm, représentant un voilier sur la mer, une réservation au "Carlton" de Milan pour le 19 février [...]. (p. 31),

<sup>57</sup> Au cours de ce chapitre, les références à *L'Hôtel* se limiteront à l'inscription de la page entre parenthèses après la citation.

Des suggestions sur le fait qu'elle pourrait se voir démasquée : « J'entends du bruit, referme hâtivement la valise et fais le lit. (p. 31) – L'ascenseur s'arrête à l'étage. Je dois m'éloigner. » (p. 89), des allusions au futur ou à la finitude de son propre passage : « Le souvenir que je garderai d'eux est l'image de ce pantalon de pyjama, bêtement posé sur la chaise. » (p. 31)

Certes, les fouilles minutieuses auxquelles se livre Calle font de *L'Hôtel* ce qu'on pourrait appeler une « archéologie du présent ». Mais, à mon sens, *L'Hôtel* est un roman dans la mesure où il y a ici mise en récit. Et bien que l'élément déclencheur de cette création soit le fruit d'une imposture liée à l'approche existentielle de la création propre à Calle, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un roman dont le thème est le quotidien d'une femme de chambre. Et ce roman montre, selon moi, quelque parenté avec le travail de Georges Perec. Je pense, entre autres, à la présentation qui figure sur le rabat de *L'infra-ordinaire* où ce dernier expose une partie de ses réflexions :

Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ? [...] Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres.<sup>58</sup>

Une marque distingue l'ouvrage de Calle de ceux de Perec : les photographies. J'ai dit d'elles qu'elles semblaient montrer, a priori, un univers de claustration et d'immobilité. Or, il n'en est rien. En somme, à travers le langage des traces, des allers et venues, de la présence et de l'absence, elles témoignent du passage du temps, des époques et des êtres. De même qu'elles répondent, selon moi, à la conception d'un Pierre Fenoy pour qui « la prise de vue est moins définie comme un exercice du regard que comme une école d'attention à l'instant présent, qu'il s'agit de sentir et de perpétuer »<sup>59</sup>.

<sup>58</sup> Perec, Georges. *L'infra-ordinaire*. Paris : Édition du Seuil, « coll. La librairie du XXe siècle », 1989, 121 p.

<sup>59</sup> Cette citation est tirée de : Méaux, Danièle. *op. cit.*, p. 26.

## FORMES DE RÉPÉTITION

Je reviens à Pingaud et à son questionnement – comme on revient à l’origine pour ainsi dire – afin d’aborder ce carrefour qu’est le concept de répétition. Et si je me le représente en tant que carrefour, c’est pour une raison très simple se ramenant au foisonnement sémantique qui l’entoure. J’entends, par là, cette myriade de mots gravitant autour de lui.

Libéré des œillères d’une philosophie restrictive ancienne, Pingaud révisé sa conception d’une beauté dont l’existence ne dépendrait que de la seule intervention de l’artiste. Se dressant devant lui en tant qu’expression d’une beauté accidentelle, le mur vient pour ainsi dire le débarrasser de son parti pris esthétique étroit :

Je croyais jusqu’à présent que l’émotion esthétique naissait de la découverte d’une forme. Il me paraissait impossible d’imaginer une beauté qui ne fût pas composée, même si cette composition avait le hasard pour origine : équilibre ou déséquilibre, mouvement ou repos, ordre ou désordre – mais toujours calculés, toujours maintenus fermement par quelque rapport. Je croyais aussi que la beauté exigeait la rareté, le propre de la chose belle étant de se distinguer entre une infinité de choses banales, de briller d’un éclat spécial et immédiatement perçu, de signifier son prix par une originalité dont tout le mérite revenait à l’artiste. Or voici une beauté informe et spontanée, qui n’obéit à aucun dessein et derrière laquelle on n’aperçoit nul artiste.<sup>60</sup>

Vient la question de la beauté – ou de l’œuvre – posée dans son rapport paradoxal à la mémoire, soit à la fois rappel ou résurgence du passé et comme éphémère et vouée à l’oubli. C’est ainsi qu’il expose le lien entre beauté et répétition :

D’où vient que la beauté soit indissolublement liée à la mémoire et se présente à nous comme une *répétition*. Répétition du passé, d’abord, qui n’existe que comme passé qu’à partir de l’instant où le souvenir – consciemment ou inconsciemment – le récupère. On ne « retrouve » jamais le temps « perdu », et l’œuvre, si elle devait se proposer ce but, ne serait qu’un miroir aux alouettes. [...] Les œuvres heureuses exorcisent les fantômes qui les ont suscitées. [...] Peuvent-elles éviter, pourtant, qu’ils ne ressurgissent ?<sup>61</sup>

La beauté suscitant la répétition, Pingaud souligne ainsi le lien entre beauté et répétition, voire celui entre beauté et désir – désespéré – de répétition dans une indifférenciation du passé et du futur :

<sup>60</sup> Pingaud, Bernard. *Les anneaux du manège. op. cit.*, p. 68

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 71.

Répétition s'entend aussi au sens où des acteurs répètent une pièce, préparant un avenir triomphal. Non moins que la mémoire, la beauté met en jeu le désir, non moins que le passé, le futur. L'« autrefois » des contes, c'est ce qui sera encore, ce qui ne peut pas être de nouveau, toujours. Tout plaisir laisse apercevoir un « demain », et ce demain est toujours désespéré, car la beauté ne nous en offre que le rêve ou le simulacre, ce qui fait que l'œuvre s'épuise si vite et si tristement parfois, fermant aussitôt l'issue qu'elle a laissé entrevoir, éteignant elle-même l'enthousiasme qu'elle a fait naître.<sup>62</sup>

Tout plaisir ne suscite-t-il pas un désir de répétition ? Et n'est-ce pas le cas de toute pratique artistique ? Tenter de (re-)créer à nouveau pour faire renaître l'enthousiasme initial ?

Avec sa façon particulière de se saisir du concept de répétition, Pingaud reprend pour les éclairer ces deux autres concepts qui sont ceux de la trace et du passage, nous rappelant incessamment les limites du fait de répétition :

Comment l'œuvre, qui répète à son tour cette répétition, qui imite cette brisure, qui veut reconstituer artificiellement la trace pure du passage, pourrait-elle prétendre à se suffire et à s'isoler ?<sup>63</sup> – Il faut donc oublier l'œuvre après l'avoir regardé, et ce n'est certes pas par hasard si la répétition que constituent aussi lecture et contemplation conduit ici encore à l'oubli.<sup>64</sup>

Il semble s'agir ici d'une conception de la répétition comme acte désespéré et avec l'idée de la finitude avérée de toute forme d'art. Mais il n'en serait rien, sa démonstration s'ouvrant sur des perspectives nouvelles annonçant<sup>65</sup> des pratiques futures telles que celles de Sophie Calle :

L'art « brut » ou autre, l'« informel », nous offrent aujourd'hui des *murs* qui ne se distinguent plus qu'à peine de celui que j'ai sous les yeux. La hantise d'une expression à l'état pur s'y dessine, que pourrait à la rigueur remplacer n'importe quoi : art de la trace, de la répétition à perte de vue, art du temps qui, dans ses griffures et ces taches inscrites à la surface d'une matière houleuse et sans noblesse, triomphe enfin du long esclavage où le tint l'obsession de la figure.<sup>66</sup>

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 73

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>65</sup> Il ne faut pas perdre de vue que « L'œil au mur » est d'abord paru en 1960.

<sup>66</sup> Pingaud, Bernard. *Les anneaux du manège. op. cit.*, p. 75.

Par contre, si l'art a pu « triompher de l'obsession de la figure », il est d'autres obsessions qui hantent certains artistes dont Sophie Calle. Chez elle, l'obsession se présente sous la forme d'un type de répétition spécifique : le rituel.

Le rituel fonde donc sa démarche, ses « lubies » cachant ainsi une approche structurée. La prise de traces, par exemple, dépend de la répétition de certains actes tels que photographier, questionner, noter ou amasser. Chaque expérience comporte ses propres règles internes – comme, par exemple, de ne pas entrer en contact direct avec les clients de *L'hôtel* – qu'elle s'impose elle-même. Mais à l'intérieur du cadre fixé, le hasard règne. Les rituels de Calle impliquent donc une corrélation entre contrainte et hasard. Ce qu'Isabelle de Maison Rouge souligne en ces mots :

L'artiste (Calle) aime contrôler et perdre le contrôle. L'obéissance à un rituel correspond à un double fonctionnement : une manière de se fixer des limites contraignantes et donc de s'imposer des limites, et en même temps de se laisser porter sans infléchir le hasard.<sup>67</sup>

Les trois œuvres de Calle me permettent d'aborder la répétition dans la pluralité de ses ramifications puisque tant rituel, quotidienneté, ressassement, récurrences, variantes, séries, reprises qu'habitudes, représentent autant de concepts qui en sont partie prenante.

#### LA RÉPÉTITION dans *DOULEUR EXQUISE*

Les œuvres de Calle jouent sur un emploi simultané du répétitif et du différent et cela vaut autant pour *L'Hôtel*, *Souvenirs de Berlin-Est* que pour *Douleur Exquise*. Toutefois, il n'est pas l'une d'entre elles pour laquelle les modalités du jeu ne soient singulières. En ce qui a trait à *Douleur Exquise*<sup>68</sup>, la répétition tient à plusieurs détails d'ordre esthétique à teneur symbolique de même qu'à la récapitulation et à la citation. La différence, pour sa part, apparaît sous la forme de la variation sur un même thème,

<sup>67</sup> De Maison Rouge, Isabelle. *Mythologies personnelles, l'art contemporain et l'intime*. Paris : Éditions Scala, 2004, p. 76.

<sup>68</sup> Calle, Sophie. *Douleur Exquise*. Paris : Actes Sud, 2003, 281 p.

de la reprise par collage et du renforcement de la mise en présence par la photographie massive d'objets hétéroclites.

L'« avant » de la douleur et son « après » divergent l'un de l'autre de manière flagrante. Ainsi, la première partie de *Douleur exquise* se ramène à un assemblage complexe conçu comme une enfilade ininterrompue de photographies disparates – à quelques exceptions près –, où des pages offrent quelques lignes à lire. On y trouve des clichés polaroids, des photographies en couleurs ou noir et blanc, des planches contact, des grands plans, des plans moyens ou des plans d'ensemble. De plus, l'espace qu'occupent ces photographies varie. Il arrive que des photographies n'emplissent qu'une portion de page. Ces photos peuvent être centrées dans le cadre de la page mais il arrive également qu'elles soient légèrement décalées vers le haut. Certaines photographies occupent une page entière alors que d'autres s'étalent sur deux pages. On y voit des plans rapprochés, des plans moyens ou des plans d'ensembles de divers objets, de visages, de scènes ou de paysages.

J'ai déjà dit de cette trame qu'elle était un récit en soi. Calle raconte en faisant alterner langage scriptural et langage pictural. On pourrait considérer que le récit, qui débute avec le départ de Calle pour le Japon et se conclut avec la rupture, n'échappe pas à la linéarité puisqu'il s'agit bien de la relation d'une suite d'événements qui mènent chronologiquement d'un point *a* à un point *b*. Mais cette succession n'est pas linéaire. D'abord, parce que l'ordre de certaines photos paraît interchangeable, mais surtout, parce que ce foisonnement de photographies – largement dotées d'une charge culturelle le plus souvent implicite – démultiplie le récit.

Je dis implicite pour la raison que les photographies sont rarement commentées ou traduites. De ce fait, le lecteur-spectateur quitte incessamment le récit à proprement parler pour se trouver plongé dans un questionnement ou dans une recherche qui provoque indubitablement une coupure ainsi qu'une distanciation par rapport à un possible continuum temporel. La constatation de Danièle Méaux en ce qui a trait à l'« assemblage de clichés » est représentative de l'effet produit par cette trame diffuse : « L'assemblage de clichés distincts conduit à envisager la temporalité

de l'acte photographique comme une réalité complexe et multiforme... »<sup>69</sup> En effet, il s'agit ici d'un assemblage et non d'une série photographique. Aussi, les lettres qui apparaissent sporadiquement, ponctuant la trame et la menant progressivement à son dénouement, agissent comme constituantes de cet assemblage. En somme, le lecteur-spectateur est confronté à un retour incessant de la différence.

Cette contradiction est caractéristique des deux parties. Dans la première, les lettres, bien que le contenu en diffère, commencent inlassablement par la même adresse à l'amoureux, le même « Mon amour ». Cette forme d'introduction se reproduit dans les récapitulations de l' « après la douleur », dont la première phrase revient invariablement comme suit : « Il y a X jours, l'homme que j'aime m'a quittée ». Cette phrase répétée en deuxième partie, phrase rituelle pour ainsi dire, agit comme une manière de leurre donnant cours à l'écriture, voire encore comme symbole récurrent de la douleur, telle la photographie de la chambre au téléphone rouge ou ces pages noires où les caractères blancs passent au gris, pâlisant jusqu'à disparaître. En effet, les pages de cette deuxième partie sont marquées par l' « exorcisme » libérateur. Ce qui signifie qu'en avançant dans le compte des jours, la récapitulation de Calle présente non seulement les faits de manière différente – retenant un détail ici, l'omettant ailleurs –, mais qu'elle se fait de plus en plus concise et s'écourte, devenant presque télégraphique et s'estompant jusqu'à n'être plus que page noire :

Il y a 91 jours, l'homme que j'aime m'a quittée. La scène s'est déroulée à deux heures du matin, le 25 janvier 1985. Chambre 261. Hôtel Impériale New Delhi. J'ai reçu la nouvelle au téléphone. Un téléphone rouge. En trois minutes, il m'a dit qu'il en aimait une autre. C'est tout. C'est maigre. Ça va passer. – C'est la même histoire sauf qu'elle s'est déroulée il y a de cela 95 jours, le 25 janvier 1985, à deux heures du matin, dans une chambre d'hôtel à New Delhi, et que c'est au téléphone que j'ai entendu cette voix d'homme qui ne viendrait plus. – Il y a 96 jours, l'homme que j'aime m'a quittée. Lieu : la chambre 261 de l'hôtel Impérial à New Delhi. Date : le 25 janvier 1985 à deux heures du matin. Action : rupture au téléphone. Signe distinctif : le panaris du héros. Titre de l'œuvre : Le panaris perdu. La règle des trois

---

<sup>69</sup> Méaux, Danièle. *op. cit.*, p. 173.

unités fut respectée mais les répliques étaient pauvres, la sortie bâclées, l'intrigue ordinaire. (p. 266-268-270)<sup>70</sup>

Si ces variations sur un même thème s'épuisent du côté de Calle, elles se renouvellent toutefois de l'autre côté du miroir inversé que constituent les témoignages. Du côté de Calle, se répète *ad nauseam* la photographie de la chambre au téléphone rouge. De l'autre, celui de la page blanche avec son répertoire d'évènements douloureux complètement différents les uns des autres et chacun illustré par une image particulière ramenant toujours à la souffrance d'autrui.

La première partie de *Douleur exquise* se présente comme un assemblage qui ramène sans cesse à la mémoire du lecteur-spectateur l'illusion d'une continuité narrative. La deuxième partie constitue un montage en miroir de deux séries de photographies, l'une itérative, l'autre hétéroclite, ainsi que deux séries de texte, le premier se posant comme un passage graduel vers l'oubli, le second restaurant dans sa diversité la perception de la douleur – du deuil, de la perte ou de la souffrance – comme donnée universelle.

L'œuvre, dans son intégralité, peut être reçue comme une manière de ressassement et, par le fait même, faire l'objet d'une lecture sous l'angle freudien de l'obsession ou encore du retour du refoulé. Cependant, je n'abonde pas dans ce sens. Il s'agit d'une œuvre ou d'un bricolage, au sens où l'entend Lévy-Strauss, qui, bien que nourri du vécu de Calle, transcende la thématique de la douleur et du deuil par la rencontre avec l'autre. Ces mots de Merleau-Ponty traduisent, selon moi, l'impulsion qui traverse *Douleur exquise* : « Les paroles des autres me font parler et penser parce qu'elles créent en moi un autre que moi, un écart par rapport à... ce que je vois et me le désignent ainsi à moi-même. »<sup>71</sup>

#### LA RÉPÉTITION dans *SOUVENIRS DE BERLIN-EST*

<sup>70</sup> Au cours de ce chapitre, les références à *Douleur exquise* se limiteront à l'inscription de la page entre parenthèses après la citation.

<sup>71</sup> Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible, suivi de Notes de travail*. Paris : Gallimard, « coll. Tel », 1964, p. 273.

Les photographies de *Souvenirs de Berlin-est*<sup>72</sup> ne se présentent pas comme une série homogène. Elles constituent plutôt deux séries parallèles, à savoir, une série de photographies dont le dénominateur commun est d'exposer l'absence de monuments en montrant les traces qui en subsistent, et une série de photographies d'archives<sup>73</sup> qui montrent les monuments en question. Les deux séries se distinguent par deux autres points. La plus récente est en couleurs, celle d'archive, en noir et blanc. Les photographies de la première occupent l'intégralité des pages – le plus souvent une ou parfois deux lorsque les proportions de la trace l'exigent – alors que celles de la deuxième occupent un espace restreint dans le cadre de la page. Les photographies des deux séries alternent présentées par couples, ayant d'abord pour objet la trace du monument et, plus tard, le monument lui-même. Cette alternance a pour résultante une confrontation des deux séries qui marque de façon tranchée le décalage temporel qui les sépare. Entre la photographie récente et la photographie d'archives sont consignés des commentaires de quidams, d'inconnus ou de passants. L'effet est percutant et les photographies d'archives sont précieuses dans la mesure où elles permettent de mesurer l'ampleur des changements. Danièle Méaux nous résume en quelques mots cette faculté de la photographie :

L'aptitude relative de la photographie à soustraire un spectacle au temps, le caractère authentique et daté de la scène figurée, font du médium photographique un outil particulièrement propre à rendre compte du changement. Telle carte postale d'un quartier urbain au siècle dernier permet à l'observateur qui connaît l'aspect actuel de l'endroit d'effectuer des comparaisons, de mesurer les transformations effectuées.<sup>74</sup>

Cependant, il y aurait une nuance à apporter dans la mesure où il ne s'agit pas ici de comparer (pour comparer) des transformations qui se seraient succédées dans le cours de l'histoire. Il s'agit plutôt de mettre en lumière l'impact, au sein d'une communauté, de changements imposés par une institution politique.

---

<sup>72</sup> Calle, Sophie. *Souvenirs de Berlin-Est*. Paris : Actes Sud, 1999, 71 p.

<sup>73</sup> ©Ullstein Bilderdienst.

<sup>74</sup> Méaux, Danièle. *op. cit.*, p. 24.

Les photographies de traces seules ou même accompagnées d'une légende auraient-elles le même impact ? Pour Danièle Méaux, la réponse est négative :

Quant à la représentation d'un événement qui appartient au domaine de la vie publique, elle peut fournir certaines informations, mais elle ne prend une valeur commémorative que si elle se trouve intégrée dans une continuité qui est la mémoire collective. Cette réinsertion de la scène dans un enchaînement évènementiel est subordonnée aux connaissances du lecteur. Si l'examen de l'image n'est pas nourri d'informations suffisantes, la scène est appréhendée comme un spectacle isolé, coupé du devenir historique. [...] Mais dès lors que les connaissances du lecteur le permettent, la scène photographiée se trouve réinsérée dans une continuité historique. Le spectacle retenu est alors peu ou prou relié à l'observateur contemporain qui en comprend les enjeux.<sup>75</sup>

Avec *Souvenirs de Berlin-Est*, Calle réalise ainsi, selon moi, ce que Danièle Méaux désigne comme la « réinsertion dans une continuité historique », réalisation résultant en grande partie des commentaires de quidams. Ces commentaires et récits défilent sur la page comme une variation sur un même thème : le buste de Lénine couvert par une boîte, une immense sculpture à la mémoire de ce dernier démontée et remplacée par un ensemble de grosses pierres, une plaque marquant son passage déboulonnée du mur d'une bibliothèque, une sculpture représentant un groupe de combattants retirée du haut de « marches qui ne vont nulle part », etc.

Les commentaires, pour répéter, sont dissemblables les uns des autres, voire même contradictoires. Ces histoires ordinaires tirées du quotidien constituent chacune un apport qui permet au lecteur-spectateur de se figurer la réalité à travers une manière de prisme. L'objet qui les lie conduit à une certaine redondance. Il représente un retour de l'ordinaire et renvoie au retour sur lui-même de l'ordinaire :

L'ordinaire, c'est le prolongement, la continuation, cette longueur de temps qui s'étire en durée : répétition nue (elle peut être discontinue, mais reste fondamentalement répétition du même). Or qui se prolonge ainsi ? Une singularité jusqu'au voisinage d'une autre singularité. Au contraire, la reprise des singularités les unes dans les autres, la condensation des singularités les unes dans les autres, tant dans un même problème ou une même Idée que d'un problème à l'autre, d'une Idée à l'autre, définit la puissance extraordinaire de la répétition, [...]. La répétition, c'est ce lancer des singularités, toujours dans un écho, dans une résonance qui fait de chacune le double de l'autre, de chaque constellation la redistribution de l'autre.<sup>76</sup>

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>76</sup> Deleuze, Gilles. *Différence et répétition*. Paris : Presses universitaires de France, 1981, p. 259-260.

C'est parce que ces monuments faisaient l'objet du paysage quotidien de ces gens que la réappropriation par la mémoire se réalise. Cette « puissance extraordinaire de la répétition », pour reprendre Deleuze, voire ce retour assidu du banal, donne lieu à une manière de récit collectif. Une recomposition par morceaux composites de faits historiques, c'est-à-dire la recomposition de l'Histoire à partir de ces parcelles – les multiples petites histoires – que représentent les commentaires et récits de simples citoyens.

Les interventions de ces passants attestent une relation de continuité avec les monuments ainsi qu'une certaine familiarité du seul fait de les côtoyer de jour en jour. Mais le mouvement à la source des remémorations de ces gens et celui qui constitue le texte de *Souvenir de Berlin-Est* sont différents. Les remémorations ou « ressouvenirs » des passants répètent le passé et en sont prisonniers. Tandis que le récit collectif mis au jour par Calle est un constant renouvellement. Les propos de Marie-Laure Bardèche rendent bien, ce me semble, la nuance entre ces deux types de répétition :

Répétition et ressouvenir sont bien un même mouvement, mais si le ressouvenir est une répétition en arrière, la répétition elle, est un « ressouvenir en avant » qui ne tente pas la reprise de ce qui fut, ni la redite du même. Si elle retrouve le même, c'est pour le modifier dans une nouvelle saisie qui le fait renaître et advenir autre. Elle est un recommencement, un changement dans le même [...].<sup>77</sup>

Quand je dis « prisonniers du passé », je devrais plutôt dire « prisonniers de l'image qu'ils se sont forgés de ces objets ». Ce qui rend compte des divergences dans les descriptions ainsi que de l'inadéquation entre le rendu des images mnésiques et la photographie d'archives. Merleau-Ponty affirme ainsi avec raison :

Des choses aux yeux et des yeux à la vision il ne passe rien de plus que des choses aux mains de l'aveugle et de ses mains à sa pensée. [...] La ressemblance est le résultat de la perception, non son ressort. À plus forte raison l'image mentale, la voyance qui nous rend présent ce qui est absent, n'est-elle rien comme une percée vers le cœur de l'Être : c'est encore une pensée appuyée sur des indices corporels, cette fois insuffisants, auxquels elle fait dire plus qu'ils ne signifient.<sup>78</sup>

<sup>77</sup> Bardèche, Marie-Laure. *Le principe de répétition, littérature et modernité*. Paris : L'Harmattan, 1999, p. 165.

<sup>78</sup> Merleau-Ponty, Maurice. *L'œil et l'esprit*. Paris : Gallimard, « Coll. Folio essais », 1964, p. 41.

En d'autres mots, le corps, la matière ou la forme des monuments se dérobent à la mémoire de chacun à cause de la subjectivité de ses souvenirs mais surtout de la relativité de l'acte même de perception.

Le terme de composition ou de photocomposition renvoie à plusieurs définitions. Il peut désigner une photographie résultant d'un arrangement issu d'une manipulation par le photographe ou encore du réglage des différents paramètres liés à la maîtrise de l'appareil photographique. Par exemple, pour Lucien Hervé, l'harmonie d'une photographie se définit « comme un accord bien réglé entre les diverses parties d'un ensemble, au sein d'une composition qui repose sur des éléments de base telles la ligne, la largeur, la hauteur, la profondeur. »<sup>79</sup> En fait, on peut dire qu'il existe autant de conceptions de la composition que de photographes. Le mot désigne également une série de photos distinctes ou encore la réunion de clichés pour faire une page.

Le photographe William Betsch exprime dans les termes suivants sa conception de la composition selon une perspective qui permet à la photographie, par le truchement du montage, de se libérer des contingences temporelles :

Le temps, en un sens, c'est la composition. Parce qu'on ne peut être qu'en un seul endroit dans le temps. On ne peut être dans un endroit qu'au moment où on y est. Parfois, il faudrait être ailleurs en même temps, mais on ne peut pas : c'est ça la composition. Parfois, on peut : la composition, c'est ça.<sup>80</sup>

La composition picturale répétitive de l'ouvrage de Calle me semble relever d'une même volonté de combler l'écart temporel en mettant en présence – et donc en rendant présent – de manière simultanée des photographies saisies à des époques ou à des moments différents.

La structure que Calle exploite dans *Souvenirs de Berlin-Est* est la même que dans *Disparition*<sup>81</sup>, ouvrage où elle confronte l'image de traces laissées par le vol d'œuvres d'art, ainsi que les descriptions et commentaires de gens pour lesquels ces

<sup>79</sup> Ferranti, Ferrante. *Lire la photographie avec Ferrante Ferranti*. Rosny-sous-Bois : « coll. L'œil instruit », 2003, p. 32.

<sup>80</sup> Méaux, Danièle. *op. cit.*, p. 30.

<sup>81</sup> Calle, Sophie. *Disparition*. Paris : Actes Sud, 2000, 85 p.

œuvres faisait partie du quotidien, à des images de ces œuvres dans leur intégrité. Les deux ouvrages ont pour but de combler partiellement la perte d'objets précieux – en tant qu'héritage historique et culturel – en mettant en jeu la présence d'une trace s'instaurant comme lieu de mémoire.

### LA RÉPÉTITION dans *L'HÔTEL*

J'ai dit de *L'Hôtel*<sup>82</sup> qu'il était fondé sur le quotidien de la femme de chambre. Il l'est, en effet, mais en tant que prétexte et en tant que cadre. La femme de chambre répète des tâches simples et machinales qui abrutissent. Ce mode de répétition n'est pas le propre de toute habitude. Gilles Deleuze pose l'essence de l'habitude, celle qu'on appelle existence, voire celle qui fait que le présent advient, par exemple, dans la marche en tant qu'élan, avec cet écart si infime qu'on l'oublie et cette suspension entre le pied quittant le sol et l'autre pied qui le touche à peine :

L'habitude est la fondation du temps, le sol mouvant occupé par le présent qui passe. Mais ce qui fait passer le présent, et qui approprie le présent et l'habitude, doit être déterminé comme fondement du temps. Le fondement du temps, c'est la mémoire. [...] L'Habitude est la synthèse originaire du temps, qui constitue la vie du présent qui passe ; la Mémoire est la synthèse fondamentale du temps, qui constitue l'être du passé (ce qui fait passer le présent).<sup>83</sup>

En fait, la répétition qui caractérise la routine de la femme de chambre diffère du rituel que Calle s'est elle-même imposé – rituel qui a pour but de révéler une « archéologie du présent » à travers l'étude méticuleuse des habitudes des clients d'un hôtel. Mais en quoi ? Sinon que pour la femme de chambre réelle il ne s'agit pas d'un jeu. Cependant, il y a plus... Dans son article *Poïétique et répétition*<sup>84</sup>. René Passeron répertorie six types de répétition : la répétition réflexe (celle de l'artisan), la répétition stérile (abrutissante), la répétition ascétique (religieuse), la répétition intégrée (technique, virtuosité), la répétition « avant » (entraînement) et la répétition

<sup>82</sup> Calle, Sophie. *L'hôtel*. Paris : Actes Sud, 1998, 175 p.

<sup>83</sup> Deleuze, Gilles. *op. cit.*, p. 109.

<sup>84</sup> Passeron, René. *Poïétique et répétition*. In *Création et répétition*. « Recherches poïétiques par le groupe de recherches esthétiques du C.N.R.S. sous la direction de René Passeron. » Paris : Éditions Clancier-Guénéaud, 1982, 206 p.

structurale (interne à l'œuvre). La routine de la femme de chambre correspondrait à la répétition stérile : « *La répétition stérile*. Elle prend toute la place et ne débouche sur rien. C'est celle de Sisyphe. [...] Les tâches quotidiennes, appelées ainsi parce qu'elles sont à recommencer chaque jour que Dieu fait, leur ennui vient de leur uniformité répétitive. »<sup>85</sup>

En ce qui concerne Calle, la classification serait plus complexe. Ainsi, plusieurs types de répétition s'appliquent aux activités de Calle ainsi qu'à son œuvre. Le premier concerne la partie de l'œuvre de Calle se fondant sur le jeu auquel elle se prête en incarnant le personnage de Maria qui, dans le roman d'Auster, se prête de même au jeu de femme de chambre. Ne pourrait-on pas discerner dans ce miroir une manière de répétition intertextuelle ? Mais s'agit-il d'abord de répétition ? En fait, il s'agit d'une répétition, mais d'une répétition d'un tout autre ordre, celui que Pingaud rapproche du théâtre en affirmant que « la répétition s'entend aussi au sens où des acteurs répètent une pièce ». <sup>86</sup>

Pour que l'œuvre soit réalisée, Calle doit évidemment exécuter les tâches d'une femme de chambre et, par le fait même, accomplir ce que Passeron appelle répétition stérile. Mais ce rituel auquel se contraint Calle, comprenant la prise de note, l'écriture, la photographie et les fouilles systématiques, relèverait de la répétition dite intégrée : « La répétition intégrée relève de moyens d'autant plus aptes aux inventions de la liberté, qu'ils auront mieux intégré à leur efficacité interne les mécanismes de la répétition réflexe. »<sup>87</sup>

La résultante du rituel de Calle, à savoir l'œuvre, serait de l'ordre de la répétition structurale. Enfin, tout le processus de création se résumerait à cette conception englobante de répétition réflexe :

En fait, personne ne peut rien faire, rien produire, rien créer, sans donner place vivante aux réflexes du faire, à cette pratique dont rien de neuf ne sortirait sans l'aide du micro-

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>86</sup> Pingaud, Bernard. *op. cit.*, p. 71.

<sup>87</sup> Passeron, René. *op. cit.*, p. 13

automatisme de la répétition intégrée. Cette répétition est au cœur de la création. Je veux dire qu'elle en est le rythme cardiaque.<sup>88</sup>

Dire d'un roman qu'il reflète son époque est un lieu commun. C'est tout de même ce que réalise Calle avec *L'hôtel* et le terme d'« archéologie du présent » en fait foi.

J'ai établi un parallèle entre *L'hôtel* et *L'infra-ordinaire* de Perec en citant la question qu'il y soulève, à savoir comment rendre compte, interroger ou décrire ce qui se passe chaque jour et qu'il définit comme le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire ou l'habituel. C'est par la ténacité dans la répétition que Calle y répond, voire par la datation méticuleuse, les allers et retours dans une même chambre ou les nombreuses intrusions dans l'intimité – lecture de cartes postales, de notes, de cahiers de bord, etc. – des occupants des chambres. Par le soin du détail apporté aux descriptions, le texte apparaît comme déjà convaincant, mais la photographie, de par sa nature indicielle, accrédite quant à elle la véracité de l'écrit alors qu'elle vient combler l'écart entre signifiant et signifié, entre mots et objets. On pourrait penser que cette répétition presque tautologique du scriptural dans le pictural menacerait la liberté imaginative du lecteur-spectateur, mais c'est l'opposé qui advient. C'est que la multiplicité des détails écrits – dont la mention de prénoms, la déduction de l'âge de ces personnes par des objets tels que des lettres ou des cartes d'identités – amplifiés par l'impact des photographies, fait advenir des personnages.

La diversité dans les similarités accentue l'impression grandissante de reconnaissance, de familiarité et de proximité entre le personnage Calle et les « occupants de chambre » devenant des protagonistes. Ce qui n'est pas sans concrétiser cette assertion de Deleuze : « À la divergence et au décentrement perpétuels de la différence, correspondent étroitement un déplacement et un déguisement dans la répétition. »<sup>89</sup> Ainsi, le déguisement ne se montre pas

---

<sup>88</sup> *Idem.*, p. 10

<sup>89</sup> Deleuze, Gilles, *op. cit.*, p. 2.

nécessairement là où on l'attendait le plus. Et si les actes de Calle et de la femme de chambre diffèrent, le théâtre, de son côté, demeure le même.

## CONCLUSION

J'ai choisi de donner pour titre à ce cahier *Les voies du souvenir*, en ce qu'il réfère directement aux « métaphores » exposées par Pingaud – soit la trace, le passage et la répétition – qui me semblent si corrélatives les unes aux autres qu'il m'apparaît presque impossible de traiter de l'une sans que les autres ne se trouvent immédiatement en jeu. J'ai également choisi ce titre parce qu'il symbolise la diversité des chemins qu'il nous est possible de prendre pour faire advenir dans ce mouvement d'instauration – mot cher à Alféri, mais qui désormais pour moi ne s'applique pas qu'à la phrase – d'un présent précaire inhérent à l'action du « ressouvenir » à travers la photographie autant qu'à travers l'écriture. J'irais même jusqu'à affirmer que la trace comme présence insistante, le passage comme reconnaissance de cette présence dans sa précarité et la répétition comme réitération d'une volonté de perpétuation de cette trace, passent du statut de métaphore à celui de réalité perceptible dans toute œuvre, qui plus est, dans celle de Sophie Calle.

Nonobstant leur dimension ludique, les ouvrages de Calle reposent sur des procédés rigoureux. L'investissement personnel de Calle dans ses œuvres ne reflète pas la seule dynamique narcissique. Par « investissement personnel », j'entends cette façon de créer à partir de la « matière vécue », de se plier à des rituels ou de se faire à la fois personnage et artisan, toutes considérations rendant la frontière entre l'auteur et le personnage difficile à départager. Mais y a-t-il un véritable impératif à les départager ? Cet investissement, je ne l'associe pas au narcissisme ou à l'obsession de soi, mais bel et bien à un désir irrépressible et constant d'utiliser sa propre personne – et tout ce que cela implique de révélation de son intimité – comme prétexte pour agripper la réalité de son existence et distordre ce qu'il y a en elle de

banal, d'habituel ou de quotidien. Il ne s'agit pas d'un rejet du banal, mais bel et bien d'une distorsion par le jeu, tant ludique que théâtral.

Ces jeux sont souvent prétexte à une ouverture sur l'autre ; le plus souvent l'inconnu ou le quidam. Ils lui donnent la parole et font ainsi advenir – sous forme d'une œuvre – le caractère multidimensionnel du présent.

Par ailleurs, les œuvres de Calle apparaissent souvent comme une tentative de prise sur le présent, ce qui n'est pas sans rappeler cette phrase de Montaigne : « Je ne peins pas l'être. Je peins le passage : non un passage d'âge en autre, ou, comme dit le peuple, de sept ans en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure. »<sup>90</sup>

Cette ouverture à l'autre se réalise de plusieurs manières et les trois ouvrages dont j'ai traité n'en montrent que quelques-unes, notamment celle du témoignage, tel dans *Douleur exquise* où il s'agit de se mettre à l'écoute de la souffrance des autres afin de la confronter à la sienne propre. Mais aussi ces échanges intertextuels entre Calle et Guibert dans *Douleur exquise* ainsi qu'entre elle et Auster dans *L'hôtel*. Dans *Souvenir de Berlin-Est*, c'est exclusivement la parole de l'autre que Calle donne à lire. Même lorsqu'il est absent ou ne constitue qu'une présence précaire, incertaine, lointaine, Calle se prend d'un attachement pour l'autre, comme dans cet exemple tiré de *L'hôtel* :

[...] Je laisse à ma remplaçante le soin d'observer les variations des oreillers du 28. Aujourd'hui, celui de gauche, qui tombe légèrement du lit, garde l'empreinte arrondie d'une présence. J'y vois comme un signe d'adieu. (p. 36) [...] 11 h 30. Il est parti sans se faire connaître. Sous l'oreiller, l'homme a oublié son mouchoir. (p. 43)

Cette ouverture est caractéristique de la curiosité et de l'inventivité que Calle déploie pour réaliser ses rituels. Tant par le scriptural que par le pictural se manifeste sa fascination pour le répétitif et ses variantes.

Le récit conventionnel offre généralement le confort illusoire de l'unité, de l'harmonie et de la continuité dans son pacte de lecture ; qu'il soit sceau de fiction ou de réalité. Calle propose des œuvres composites, ambiguës et ouvertes où intervient

<sup>90</sup> Montaigne, Michel de. *Essais III, II : Du repentir*. Paris : Gallimard, 2007, p. 805.

la voix de l'autre, que ce soit à travers l'intertextualité ou le témoignage. Dans les ouvrages de Calle, la photographie et le texte sont indissociables l'un de l'autre. Cependant, le rôle de la photographie ne se limite pas à la simple illustration. Il arrive qu'elle apparaisse comme un sceau de véracité de par son caractère indiciel. Mais le plus souvent, elle se fait phrase.

La première partie de *Douleur exquise* repose sur une chaîne de photographies qui forme la toile de fond d'où émerge le sens, soit celui de l'histoire, grâce à quelques fragments écrits qui agissent comme autant de balises. Le texte empêche les photographies – fourmillement de signes – de parler en vain. Le voisinage du texte et de la photographie propose diverses approches de la narrativité à travers une subversion de la linéarité ainsi que de la temporalité ; celles de la lecture, par exemple. Prenons l'exemple de *Souvenirs de Berlin-Est* où les témoignages au *je* induisent un présent artificiel. Il n'y a rien là de bien remarquable puisque tout récit peut faire de même. Mais ce qui diffère dans cet ouvrage réside plutôt dans le fait que la présentation linéaire des témoignages n'est que montage, chaque segment du paragraphe étant interchangeable avec les autres. Si la métaphore peut paraître simpliste, les commentaires ne se suivant pas comme le feraient les wagons d'un train, pourtant, elle s'avère.

Peut-être en partie en ce qu'ils restent anonymes, les commentaires se font instauration d'une parole et réitération de celle-ci, selon le sens même où Merleau-Ponty l'entend dans son ouvrage *Signes* :

Saussure peut bien montrer que chaque acte d'expression ne devient signifiant que comme modulation d'un système général d'expression et en tant qu'il se différencie des autres gestes linguistiques, – la merveille est qu'avant lui nous n'en savions rien, et que nous l'oublions encore chaque fois que nous parlons. Cela prouve que chaque acte partiel d'expression, comme acte commun du tout de la langue, ne se borne pas à dépenser un pouvoir expressif accumulé en elle, mais le recrée et la recrée, en nous faisant vérifier, dans l'évidence du sens donné et reçu, le pouvoir qu'ont les sujets parlants de dépasser les signes vers le sens. [...] nous n'avons pas seulement ici remplacement d'un sens par un autre, mais substitution de sens équivalents, la nouvelle structure se donne comme déjà présente dans l'ancienne, celle-ci subsiste en elle, le passé maintenant est compris...<sup>91</sup>

<sup>91</sup> Merleau-Ponty, Maurice. *Signes*. Paris : « coll. Folio essais », 1960, p. 131-132.

En conclusion, les ouvrages de Calle, tant par leur bricolage que par la mise en présence de l'autre par l'intertexte ou le témoignage, l'expérience d'une minutieuse « archéologie du présent » ou la fusion du pictural et du scriptural, s'affirment donc comme forme renouvelée de la narrativité littéraire.

#### CODA

Par souci de cohérence, il m'apparaît impératif d'expliquer les raisons pour lesquelles j'ai choisi d'établir les fondements de mon appareil réflexif en partant de l'étude de trois ouvrages de Sophie Calle plutôt que de tenter d'explicitier directement les voies théoriques qu'il m'importait d'explorer à travers *La vie en marche*.

Il est malaisé, c'est là d'ailleurs un lieu commun, de discourir à partir de son propre travail de création, qui plus est, quand ce qui en résulte constitue un objet composite où se brouillent les frontières tant en ce qui a trait aux genres qu'en ce qui a trait aux médiums qui s'y trouvent conviés. S'il s'agit ici d'un fait, il ne fournit pas pour autant une justification permettant d'évacuer le problème. Et si j'évoque donc ce dernier, c'est uniquement dans le but de rendre compte de l'inconfort de ma posture initiale par rapport au travail d'élaboration d'un appareil réflexif cohérent.

C'est mon travail de création lui-même, en tant que cet assemblage de photographies de traces à un récit sous forme de scènes racontant à partir de « matière vécue », qui m'a ainsi poussée directement vers des lectures se rapportant à la trace, à la perception ainsi qu'à la mémoire. Les « métaphores » trouvées dans l'ouvrage de Pingaud, à savoir la trace, le passage et la répétition, ne se sont pas présentées comme simples pistes de réflexion mais elles se sont plutôt imposées en tant que principes intrinsèques mêmes à *La vie en marche*. Toutefois, comment arriver à rendre compte de la fécondité et de l'interdépendance de ces trois concepts ou encore prétendre légitimer ma propre démarche créatrice sans devoir recourir à une œuvre autre qui puisse en être représentative ? En fait, plus que représentatifs, les ouvrages de Sophie Calle en seraient pour moi exemplaires.

Mais si par le truchement de ma lecture critique de l'œuvre de Sophie Calle, je me suis trouvée à même de mettre en lumière certaines caractéristiques se profilant dans *La vie en marche*, je me dois toutefois de souligner les limites de la « parenté » existant entre nos deux démarches. J'ai déjà souligné le fait que les ouvrages de Sophie Calle lient photographie et texte dans une visée qui dépasse le simple cadre illustratif, ce qui vaut aussi pour *La vie en marche*. J'ai soulevé d'autres similarités telles que la capture de traces, l'expression du banal, la dimension autobiographique ou le travail de collage, de même que la part laissée au hasard ainsi que cette manière de mouvement constant entre l'espace public et l'espace privé.

Hors, bien que l'investissement autobiographique induise un brouillage entre l'auteur et le personnage dans *La vie en marche*, Calle va beaucoup plus loin en ce sens dans la mesure où elle incarne véritablement un personnage avant de produire une œuvre – je pense ici, bien sûr, à *L'Hôtel*. De même, elle ne se limite pas à recueillir ou à rassembler des traces alors qu'elle se fait elle-même trace dans cette forme inusitée d'intertextualité qu'elle partage, entre autres<sup>92</sup>, avec Hervé Guibert ou Paul Auster. Également, dans la première partie de *Douleur exquise*, comme dans *L'Hôtel*, la fusion entre texte et photos diverge de l'effet de coïncidence qui caractérise la relation entre texte et photographie dans *La vie en marche*. Enfin, Calle rapporte la parole de l'autre de manière directe et effective plutôt que par le seul intermédiaire de la mise en fiction. De fait, au lieu de se contenter de rapporter la parole déjà proférée, elle la donne et la provoque, celle-ci devenant ainsi trace ou indicielle au même titre que la photographie. Et c'est alors, tant dans la deuxième partie de *Douleur exquise* que dans *Souvenirs de Berlin-Est*, un « ça a été dit » qui se confronte au « ça a été là ». De plus, les œuvres de Calle explorent le concept de répétition sous toutes ses formes, qu'elles soient esthétiques ou autres.

---

<sup>92</sup> Dans le roman récent de Grégoire Bouillier, *L'invité mystère*, le personnage principal se trouve invité au « rituel d'anniversaire » de Sophie Calle. (Bouillier, Grégoire. *L'invité mystère*. Paris : Allia, 2004, 98 p.)

S'il pouvait s'avérer que *La vie en marche* et les ouvrages de Sophie Calle aient en commun une même volonté qu'advienne quelque chose qui soit de l'ordre d'une surprise ou d'un émoi, en maintenant vive la mémoire d'un être, d'un geste, d'un échange, d'un signe, voire d'un banal objet, par le biais d'une « archéologie » de la trace, je considérerais l'avoir suivie sur « les voies du ressouvenir », mais plus encore, je considérerais avoir fait en sorte que le « cela a été » subsiste en tant que « c'est ».

## BIBLIOGRAPHIE

### Essais

Alféri, Pierre. *Chercher une phrase*. Breteuil-sur-Iton : Christian Bourgois, coll. « Détroits », 1991, 78 p.

Bardèche, Marie-Laure. *Le principe de répétition, littérature et modernité*. Paris : L'Harmattan, 1999, 233 p.

Barthes, Roland. « Le texte et l'image » in *L'obvie et l'obtus, Essais critiques III*. Paris : Seuil, coll. « Points », 1982, 283 p. (article préalablement publié dans *Communications* en 1961).

Barthes, Roland. *La chambre claire, Note sur la photographie*. Paris : Éditions de l'Étoile, Gallimard, Le Seuil, coll. « Cahier du cinéma ». 1980, 192 p.

Chevrier, François. *Proust et la photographie*. Paris : Éditions de l'étoile, « Écrit sur l'image », 1982, 115 p.

Deleuze, Gilles. *Différence et répétition*. Paris : Presses universitaires de France, 1981, 409 p.

De Maison Rouge, Isabelle. *Mythologies personnelles, l'art contemporain et l'intime*. Paris : Éditions Scala, 2004, 125 p.

Dubois, Philippe. *L'acte photographique et autres essais*. Paris : Nathan-Université, série "Cinéma et image", 1990, 161 p.

Durand, Régis. *Le regard pensif*. Paris. La Différence, 1990, 226 p.

Ferranti, Ferrante. *Lire la photographie avec Ferrante Ferranti*. Rosny-sous-Bois : « coll. L'œil instruit », 2003, 223 p.

Genette, Gérard. *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris : Éditions du Seuil, « coll. Poétique », 1982, 453 p.

Jacquard, Albert. *L'homme est l'avenir de l'homme (L'intégrale des entretiens « Noms de Dieux » d'Edmond Blattchen)*. Gilly : Alice Éditions, 1999, 94 p.

Méaux, Danièle. *La photographie et le temps. Le déroulement temporel dans l'image photographique*. Aix-en-Provence. Publications de l'Université de Provence, 1997, 255 p.

Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible, suivi de Notes de travail*. Paris : Gallimard, « coll. Tel », 1964, 359 p.

Merleau-Ponty, Maurice. *L'œil et l'esprit*. Paris : Gallimard, « coll. Folio essais », 1964, 93 p.

Merleau-Ponty, Maurice. *Signes*. Paris : Gallimard, « coll. Folio essais », 1960, 562 p.

Montaigne, Michel de. *Les Essais III, II : Du repentir*. Paris : Gallimard, 2007, 1975, 1999 p.

Nora, Pierre. *Les Lieux de Mémoire*. Vol. I : La république. Paris : Gallimard, 1984, 675 p.

Nizon, Paul. *Marcher à l'écriture*. Avignon : Actes Sud, 1991, 178 p.

Passeron, René. *Poïétique et répétition*. In *Création et répétition*. « Recherches poïétiques par le groupe de recherches esthétiques du C.N.R.S. sous la direction de René Passeron. » Paris : Éditions Clancier-Guénaud, 1982, 206 p.

Perec, Georges. *L'infra-ordinaire*. Paris : Édition du Seuil, « coll. La librairie du XXe siècle », 1989, 121 p.

Pingaud, Bernard. *Les anneaux du manège, Écriture et littérature*. La Flèche : Gallimard, coll. « folio/essais », 1992, 247 p.

Ponges, Francis. *Le grand recueil, Méthodes*. Paris : Gallimard, coll. « nrf », 1961, 302 p.

Sontag, Susan. *La photographie*. Essai. Paris. Éditions du Seuil, 1979, 220 p.

## Articles

Simon, Claude. Entretien avec Marianne Alphant, « Et à quoi bon inventer », *Libération*, 31 août 1989.

Simon, Claude. Entretien avec Bettina Knapp, *Kentucky Romance Quarterly*, no. 16, vol. II, 1970, p. 179.

## Romans

Auster, Paul. *Léviathan*. Paris : Actes Sud, 1993, 397 p.

Calle, Sophie. *Douleur exquise*. Paris : Actes Sud, 2003, 281 p.

Calle, Sophie. *Souvenirs de Berlin-Est*. Paris : Actes Sud, 1999, 71 p.

Calle, Sophie. *L'hôtel*. Paris : Actes Sud, 1998, 175 p.

Kundera, Milan. *L'insoutenable légèreté de l'être*. Paris : Éditions Gallimard, 1984, 476 p.

Nizon, Paul. *La Fourrure de la truite*. Francfort-sur-le-Main : Actes Sud, 2005, 138 p.

APPENDICE A : pages de *Douleur exquise*

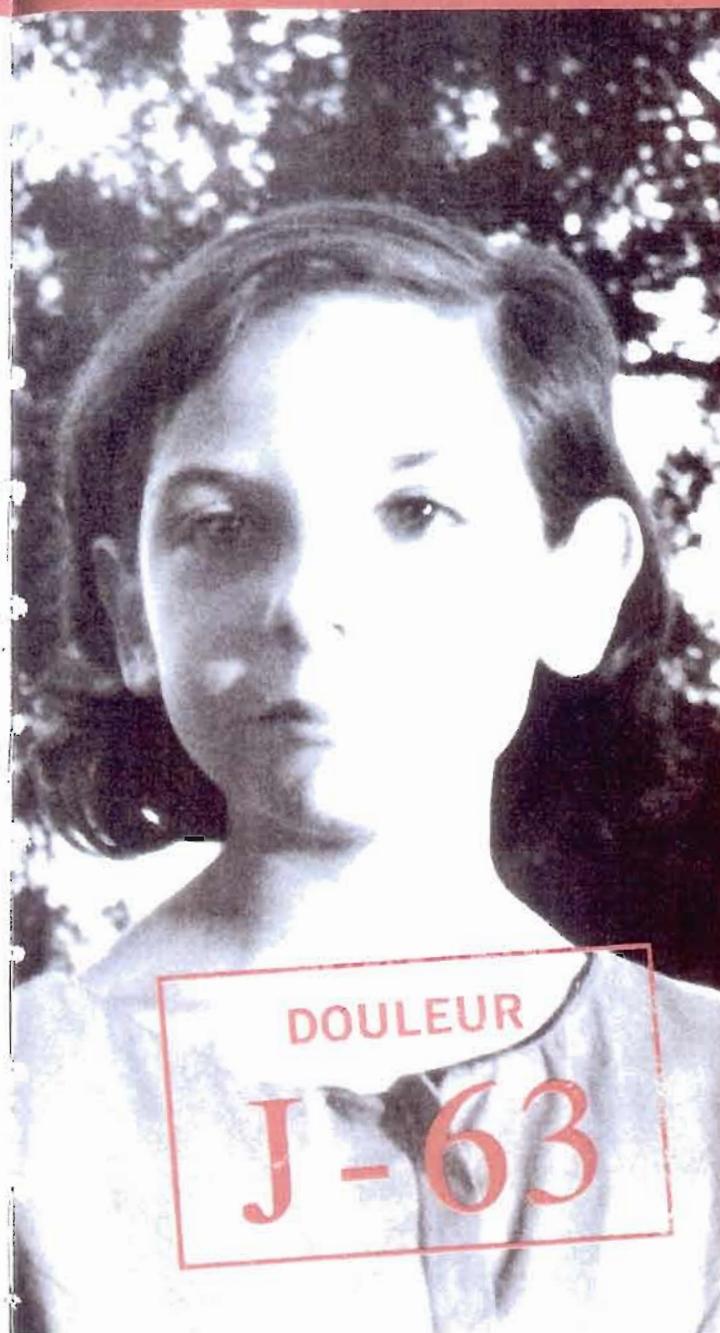
Mon amour,

Tu te souviens d'Hervé Guibert? Je ne le connaissais pas. Il souhaitait faire mon portrait pour *Le Monde*. Il est venu chez moi. Il a d'abord demandé ma date de naissance. J'ai dit que j'étais née le 9 octobre 1953. "Eh bien, continuez!" a-t-il ordonné. Voulait-il que je lui raconte ma vie en détail et depuis le début? Soit. J'ai décidé de jouer son jeu. J'ai parlé cinq heures, sans interruption. Il prenait des notes. Il souriait.

Il avait repéré, accrochée au mur, une photographie que mon père avait prise quand j'avais onze ans et à laquelle je tenais particulièrement. Il m'a demandé de la lui confier pour illustrer son papier. Je ne préférais pas. Le négatif avait disparu. Hervé s'est engagé à ne pas quitter l'image des yeux. J'étais réticente, mais j'ai dû m'incliner. Peu après, les 9 et 16 août 1984, les articles sont parus. Ça commençait ainsi : "Sophie Calle est née le 9 octobre 1953..." C'était magnifique. Ma mère m'a demandé si j'avais couché avec le journaliste pour que *Le Monde* me consacre un tel espace. J'ai appelé Hervé Guibert pour le remercier et récupérer le cliché. Il l'avait égaré. Il n'avait pas l'air plus gêné que ça. J'ai raccroché. Je connaissais son adresse, j'ai couru jusque chez lui, j'ai sonné. Quand il a ouvert et qu'il a vu ma tête, il m'a aussitôt fermé la porte au nez.

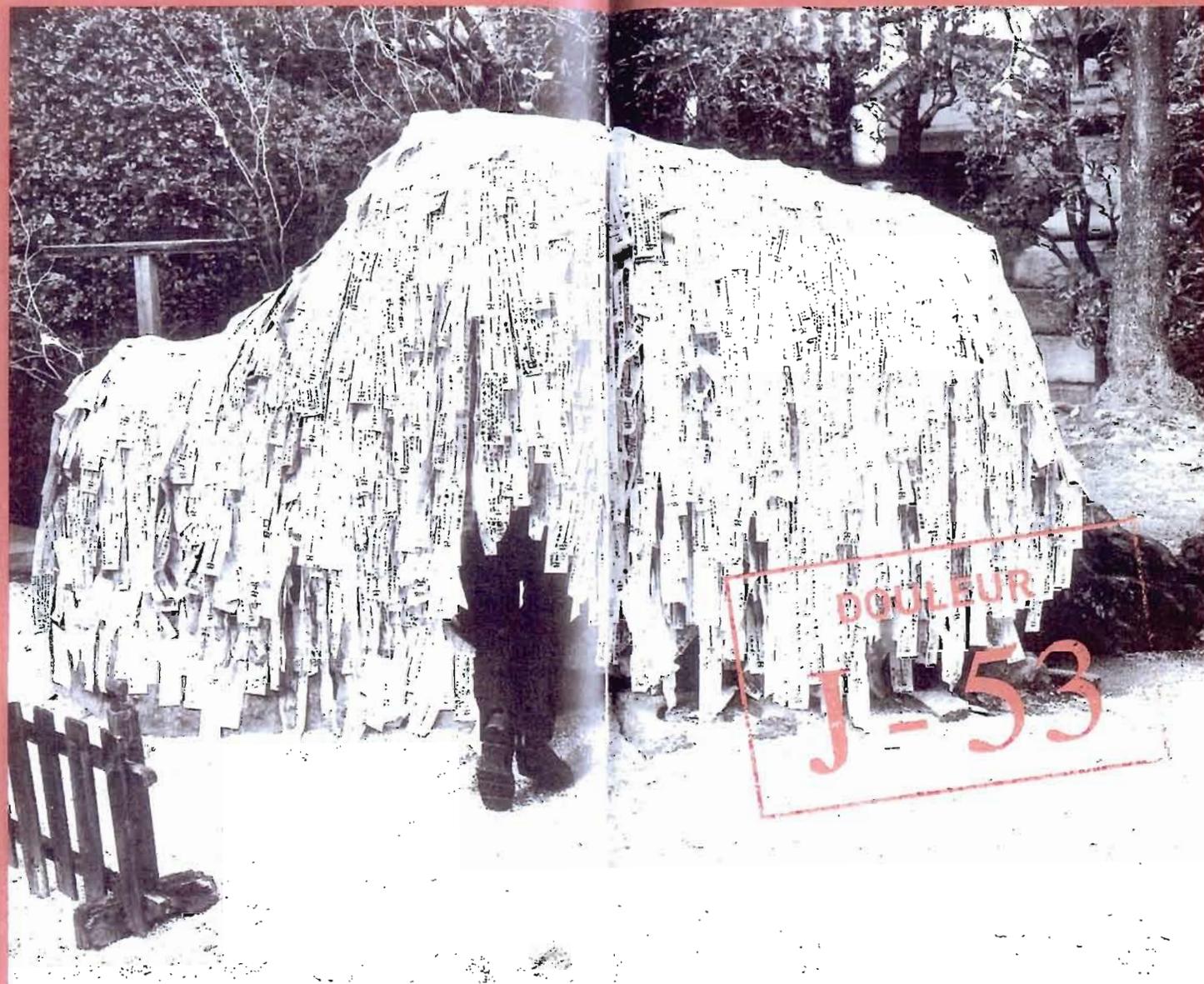
Avant mon départ pour le Japon, j'ai laissé aux responsables du journal, à tout hasard, mon numéro de téléphone à Tokyo.

Et aujourd'hui, Yvonne B., du *Monde*, m'a appelée. Elle m'a proposé de la retrouver à l'hôtel Impérial. Nous étions assises dans le hall quand j'ai vu apparaître Hervé Guibert qui, sèchement, sans un mot, m'a tendu mon portrait. J'ai compris qu'il allait me le faire payer...



J'avais repris du service au journal. Eugénie me proposa de partir au Japon avec elle et son mari, Albert, sur le tournage du nouveau film de Kurosawa, c'était donc l'hiver 84 puisque mon livre sur les aveugles n'était pas encore sorti, et que nous nous étions étonnés, Anna et moi, sur un trottoir d'Asakusa, d'avoir l'un et l'autre entrepris ou envisagé un travail sur le même sujet, les aveugles. J'avais retrouvé Anna par hasard dans le hall de l'Hôtel Imperial à Tokyo, où Albert lui avait fixé rendez-vous. Nous nous battions froid. L'aventurière sortait, passablement sonnée, d'un voyage de trois semaines en trans-sibérien où, à travers la Russie et la Chine, elle n'avait fait que piller le caviar et la vodka d'un apparatchik de Vladivostok. Je l'avais interviewée avant son départ, pour illustrer l'article elle m'avait confié une photo d'elle à l'âge de sept ans prise par son père, un exemplaire unique auquel elle tenait, m'avait-elle dit, comme à la prunelle de son cœur. Je n'avais jamais rien perdu au journal en huit années d'exercice, et rien n'avait été volé, mais j'avais pris la précaution de recommander cette photo à la maquettiste, puis à la secrétaire qui établissait la liaison entre la rédaction et la maquette, et du

coup, par ce soin excessif porté sur elle, la fameuse photo s'était égarée. Anna me l'avait réclamée de façon très désagréable, allant jusqu'à me menacer, alors que j'avais retourné sens dessus dessous les cinq étages du journal dans l'espoir de la retrouver. Elle m'avait dit : « Je me contrebalance de votre espoir, mais j'exige que vous me restituiez ma photo. » Elle avait poussé jusqu'à mon domicile, la veille de son départ, pour me houspiller. Je l'avais laissée sur le palier, lui refermant ma porte au nez pour ses indiscretions notoires. Entre-temps la photo m'avait été restituée, par renards, par la personne qui avait dérobé l'album dans lequel, par malchance, la maquettiste avait glissé la photo pour mieux la protéger : le voleur ou la voleuse, au bout d'un mois de récriminations publiques, avait simplement remis le livre avec la photo dans mon casier. J'appris cette bonne nouvelle à Anna, dès que je la revis dans le hall de l'Hôtel Imperial à Tokyo, et la chépie ne trouva rien de mieux à me dire que : « Vous l'avez échappé belle. » Je décidai de la snober, mais elle continua de se coller au petit groupe que nous formions avec Eugénie et Albert. Un soir à Asakusa, dans la rue centrale qui traverse le Temple, entre les boutiques en tôle qui vendent les confiseries, des éventails, des poignes, des miroirs et des sceaux en pierres précieuses ou en jade, tandis qu'Eugénie et Albert s'arrêtaient dans un magasin de babouches, nous avions continué plus en avant avec Anna en direction de la pagode, jusque au chaudron de cuivre où les pèlerins se font prélever les vapeurs de leur sang pour en frotter comme un savon leur face, leurs joues, leurs fronts, leurs cheveux. De chaque côté s'étendaient les comptoirs, avec de minuscules tiroirs que les fidèles tiraient au hasard pour y dénicher une



Mon amour,  
Il y a deux jours, j'ai visité le temple de l'Amour, et aujourd'hui le  
temple du Divorce. Comme tu vois, j'ai peur.

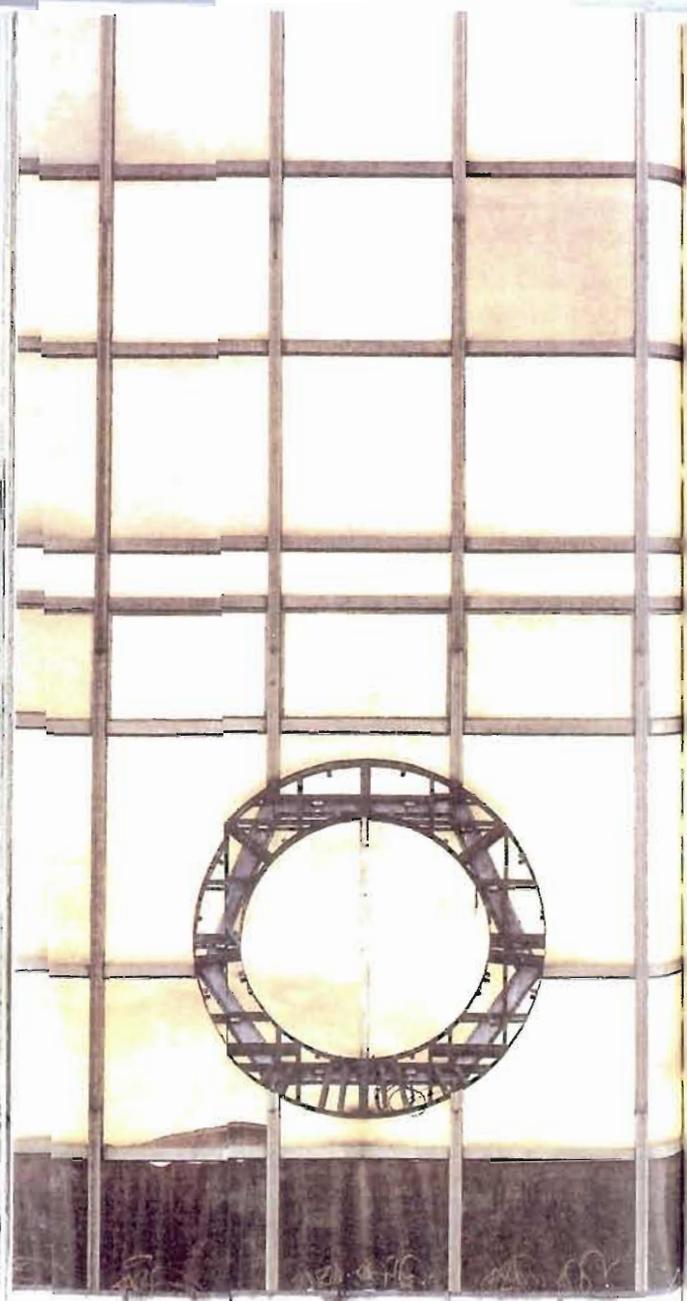


Il y a **38** jours, l'homme que j'aime m'a quittée. Nous devions atterrir ensemble à New Delhi, ce 24 janvier 1985. Il arrivait de Paris, moi de Tokyo. J'étais partie depuis trois mois, et je n'avais tenu que dans l'espoir de ce jour. Seulement il n'était pas à l'aéroport. Un message m'annonçant qu'il avait été hospitalisé à la suite d'un accident tenait lieu de retrouvailles. A deux heures du matin, en proie à l'angoisse, et en dernier recours, j'ai composé son numéro. A ma surprise, il a décroché. Il s'était bien rendu à l'hôpital : pour un panaris. C'est ainsi que j'ai appris qu'il avait rencontré une autre femme, et qu'il me quittait. En trois minutes. J'ai raccroché. Panaris : inflammation aiguë d'un doigt... Je tenais le rôle de l'écharde. Un panaris, ça ne s'invente pas. On l'appelait aussi *mal d'aventure*. Voilà qui sonne mieux, et paraît moins grotesque. Je n'avais pas encore le cœur à en rire. Déchirée, hébétée, j'ai passé le reste de la nuit, dans cette chambre 261 de l'hôtel Impérial, le regard posé sur le téléphone rouge.



J'ai passé un été entier, assis sur une chaise, chez moi, à Paris, en 1972. Une douleur sans motif apparent. Trois mois sur cette chaise, à ne rien faire. Raide, immobile, les yeux ouverts, les mains sur les genoux, je demeurais dix heures par jour dans cette position. Je n'ai aucun souvenir des nuits. La seule visite dont je me souviens est celle de la lumière qui pénétrait dans la pièce – délabrée, d'environ quarante mètres carrés – vers midi trente et la quittait vers dix-neuf heures. Le téléphone était coupé. Il n'y avait pas de musique. La chaise était inconfortable. Pourquoi cette chaise? Parce qu'elle impliquait une certaine tenue du corps. Sur un lit, je serais mort.

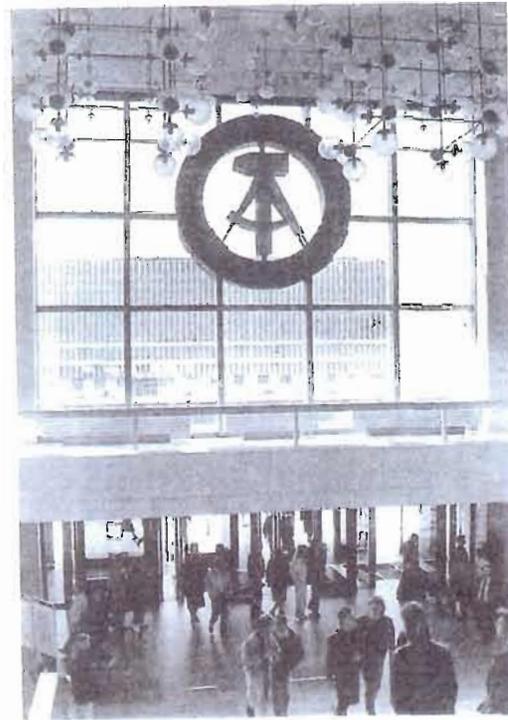
APPENDICE B : pages de *Souvenirs de Berlin-Est*



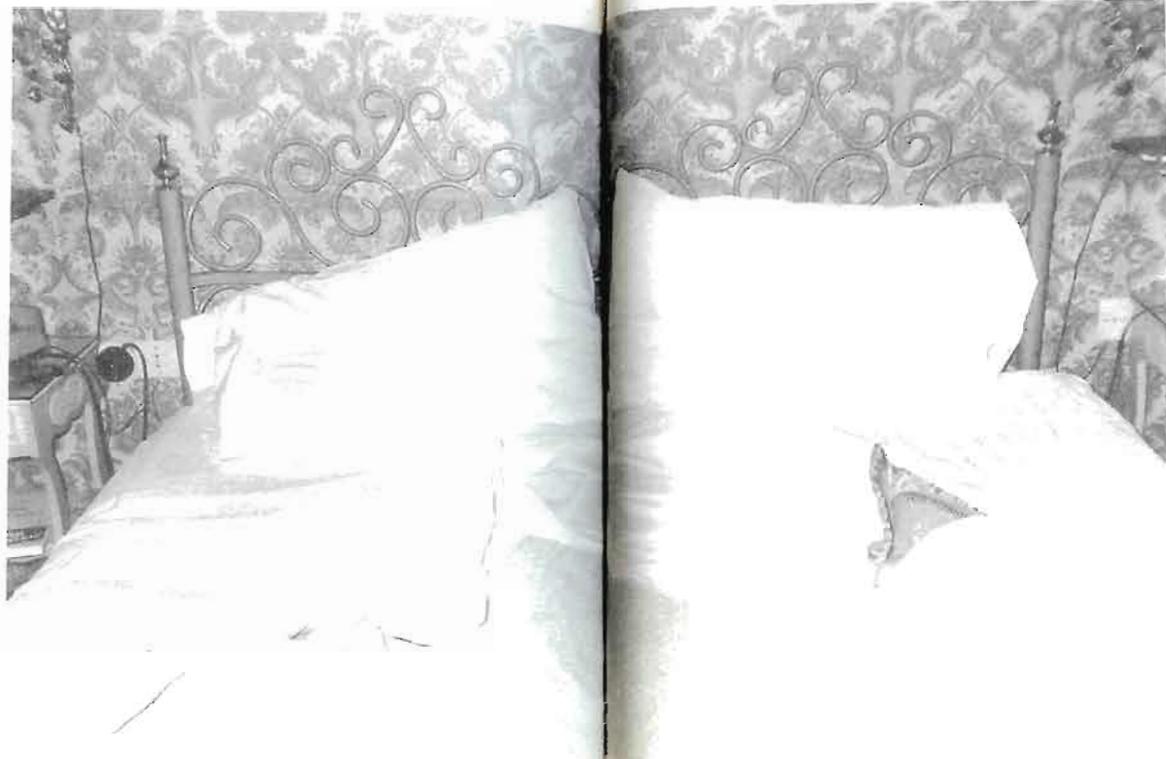
**INSIGNES DE LA RDA (PALAIS DE LA RÉPUBLIQUE)**

Ce devait être un lundi matin à l'aube. Ils l'ont démolé avec un pied-de-biche. A présent il s'est évanoui et peut-être, avec lui, la possibilité de se souvenir ✦ C'était un emblème. Le cadre en forme de cercle renfermait un épi d'orge, un marteau et un compas en je ne sais quel métal précieux, du cuivre, je crois. J'ai toujours trouvé cela affreux ✦ Bien sûr, c'était beau ! On pouvait y lire des choses qu'on ne peut pas lire dans notre nouveau système. Et comme vous pouvez constater, il n'y a plus qu'un vide ✦ C'était l'emblème d'Etat de la RDA. Le marteau symbolisait les travailleurs, le compas l'intelligence, l'épi d'orge les paysans. Un symbolisme imaginé par des bureaucrates. Cela ne m'intéresse pas ✦ Marteau et faucille. Non, attendez, marteau et compas, entourés d'une couronne de laurier. Ils ont dû l'enlever au printemps de 1990. Que l'on ressente ou non cette absence n'est pas la question ; c'était l'emblème national. Il aurait très bien pu rester. Après tout, ce sont nos deniers qui l'ont financé... Ils ne voulaient plus le voir, alors ils l'ont tout simplement éliminé ✦ C'était équilibré. C'était logique. C'était allemand. Nous l'avions vu si souvent que nous ne le remettons même pas en question. L'effet était plutôt réussi. Il ne nous dérangeait pas ✦ C'était une verrue. Une enseigne rafistolée à partir de reliques

repêchées au grenier de l'histoire. Marteau, faucille, couronne de lauriers. Du fatras. Cela m'est tout à fait égal que ce ne soit plus là ✱ Les insignes habituels : marteau, faucille ; et il y avait une légende, quelque chose sur les arts et métiers... environ deux mètres de large. Un métal qui devait peser très lourd. Pour moi, c'était purement décoratif. Cela n'avait pas un sens plus profond que ça. Il va falloir trouver autre chose ✱ Il me manque, quand je passe par là et que je vois cet engin, la couronne bizarrement suspendue à cet endroit. Ils auraient dû l'enlever tout à fait. La structure, ce cadre vide, ne fait que rendre l'absurdité encore plus manifeste. C'est comme si on se moquait d'un vieillard décrépit. Il n'en reste que ces deux formes incompatibles : cercle et hexagone. La quadrature du cercle, quoi ✱ Globalement, le cadre vide résume la situation actuelle. Je ne pense pas que nous ayons besoin de tout conserver, tout reconstruire. On pourrait très bien laisser les choses telles quelles. Comme des traces. Plutôt que de laisser la place aux enseignes de Coca-Cola ✱ Il y a de la résistance dans ce trou. Dans ma tête, c'est encore là. Comme un fantôme. Je le vois ✱ Il y avait un compas. Un compas pour faire des cercles : la forme parfaite. Les instruments de l'utopie n'existent plus. Il ne reste que l'utopie, mais une utopie vide. Nous ne voyons plus que le vide.



APPENDICE C : pages de *L'Hôtel*



CHAMBRE 30. 24 février / 27 février

*Mardi 24 février. 9 h 45.* J'entre dans la chambre 30. Les lits jumeaux sont défaits. Un léger désordre règne dans la pièce. Des vêtements traînent ici et là : une paire de jeans, une veste en daim... Sur la table de nuit de droite, des plans de Venise, un réveil, un livre, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* de Tournier, un agenda. Je

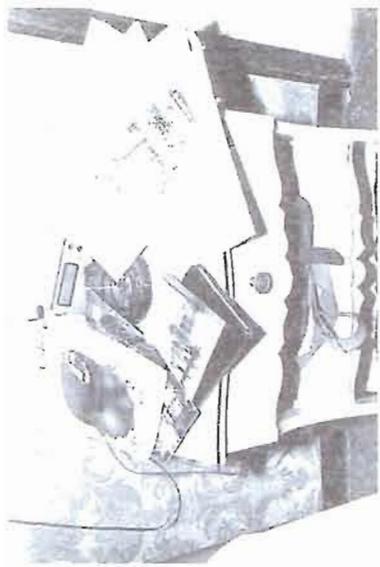
le parcours. A la date du 28 février, on a écrit : retour. A celle du 7 avril : départ. Sur la page "Notes" : voir le ghetto. Les autres pages sont vierges. A gauche, on fume le cigare. Sur la table de nuit, le *Misbima* de Yourcenar, un appareil photo Minolta et dans le tiroir un agenda bien rempli. Je le regarderai plus tard. Dans l'armoire, pour l'homme : trois pantalons, quatre cravates, deux pull-overs, un costume

en velours bleu... Pour la femme : une robe rouge, une jupe grise... Les tiroirs sont également pleins : chaussettes, bas, soutiens-gorge... un équipement très complet. Sous les pull-overs il y a un petit sac à main brodé noir. Il contient 545 francs en argent français, un télégramme froissé et une lettre, une lettre d'amour. Elle est signée Fabrice : "Mercredi soir. Chère Patricia. Toutes tes petites affaires plus une coquette somme dans le porte-monnaie. Le soir c'est un peu le paradis perdu mais je suis quand même heureux car j'ai l'espoir. C'est parce que tu comprends mieux que moi ce que cela veut dire que l'amour, ce que cela entraîne. C'est vraiment une affaire de femme et moi je m'y sens très pataud. Ceci ne compte pas comme une lettre, je t'écrirai plus tard, je t'aime Patricia et je me dis de plus en plus que j'ai de la chance d'être tombé sur une femme comme toi. Je t'embrasse de toute ma tendresse puisque tu aimes bien cela et moi aussi. Fabrice." Le télégramme : "What is going on darling ?" (Que se passe-t-il, chérie ?) a été émis à Chicago et adressé à Patricia M., Paris 11<sup>e</sup>. Il porte la même signature. Il est daté du 25 octobre 1965...

Dans la salle de bains, sur le rebord du lavabo, il y a deux trousseaux de toilette encore pleines dont l'une est marquée aux initiales : P. M. et au fond de la baignoire, une culotte sale et une serviette hygiénique tachée de sang.

*Mercredi 25. 10 h 20.* Sur le lit, *Le Figaro*. Chose exceptionnelle, pas de pyjamas. Ils ont acheté trois perruques en nylon et une paire

de moustaches noires pour le carnaval. Sur la table de la chambre, je trouve ces quelques lignes manuscrites sur un bout de papier : "Il s'était souvenu de ce regard car on ne pouvait l'oublier." Aujourd'hui, peu de travail. Je m'assieds sur leur lit et feuillette l'agenda entrevu hier. Il appartient à Patricia M., domiciliée dans la banlieue parisienne, mère de deux enfants : Anne, née en 1971, et François, né en 1974. Patricia fait partie d'un club sportif, pratique le tennis, étudie l'anglais. Sa carte de donneur de sang porte : Rhésus +O. Elle a reçu une injection intraveineuse de 85 µg d'immunoglobine anti-D le 16.08.80. Quant à son emploi du temps : 1<sup>er</sup> février : mariage Antoine, bridge + dessert. 03.02 : Sapeurs-pompiers. 07.02 : Anne chez Maximilien, réunion louveteaux, réunion jeannettes... 14.03 : réunion louveteaux, mariage Josselyn 16 h. 18.03 : François. Café famille. 24.03 : maison paroissiale. 27.03 : Germaine Colas. 20 h 45 : CPM. Réunion équipe Donady. 28.03 : réunion jeannettes. 29.03 : sortie louveteaux. 07.04 : vacances... Pour les jours à venir, il est aussi prévu d'aller à la bibliothèque avec Gérard, le 11 mai, le 16, à la fête de l'école, et le 19 juin il y a : "Réunion at home". Entre les pages de l'agenda, je trouve une seconde lettre. Je la lis : "Ma chère enfant, je suis étonnée de ne pas recevoir plus souvent de tes nouvelles. J'aimerais bien savoir comment tu vas. Quant à moi, je vais aussi bien que possible. Le 5 mars, j'assisterai au Congrès du troisième âge près d'Alès. Il y aura 5 000 membres du



1941  
1942  
1943  
1944  
1945

